





ALMANACH

DES

MUSES,

1779.

ALMANACH DES MUSES. 1779.



A PARIS



AVERTISSEMENT.

EN donnant le premier Volume de cette Collection, il y a quinze ans (*), on avoit prévu que les amateurs de notre Poésie pourroient regretter par la suite qu'elle n'eût pas commencé plutôt. Cette opinion que l'événement a confirmée, a produit un Ouvrage très-important, puisqu'il remonte à l'origine de la Poésie Françoise, & qu'il en suit les progrès de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Il a pour titre : *Annales Poëtiques ;* & il est publié par le même Editeur que l'Almanach des Muses, & par plusieurs Hommes de Lettres

(*) L'Almanach des Muses a été établi par M. *Sautreau de Marsy* seul en 1765 ; cet Editeur n'a jamais eu d'associé pour ce Recueil, que *M. Mathon de la Cour* en 1766, 1767, 1768 & 1769.

qui lui ſont aſſociés. A commencer du mois d'Avril dernier, il en paroît exactement un volume chaque mois. C'eſt en même tems une Collection des meilleurs vers faits en France depuis le treizième ſiècle, & l'hiſtoire complette, quoiqu'abrégée, de notre Poéſie. Les Editeurs ont fait un grand nombre de découvertes précieuſes, telles que celle des Poéſies de *Charles, Duc d'Orléans*, père de *Louis XII*, indiquées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, & celle du Poëme charmant du *Tuteur d'Amour*, compoſé il y a plus de deux ſiècles par *Gilles d'Aurigny.* On peut auſſi ſe convaincre en parcourant ces Annales, que juſqu'à préſent la plupart de nos vieux Poëtes étoient ou preſque ignorés ou très-mal appréciés. Par exemple, on ne connoiſſoit guère le fameux Ronſard que du côté le plus déſavantageux : mais en ne liſant que les Pieces où il s'abandonne le moins au mauvais goût, il eſt preſqu'impoſſible de n'être

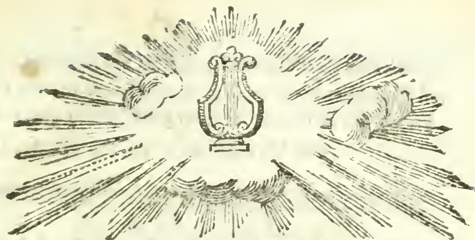
pas étonné de la variété de ſon imagination & de la force de ſon talent poëtique.

L'élite des Pieces de chaque Auteur eſt précédée de ſa vie & d'un examen de ſes productions; & chaque Volume orné du portrait d'un Poëte célebre, eſt terminé par une notice raiſonnée des Auteurs dont les vers n'ont pas mérité d'être recueillis. Enfin l'on peut aſſurer ſans crainte que ces Annales, qui doivent ſe continuer juſqu'à l'époque où a commencé l'Almanach des Muſes, formeront avec ce dernier Recueil la collection poëtique la plus intéreſſante & la plus complette qui ait encore exiſté. On regarde même déjà cet Ouvrage comme un véritable ſervice rendu aux Lettres; & c'eſt ſous ce point de vue que l'a conſidéré l'*Académie Françoiſe*, qui l'a jugé digne des plus flatteurs encouragemens. Les Editeurs ayant fait hommage de leur travail à cette Compagnie, elle a chargé *M. d'Alembert*,

ſon Secrétaire perpétuel, de leur marquer en ſon nom *l'intérêt qu'elle prend* à leur travail, qui lui a paru *également utile & honorable à notre Littérature.* Ce ſont les propres termes de la Lettre de *M. d'Alembert.*

On ſouſcrit pour les Annales Poëtiques chez *Delalain*, *Libraire, rue S. Jacques, preſqu'en face de la rue du Plâtre*, moyennant 24 liv. par an, pour douze volumes.





ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poésies fugitives de 1778.

AUX ROSSIGNOLS DU BOIS DE VINCENNES.

Hôtes harmonieux de ce naissant feuillage,
qui soupirez vos feux sur des tons si touchans,
Rossignols dont Rameau, par de bizarres chants,
crut imiter le doux ramage,
vous chantez, & par vos accens,
vous charmez les ennuis d'une compagne tendre;

elle se tait, dit-on, pour les entendre.
Ah! prêtez-moi ces sons si puissans & si doux;
prêtez-les moi: j'en ai bien plus besoin que vous.

Par M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

VIE D'UN BON-HOMME.

IL se lève tranquillement;
déjeune raisonnablement;
dans le Luxembourg, fréquemment,
promène son désœuvrement;
lit la gazette exactement;
quand il a dîné largement,
chez sa voisine Clidamant,
s'en va causer très-longuement;
revient souper légèrement;
rentre dans son appartement;
dit son *Pater* dévôtement;
se déshabille lentement;
se met au lit tout doucement,
& dort bientôt profondément:
ah! le pauvre Monsieur Clément!

Par M. PONS DE VERDUN.



REPROCHES
A UNE INDIFFÉRENTE.

ENCHANTERESSE que vous êtes,
Nymphe & Sylphide tour-à-tour,
dites-moi donc comment vous faites
pour peindre & pour braver l'Amour ?
Tout en vous l'annonce & l'inſpire.
Ce Dieu que j'aime, que je hais,
s'entend avec vous pour me nuire :
il vous révéla ſes ſecrets,
& vous arma de ſon ſourire.

Quand vous marchez, dans vos habits,
c'eſt lui qui murmure & ſe joue ;
vos rubans, c'eſt lui qui les noue ;
il ſe cache dans tous leurs plis :
il ſe compoſe un dais mobile
avec ce panache flottant,
de ſes jeux emblême fragile,
qu'il embellit en l'agitant :
c'eſt là qu'à l'affut pour ſurprendre,
il tend ces dangereux filets
où tant de cœurs viennent ſe prendre ;
c'eſt là qu'il aiguiſe ſes traits,
dont vous avez ſu vous défendre.
Fier & jaloux de vos attraits,
par-tout on le voit ſur vos traces ;

il y folâtre avec les Graces ;
il y sourit à vos succès.
Votre caprice est il d'écrire ?
L'enfant est là, prêt à dicter,
& dès qu'on vous entend chanter,
on croit que c'est lui qui soupire.
Il est dans vos yeux, à vos pieds ;
les talens qu'en vous on admire
sont des Amours multipliés.
Pourquoi donc, par l'indifférence,
payer ses dons & son ardeur ?
Vous le condamnez au malheur !
vous le privez de l'espérance !
Prenez-y garde : à ses desirs
épargnez ces vives allarmes,
& retenez-le pour vos charmes,
si ce n'est pas pour vos plaisirs.

Par M. DORAT.

EPIGRAMME

Contre un Auteur bavard & gourmand.

INSPIRÉ par son appétit,
il plaît, amuse, divertit ;
le matin, lit son répertoire ;
le soir, à table, emplit son sac :
son esprit est dans sa mémoire,
& son cœur dans son estomac.

PIRON.

A HORTENSE.

Pourquoi crier à l'inconſtance
quand ma flamme ſe réfroidit ?
De moi vous vous plaignez, Hortenſe,
moins par amour que par dep t
Vous vous abuſez, ce me ſemble,
en murmurant de ce retour :
croyez-moi, le Tems & l'Amour
ne font pas long-tems route enſemble.
Eh le moyen qu'un foible enfant,
tout ſemblable au peuple naiſſant
que par la liſiere on promene,
puiſſe, ſans bientôt perdre haleine,
ſuivre les pas de ce géant
d'une vigueur inépuiſable,
dont le jarret infatigable
jamais ne s'arrête en marchant !
L'Amitié, plus forte au contraire
que le jeune eſſaim des Amours,
faite aux voyages de long cours,
ne demeure point en arriere ;
elle ſuit l'agile vieillard,
& bien avant dans la carriere,
marche plus ferme qu'au depart.
De compagnie & ſans murmure,
allons tout trois avec le Temps,

ſans crainte de méſ-aventure ;
les chemins ſont moins attrayans :
mais la route eſt beaucoup plus sûre.

Par M. LEMIERE

L'AMANT DU SIÈCLE.

PRES d'une Belle, on affecte un air tendre ;
on rit, on pleure, on feint le ſentiment ;
ſa voix eſt fauſſe, on ſe plaît à l'entendre,
& d'un défaut on fait un agrément :
en eſt-on las ? on quitte bruſquement ;
en moins de rien, l'affaire eſt terminée :
c'eſt une énigme, elle amuſe un moment ;
mais tout eſt dit quand on l'a devinée.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

AU DUC LÉOPOLD
ET A MADAME
LA DUCHESSE DE LORRAINE.

*En leur préſentant la Tragédie d'*ŒDIPE.

O vous, de vos Sujets l'exemple & les délices,
vous qui régnez ſur eux, en les comblant de biens,
de mes foibles talens acceptez les prémices :
c'eſt aux Dieux qu'on les doit, & vous êtes les miens.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

A MADEMOISELLE **,

En lui donnant des Tableaux dont la devise étoit : l'Amitié.

C'EST l'Amitié qui vous les donne ;
c'est elle-même, en vérité !
car pour l'Amour, je l'abandonne :
le cruel m'a trop maltraité,
pour que jamais je lui pardonne.
Je n'aime plus que d'amitié,
mais d'amitié vive, constante,
jalouse, inquiette, brûlante :
les vrais Amans me font pitié.
Jeune Iris, aimez-moi de même :
en me payant d'un tel retour,
vous ferez mon bonheur suprême :
je vous dispense de l'amour.

Par M. ROYOU.

VERS SUR M. FRANKLIN.

SA vertu, son courage & sa simplicité
de Sparte ont retracé le caractere antique ;
& cher à la raison, cher à l'humanité,
il éclaira l'Europe, & sauva l'Amérique.

Par M. D'ALEMBERT.

A MADAME DE ***,

Qui m'avoit demandé les Nuits d'Young.

DANS la ſaiſon des plus beaux jours,
tu demandes des nuits funèbres!
Eſt-ce aux Graces, eſt-ce aux Amours
à s'envelopper de ténèbres?
Toi, que j'entends avec tranſport,
que je vois toujours plus jolie,
peux-tu me parler de la mort,
quand tu me fais aimer la vie?
Laiſſe Young aux vieilles vertus,
à la laideur qui devient ſage:
le triſte Young n'eſt à l'uſage
que de ce qui n'exiſte plus.
Toi, tu dois prendre pour bréviaire
les aimables leçons des Jeux,
paſſer tous tes jours à nous plaire,
& tes nuits à nous rendre heureux.

Par M. DOIGNI.

EPITAPHE D'UN BUVEUR.

CI-GIT dont tout l'emploi, juſqu'au dernier ſoupir,
fut d'aller à la cave, & puis d'en revenir.

ROMANCE.

O LIT charmant, où ma Myrthé
dort en paix quoique ſans défenſe,
Temple ſecret de la beauté,
va, ne crains rien de ma préſence:
je puis trouver la volupté
au ſein même de l'innocence.

Laiſſe-moi poſer cette fleur
au chevet de ma bien-aimée;
qu'elle en reſpire la fraîcheur,
& qu'une vapeur embaumée
prête une nouvelle douceur
à ſon haleine parfumée!

O ſommeil! laiſſe moi jouir
du calme heureux où tu la plonges;
laiſſe mon image s'unir
aux tendres erreurs de ſes ſonges;
& que ſans avoir à rougir,
elle ſe plaiſe à leurs menſonges!

Mais quel tranſport en ce moment
agite ſon ame attendrie?
Dieux! pour qui ce ſoupir charmant
qui meurt ſur ſa bouche fleurie!

O ma Myrthé! c'eſt ton amant
qui fait ta douce rêverie!

Que tu dois me voir amoureux
dans ce ſonge qui te careſſe!
Mais un ſonge, au gré de mes vœux,
te peindroit-il donc ma tendreſſe,
lorſque moi-même je ne peux
t'en exprimer toute l'ivreſſe?

Si, juſqu'au retour du ſoleil,
baigné de l'air qu'elle reſpire,
j'oſois ici de ſon ſommeil
partager l'aimable délire!
ſi je pouvois, à ſon réveil,
ſurprendre ſon premier ſourire!

Mais non, de ces vœux indiſcrets
loin de moi l'ardeur égarée!
Dors ma Myrthé, repoſe en paix;
qu'en cette retraite ſacrée
tout ſoit pur comme tes attraits,
timide comme ta penſée!

S'il m'en coûte quelques ſoupirs
à m'arracher de ta préſence,
je n'y perds pas tous mes plaiſirs:
ſans offenſer ton innocence,
j'emporte avec moi mes deſirs,
& les douceurs de l'eſpérance.

Par M. BERQUIN.

A MONSIEUR B***.

QUE, rival du Dieu de la Thrace,
Maillebois, menant nos Soldats,
leur faſſe gaîment, ſur ſes pas,
braver le ſoleil & la glace;
que ſa vive & prudente audace
ſache épier l'occaſion,
aſſeoir un camp, marquer la place,
où, réduit à l'inaction,
l'ennemi doit demander grace,
& qu'uniſſant tous les talens,
il faſſe encor des vers charmans,
dignes de Catulle & d'Horace;
que Buffon, planant dans les cieux,
& déchirant d'une main ſûre
le voile épais qui, pour nos yeux,
cacha ſi long-tems la Nature,
parle d'elle comme les Dieux:
je ſais honorer le génie
dans Maillebois & dans Buffon;
j'applaudis au nerveux Piron
dans ſa belle Métromanie;
j'admire Voltaire, & je dis:
Voilà les dignes favoris
de la Déeſſe de memoire;

voilà les beaux noms que la gloire
place parmi ses noms chéris.
Entr'eux & moi, quelle distance!
Comme rimeur, comme guerrier,
c'est bien la gloire que j'encense:
mais pour un obscur Officier
végétant d'après l'Ordonnance,
pour un Auteur, sans conséquence,
de quelqu'ouvrage familier,
prétendre à son double laurier,
ce seroit double extravagance.
N'y pouvant atteindre, je prends
le parti de l'insouciance.
Aux douces erreurs du printems
j'abandonne mon existence
Sans ambition, sans tourmens,
voyant un jour suivi par l'autre,
je lis des livres du vieux tems,
& je sers des beautés du nôtre.

Par M. le Chevalier DE ***.

INSCRIPTION

Pour le Portrait de Dom CALMET.

DES Oracles sacrés que Dieu daigne nous rendre,
son travail assidu perça l'obscurité
il fit plus, il les crut avec simplicité,
& fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Par M. DE VOLTAIRE.

TENSON (1).

Peines d'amour valent-elles mieux qu'amour sans peines?

Gens qui aimez, ne croyez que je blâme
le doux plaisir qu'on reçoit de sa dame;
ains au contraire, & fiez vous à moi,
plaisir est bon; sa pointe a ne sais quoi
qui fait grand bien: si faut-il qu'on l'aiguise,
de tems en tems pour qu'il ne reste coi;
pour que l'ami, puisqu'il faut que le dise,
mieux éveillé, soit plus ferme en sa foi.
Voyez vous pas qu'après mainte entreprise,
menu chagrin, soupir, trouble inquiet
donne au plaisir petit goût aigrelet
qui va doublant saveur & friandise
aux jeux d'amour? Les loyaux amoureux
ne sont toujours des foudres d'éloquence;
vient trop tôt l'heure où cessent les grands jeux:
si n'excellez en une autre science,
pavot mortel, assoupissant vos feux,
va dos-à-dos, vous engourdir tous deux.
Le lendemain, sans faute, on recommence,
je le sais bien; mais quand pour être heureux,

(1) Les Tensons étoient des questions sur l'amour que les Troubadours se proposoient les uns aux autres.

vouloir ſuffit, foible eſt la ſuffiſance.

Amour ſans peine eſt une eau ſans courant;
Satiété, ſur ce lac immobile,
plaiſir appelle, & bâille en ſoupirant;
c'eſt là qu'hymen, des vrais biens ignorant,
donne un baiſer ſilencieux, tranquille,
que ſa moitié, d'un air indifferent,
ſans ſe bouger, par bienſéance rend,
cédant au ſoin de groſſir ſa famille,
ceci poſé que flambeau d'hymen brille.

Bien eſt-il vrai qu'heureux en mon été
ſuis devenu plus que n'avois été.
Le cœur n'eut part a mes premieres armes.
Ne cherchois guere, en ſervant la beauté,
que le plaiſir de conquérir ſes charmes;
mais quand ma mie eut mon cœur arrêté
dedans ſes lacs, y mêlant les alarmes,
les durs combats d'amour bien agité,
à la douceur de répandre des larmes;
tant me ſus gré de ma captivité,
tant y trouvai d'amiables prémices,
que de ce jour, pour moi plein de délices,
plus ne voulus plaiſir ſans volupté.

E N V O I.

DEUX jours y a qu'Amour, en ſa colere,
à moi, pauvret, tout plaiſir a ôté,
& ſi n'oppoſe à ſa grand' cruauté

que bon vouloir de toujours lui complaire.
Las! ſans mourir, un long-tems ne puis guere
porter le faix d'ennuis dont ſuis chargé;
mais n'accuſez, du tout, celle que j'ay,
à mon endroit, trouvé dure & amere;
car, voyez-vous, s'il pouvoit pis me faire,
encor dirai-je: Amour, bien obligé!

Par M. DE SAUVIGNY.

EPITAPHE DE LEKAIN.

Il eſt mort, ce ſublime Acteur
qui doit vivre à jamais chez la race future,
qui fit long-tems combattre & l'Art & la Nature:
lutte pénible, où l'Art ſeul fut vainqueur.
De tes propres lauriers il couronna ſa tête,
ô Melpomène! il arracha le prix
qu'à tes amans la gloire apprête,
& malgré toi, ton ſceptre en ſes mains fut remis:
ſi par droit de naiſſance, il ne l'a point acquis,
il l'obtint par droit de conquête.



LE BON PERE.

DE ſes trois fils ignorant le deſtin,
un Villageois, vieux ſans être plus ſage,
alla conſulter un Devin,
lequel, après les mots d'uſage
dont on invoque le Malin,
lui dit : L'aîné ſoutiendra ſa famille ;
c'eſt un riche Beneficier.
Pour le ſecond, ſa figure gentille
de Laquais l'a fait Sous-Fermier :
mais du cadet le ſort eſt moins proſpère ;
il eſt pendu : c'eſt vous en dire aſſez.
Béni ſoit Dieu, s'écria le bon père !
enfin les voilà tous placés !

Par M. le Chevalier DE LA LOGE.

VERS

Sur l'arrivée imprévue de M DE VOLTAIRE à Paris, le 10 Fevrier 1778.


QUELLE fête au ſacré vallon !
Platon & Demoſthène (1),
Plutarque, Eſchile, Homère, Euclide, Anacréon,
tous ſept, au même jour, ſont entrés dans Athène,

(1) Le vengeur des Calas.

LE TEMS NE FAIT RIEN A L'AFFAIRE,

CONTE,

A MONSIEUR LE C. DE ***.

De mon Apollon ſcrupuleux,
vous ſifflez la mauvaiſe honte.
Sans craindre un renom ſcandaleux,
vous voulez que je vous raconte
certain trait un peu graveleux...
Si vous prenez ſur votre compte
tous les détails trop périlleux,
à la bonne-heure, mon cher Comte!
De nos Critiques ſourcilleux,
l'an paſſé, l'eſprit chatouilleux
s'offenſa d'un malheureux conte;
mais, contre leur goût vétilleux,
vous protegez mes contes bleux:
j'aſpire au ſuccès, & j'y compte.

Au jeu d'amour, Suzon ſe plut....
ſi bien que de ſon imprudence,
& ſur-tout des ſuites qu'elle eut,
enfin à ſon père, il fallut
que Suzon fit la confidence.
Comment lui dire ſon tourment?
comment avouer à ſon père
le peché d'avoir un amant,
& le pardon qu'elle en eſpère?

Le doux péché dont il s'agit
n'est point du tout pénible à faire ;
le dire, c'est une autre affaire :
c'est de l'aveu que l'on rougit.
De la fillette embarrassée,
le père, en homme très-instruit,
conçut aussi-tôt la pensée.
« Dites-moi donc, jeune insensée,
» par qui votre cœur fut séduit ?
» — Hélas ! c'est par un Militaire.
» — Un Militaire ! ô ciel ! comment
» souffriez-vous que, sans mystère,
» il pût vous parler seulement ?
» — J'étois rêveuse & solitaire....
» Il avoit un esprit charmant.
» — Que vous dit-il ? — Hélas ! mon père,
» il ne m'a parlé qu'un moment :
» mais comme il m'a bien fait entendre
» que pour moi seul il étoit tendre !
» — En écoutant un tel vaurien,
» à quoi ne doit-on pas s'attendre ?
» Après.... Ne vous dit-il plus rien ?
» — Il se tut ... Mais je vous avoue
» que son silence parloit bien !
» Il prit un baiser sur ma joue,
» baiser de feu qui me coula
» dans les veines, qui me brûla,
» en un mot, qui.... m'ensorcela.
» — Mais, ma fille, de ce trait là,
» il falloit prévenir la ruse,

» & s'enfuir. — Le cœur me manquoit.
» — Ta, ta, ta, ta! la belle excuſe!
» Quand on écoute un freluquet,
» c'eſt le cœur toujours qu'on accuſe.
» Le cœur fait tout.... Sexe coquet!..
» Mais comment de ce cœur débile
» triompha ce vainqueur habile?
» ſe borna-t-il à ſon caquet?
» — Je ſentis ſa main peu diſcrette
» s'égarer ſous ma collerette.
» — Et la très docile Suzon,
» loin de blâmer la trahiſon....
» — Las! j'avois perdu la raiſon.
» Je ne ſais pas ce qui fut cauſe
» que je tombai ſur le gazon.
» — Après! pourſuivez donc. — Je n'oſe.
» — Ah! ma fille! ah! mon pauvre enfant!
» Eſt-ce ainſi que l'on ſe défend?
» Sans doute il cueillit votre roſe ».
A ces mots, Suzon ſe troubla
d'un air encor plein d'innocence,
& le confident calcula
la valeur de la réticence.
Puis, rougiſſant avec décence:
« Hélas! mon père, quel remord
» pour une faute ſi légère,
dit enfin la ſimple bergère?
» une minute fit ſon tort.
» Il ne faut pas qu'on l'exagère:
» ſa volupté fut paſſagère,

» & son feu s'éteignit d'abord.
» Ah! ah! reprit l'autre en colère,
» il paroît qu'à ce jeu si cher,
» vous preniez goût! rien n'est plus clair.....
» Mais voyez la fine commère!
» elle auroit voulu que l'affaire
» durât tout un quartier d'hiver.

Par M. F. D. N.

ÉPIGRAMME

Contre un jeune-homme qui affectoit un savoir pédantesque.

Eh! mon ami, pourquoi m'assassiner
d'un savantisme informe & ridicule:
Savant sans barbe & pedant sa férule,
plaire à vingt ans vaut mieux qu'endoctriner:
tous les talens, hors celui de se taire,
vous sont acquis mais sachez qu'en tout tems,
un Ecolier, même sexagenaire,
me deplait moins qu'un Docteur de vingt ans.

Par M. IMBERT.



L'AMOUR A LA MODE.

Air de M. Albaneze, noté N°. 1.

Je viens de quitter ma Cloris
pour reprendre Glycère.
Cloris en jette les hauts cris:
je ne ſaurois qu'y faire
On eſt bien en règle, je crois,
lorſque, pour une Belle,
on a brûle quatre grands mois
d'une ardeur eternelle.

Je veux lui donner mon ami
jeune & beau comme un ange;
Glycère lui rend ſon mari,
Cloris gagne à l'échange:
mais rien ne peut calmer l'humeur
de cette Beaute fière,
à qui j'ai ravi la douceur
de rompre la première.

J'ai ſu la prévenir d'un jour;
demain j'avois mon compte:
car déjà ſur un autre amour,
elle avoit un à-compte.
Que dans trois mois, mon ſucceſſeur

la quitte, ou qu'on le chaſſe,
peut-être aurai-je le bon cœur
de reprendre la place.

Voilà comme on aime aujourd'hui!
c'eſt la grande méthode.
Le bon ton écarte l'ennui
d'une intrigue à la mode.
Le cœur bientôt las de jouir,
languit dans la conſtance;
l'amour n'eſt pas fait vieillir:
ſon bel âge eſt l'enfance.

Par M. DE CAILLI.

EPIGRAMME.

Du Financier Rondon le deſtin eſt-il beau?
L'or à grand bruit roule ſur ſon bureau.
Item, fillette en chambre, au logis belle femme,
vin des Dieux dans ſa cave, excellent cuiſinier,
troupeaux de beaux eſprits pour le déſennuyer:
que lui faut-il de plus? . . . . Une ame.



A M. DE VOLTAIRE,

Sur ſon arrivée à Paris.

O TOI qui de la Seine enfin comblant les vœux,
reparois ſur les bords honorés par tes veilles,
toi dont ma lyre oſa, pour le ſang des Corneilles,
implorer le cœur généreux;
Phénix qui renais de ta cendre,
étonnement du monde, honneur du nom Français,
Voltaire, ne ceſſe jamais
de nous plaire & de nous ſurprendre!
Ces quatre-vingts hivers dont tu braves le faix
ſemblent, expiant tes ſuccès,
moins te vieillir que te défendre.
Oh! qu'avec tant d'éclat la vieilleſſe a d'attraits!
& qu'il te ſera doux, aux jeux de Melpomène,
de voir Aménaïde en pleurs
intéreſſer à ſes douleurs
les larmes de ta jeune Reine!
Les Graces triomphant ſur le trône des lys,
ont ramené les Arts à la Cour de LOUIS.
Partage avec Buffon le Temple de memoire;
les Muſes t'ont donné la gloire:
Jupiter déſarmé te donne encor la paix.
Sous tes lauriers, la foudre expire;
l'Envie, elle-même, t'admire,

& la Parque étonnée a suspendu ses traits.
Mais ne vas point troubler ta joie & nos hommages,
ni de tes ennemis éveiller les fureurs:
va, ce n'est qu'aux bienfaits à venger les grands
cœurs.
Dans la coupe des Dieux, bois l'oubli des outrages ;
d'un paisible couchant goûte enfin les douceurs :
que ton astre à nos yeux y brille sans nuages !
que tes derniers rayons, plus chers à nos rivages,
n'y fassent naître que des fleurs!

Par M. LE BRUN.

EPIGRAMME.

MADAME Hortense étant au bal,
tomba l'autre jour en foiblesse :
le grave Ortoux dit que son mal
étoit un signe de grossesse
Quelqu'un reprit : y pensez-vous ?
Depuis deux ans est mort l'epoux,
de cette veuve si gentille
Excusez, dit Monsieur Ortoux !
je croyois Madame encor fille.



L'OURS

L'OURS ET LES ABEILLES,

FABLE.

Jadis, dans le creux d'un rocher,
la République des Abeilles,
dont chacun vante les merveilles,
avoit établi ſon rucher :
l'homme n'oſoit en approcher.
Un Ours aux environs avoit ſon domicile,
& ſous ſa domination,
la République étoit tranquille.
On mit un jour en propoſition
de payer à Son Excellence
l'honneur de ſa protection.
Mais qu'offrir en reconnoiſſance ?
On n'avoit que du miel : le miel fut préſenté;
les Ours en ſont friands : le don fut accepté.
Le Seigneur à ſon tour leur promit, & pour cauſe,
de les défendre envers & contre tout :
le miel étoit fort de ſon goût.
Il pria l'an ſuivant qu'on redoublât la doſe,
& jura de ſa part de redoubler de ſoins.
On ſe rendit à ſa demande.
Lorſqu'un Prince nous prie, on ſent bien qu'il commande.
Tous les ans de nouveaux beſoins
faiſoient toujours doubler l'offrande.

La famille de l'Ours, plus heureuse & plus grande,
augmentoit chaque jour sa consommation.
Le protecteur mourut ; c'étoit l'occasion
de s'affranchir du droit d'aubaine.
Mais l'Ours qui succéda, du tout bien informé,
leur demanda pour son étrenne,
& comme ci-devant, le don accoutumé.
Le refuser, c'eût été lui déplaire.
Il arriva qu'un tems contraire
fit manquer la recette & la provision.
A Son Altesse, on fit des remontrances;
on allégua les circonstances ;
on s'excusa sur la saison :
mais l'Ours n'entendit pas raison,
& sans épargner la menace,
il crut faire beaucoup de grace
de se relâcher de moitié,
attendu leur malheur qui lui faisoit pitié

Par M. l'Abbé GUICHELLET.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW,

Chambellan de l'Impératrice de Russie, sur son Epître à Ninon.

L'AMOUR, Epicure, Apollon
ont dicté vos vers que j'adore ;
mes yeux ont vu mourir Ninon,
mais Chapelle respire encore.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

VERS

Faits à seize ans, à une femme qui m'appelloit l'Enfant.

Pourquoi donc, belle Eglé, me reprocher mon âge ?
Et ma jeunesse est-elle un défaut si choquant ?
L'amour, plus d'une fois, d'un enfant fit un sage,
& d'un sage un enfant.

Il est un Dieu fripon, d'une figure aimable,
qui soumet l'univers à son char triomphant ;
vous le savez, Eglé, ce Dieu si redoutable
n'est aussi qu'un enfant.

Quoi ! contre mes seize ans vous êtes prévenue !
A cet âge, un ami peut-il être méchant?
Son cœur est vierge encor, son ame est ingénue ;
enfin c'est un enfant.

S'il lui faut un mentor, il vous donne la pomme :
de plaire, de charmer montrez-lui l'art brillant ;
par un miracle heureux, daignez en faire un homme :
il est las d'être enfant.

Mais s'il osoit cueillir, aux bosquets de Cythere,
ces fleurs qu'amour fourage & que l'hymen defend !

Ne vous alarmez pas : eh que pourroit-il faire ?
Helas ! c'est un enfant.

Par M. Masson de Morvilliers.

A MADAME DE PONS,

INTENDANTE DE MOULINS,

Qui louoit les Vers de l'Auteur.

Combien j'aurois d'orgueil, si je voulois vous croire !
Mais j'aspire au bonheur. Adieu la vanité !
adieu le Temple de mémoire !
adieu les grands vers pour la gloire !
J'en ferai de petits pour l'Amour, la Beauté,
pour la Beauté naïve, & sensible, & touchante,
qui daigne à des attraits unir de la douceur,
n'a pas une vertu qui ne soit indulgente,
ouvre des yeux charmans, pourroit ouvrir un cœur,
mais le ferme à l'Amour, sans être indifférente.
D'après le portrait que voici,
vous voyez à combien de titres,
aimable Nymphe de Ranci,
vous avez droit à mes Epîtres.

Par feu M. le Marquis De Pezay.

STANCES A M. DE LA HARPE,

Au sujet de sa Critique du Discours sur les dégoûts de la Littérature (1), *inséré dans l'Almanach des Muses de l'année derniere.*

Je m'applaudis de ma colere ;
votre réponse en est le fruit ;
elle m'honore, elle m'instruit :
doublement elle doit me plaire.

Sans doute, en mon premier accès,
j'ai pu trop vîte vous maudire :
un Plaideur qui perd son procès
de la Justice ose médire.

Sur votre extrait, si j'ai pris feu,
ce feu s'évapore en fumée :
mais la poule la mieux plumée
a le droit de crier un peu.

(1) *M. de la Harpe*, alors Auteur du *Journal de Politique & de Littérature*, ayant reproché à *M. François de Neufchâteau* d'avoir mis en vers dans ce Discours quelques idées d'une lettre de *M. de Voltaire*, *M. François* avoit répondu que ces idées étoient du nombre de celles *qui appartiennent à tout le monde*, & qu'il étoit cruel de se voir ainsi *déplumé*. *M. de la Harpe* répliqua qu'il n'avoit pas entendu *déplumer* l'Auteur, mais montrer les surprises que sa mémoire avoit faites à son imagination. *M. François* reçut cette lettre explicative le 27 Février, à huit heures du matin, & avant dix heures, les stances ci-dessus étoient parvenues aux Auteurs du Journal de Paris.

Ma pauvre Muſe mal vêtue
ſe voit par vous déshabiller :
en public vous la mettez nue . . . :
ſa pudeur a dû batailler.

Sitôt que ſa plainte vous touche,
d'un mot vous calmez ſon courroux.
Elle n'ouvre aujourd'hui la bouche
qu'afin de ſe louer de vous.

Que ſes atours, vrais ou poſtiches,
relevent ou non ſes appas :
eh, mon Dieu ! ne nous battons pas
pour rattrapper des hémiſtiches.

Songez un peu combien de ſots
riroient d'une guerre auſſi ſote :
on a tant ri de ce heros
qui vouloit r'avoir ſa culotte.

Vous parlez de propriété :
c'eſt un grand mot ! mais je m'oppoſe
à ce qu'un grand mot ſoit cité,
lorſqu'il s'agit de peu de choſe.

Les Voltaires, les Saint-Lamberts
poſſéderont-ils moins leur gloire,
quand ma recéleuſe mémoire
leur aura pris trois demi-vers ?

Si ce larcin conſidérable

allarme le ſacré Vallon ,
aux pieds de ces fils d'Apollon ,
je veux faire amende honorable.

Mais vous-même , aux pieds de Regnier (1),
vous viendrez , mon cher Ariſtarque ,
comme voleur de plus de marque ,
vous mettre à genoux le premier.

Donnez-moi l'exemple , de grace ;
ſoyez au Pinde de mon Patron ;
ſi je vous ſuivois à la trace ,
je me croirois un bon larron.

Sur ce talent , chacun ſe fonde ;
chacun vit d'emprunt aujourd'hui :
il n'eſt point de fortune au monde ,
ſans quelque peu de bien d'autrui.

Par M. François de Neufchateau.

ENIGME.

Enfant de l'Art, enfant de la Nature ,
ſans prolonger les jours , j'empêche de mourir ;
plus je ſuis vrai , plus je fais d'impoſture,
& je deviens trop jeune , à force de vieillir.

Par J J Rousseau.

Le mot ſe trouve à la Table.

(1) *M. François* avoit obſervé que *M. de la Harpe*, dans un endroit de ſa Critique , ne faiſoit que redire en proſe ce que *Regnier* le ſatyrique avoit dit autrefois en vers.

IDYLLE.

Doux Zéphirs, quittez ces feuillages;
Cessez vos jeux, petits Oiseaux;
Vous, sans bruit, loin de ces rivages,
Bergers, emmenez vos troupeaux.
Feux dévorans du jour, mourez dans ces ombrages;
au fond de vos rochers, dormez, bruyans Echos;
seul & de loin caché sous la verdure,
Chantre amoureux des bois, gazouille ta chanson,
& toi qui baignes ce gazon,
frais Ruisseau, suspens ton murmure;
que tout repose en la Nature:
Philis repose en ce vallon.

Par M. Berquin.

EPITAPHE D'UN PROCUREUR,
IMITATION DE STROZZA.

Ci gît un Procureur, qui, le seul au Palais,
au titre d'honnête-homme eut le droit de prétendre.
Passant, viens honorer sa cendre,
si tu sais toutefois ce que c'est que procès:
si par hasard tu l'ignorais,
que Dieu te garde de l'apprendre!

Par M. Simon.

A CATULLE (1).

Non pas à celui des Romains,
qui, le plus fripon de sa Ville,
alloit dupant entre deux vins
Juventia pour Hypsithile,
&, dans des réduits clandestins,
arrangeant d'amoureux quadrilles,
faisoit des soupés libertins
avec des garçons ou des filles;
non pas à ce gentil Payen,
mal venu des prudes Romaines,
à cet agréable vaurien
qui, l'héritier des goûts d'Athenes,
imitoit Socrate en tout bien,
à ses desirs lâchoit les rênes
dans ses caprices familiers,
& de ses amours cavaliers
immortalisa les fredaines:
mais à ce Catulle Français
qui, menant une sainte vie
dans le bon chemin désormais,
a pris une femme jolie
qu'il adorera tout exprès
pour dérouter la calomnie;
au Catulle enfin d'aujourd'hui,

(1) Cette piece, faite à l'occasion du retour de M. de Voltaire à Paris, a été horriblement défigurée dans les recueils où elle a paru; la voici telle que l'Auteur l'avoue,

qui, par ſes mœurs & par ſon ſtyle,
ſera digne, en logeant Virgile,
de monter au Pinde après lui.
Qu'on ne vante plus le Parnaſſe
de Monſieur Titon du Tillet;
c'eſt à vous qu'il faut rendre grace,
c'eſt chez vous à préſent qu'il eſt.

Ainſi donc nos vœux & les vôtres
par leur ardeur l'ont décidé:
le vieillard illuſtre a cédé;
ce grand homme enfin eſt des nôtres!
Au lieu de ce Jurat vanté,
qui, repréſentant ſon génie,
en a la hauteur infinie,
la brillante variété,
& de qui la tête chenue
va braver avec majeſté
les foudres roulans dans la nue;
au lieu de ce lac, dont les vents
reſpectent l'onde & le rivage,
& qui, par ſes flots impoſans,
ſembloit lui retracer l'image
du cours glorieux de ſes ans,
déjà paroiſſent à ſa vue
tous les états & tous les rangs,
des curieux, petits ou grands,
la tumultueuſe cohue,
nos Socrates, nos élégans,
nos Abbés, les deux Comédies,

les deux Opéra s'embrassans,
les sectes feignant d'être amies;
l'admiration en camail,
en jupe, en froc.... des amphibies
l'air gauche, l'esprit en travail,
en un mot, Paris en détail,
& la foule de nos génies.

Je crois pourtant qu'il faut au moins,
en lui sauvant quelqu'audience,
épargner à sa bienveillance
l'importunité, l'affluence
de cent inutiles témoins,
qui, fatiguant sa complaisance,
lui donneroient, malgré leurs soins,
dix ans de plus par leur présence.

Pour moi, tenez, je vous le di,
à ses yeux je n'ose paraître:
j'ai la frayeur d'un étourdi
qui fit quelque niche à son Maître.
Mais c'est un fâcheux souvenir:
si j'eus des torts, chut! passons vîte;
c'est à lui qu'il faut revenir:
gloire soit aux bords qu'il habite!
S'il voit parmi nous des excès
de sotise & d'insuffisance,
des politiques sans projets
& des érudits sans science,
des femmes, Docteurs en plumets,

& des maris sans conséquence,
& des ridicules tout frais,
& les jeux d'une longue enfance,
qui vont nous berçant pour jamais,
il peut y voir en récompense
les plus agréables objets :
une Nymphe qui, sur les traces,
fixant les ris & les vertus,
suspend la guirlande des Graces
au trône d'un jeune Titus;
un Ministre de qui l'adresse
sait embellir la vérité,
de fleurs couronne la vieillesse,
& du tems trompant la vitesse,
assaisonne encor la sagesse
de quelque grain de volupté;
ce Genevois enfin, cet homme,
qui, loin de plier sous le faix,
du Souverain est l'économe,
pour être celui des Sujets,
& qui, ferme en ce qu'il projette,
integre au milieu d'un trésor,
regle le cours d'un fleuve d'or,
sans en distraire une paillette.
Ces Philosophes citoyens,
nés pour instruire ou faits pour plaire,
sauront, dédommageant Voltaire,
le rendre indulgent à ces riens
d'un peuple encore à la lisiere.
Quant à lui, puisse-t-il gaîment

livrer ſon ame toute entiere
au plus heureux enchantement,
ſans que la gloire & ſon tourmen .
troublent la fin de ſa carriere !
Nous rappellant Alain Chartier,
cet Orateur digne d'envie,
& très-malin de ſon métier,
puiſſe-t-il un jour ſommeiller
dans quelque coin de galerie,
& là, recevoir un baiſer
d'une bouche fraîche & jolie
qui veuille le récompenſer
de ſon éloquente magie,
du don de peindre & de penſer,
& d'être un Dieu pour ſa patrie !
Puiſſe-t-il enfin, à pleins flots,
puiſer aux ſources de Jouvence
l'oubli des ans, l'oubli des maux,
ſe renouveller pour la France,
cueillir le fruit de ſes travaux,
& rendre aux vœux d'une autre Athene,
de lui juſtement occupés
dans le Sophocle de la ſcène
l'Anacréon de nos ſoupés !

Par M. DORAT.



BOUQUET DE MA FILLE
A SON PERE.

Je viens vous demander un ſervice important :
ne me refuſez pas. Le jour de votre fête ,
daignez , mon cher papa , m'écouter un moment,
avant que de ces fleurs je pare votre tête.
Un jeune cœur , un jeune Agneau ,
voilà tous mes biens dans le monde.
Pour celui-ci , dans le hameau ,
ſoir & matin je fais la ronde ;
car cet Agneau fait mon bonheur ,
& je crains le loup raviſſeur.
Mais on m'a dit qu'une Bergere ,
dont le cœur eſt tendre & ſincere ,
doit moins redouter le danger
du loup cruel que du Berger.
Comment donc me tirer d'affaire ?....
Papa , venez à mon ſecours ;
je veux bien aller tous les jours
garder l'Agneau dans le bocage :
mais prenez le cœur pour toujours ;
garder les deux , c'eſt trop d'ouvrage.

Par Madame la Marquiſe DE LA FÉRANDIERE.



FRAGMENT

D'un Diſcours en vers ſur l'Hiſtoire, lu à l'Academie Françoiſe le 19 Janvier 1778.

(Après avoir peint Tacite qui gémiſſoit des maux de ſa patrie en les décrivant, le Poëte-Hiſtoriographe pourſuit ainſi :)

Qu'il eſt loin d'éprouver cette douleur profonde,
l'Ecrivain qui ne voit dans les faſtes du monde
qu'un tableau qu'embellit le crime & le malheur !
La poſtérité calme eſt pour lui ſans couleur.
L'Innocence & la Paix n'ont plus rien d'énergique;
il lui faut, pour briller, quelque revers tragique,
quelques grands criminels, pour le peindre à grands traits.
Un regne heureux échappe à ſes regards diſtraits.
Que feroient ſes pinceaux d'une mer ſans orages?
Il lui faut des écueils, il lui faut des naufrages.
L'Univers gémira de l'Aurore au couchant :
qu'importe ! le ſpectacle en ſera plus touchant.
Oui, triomphe, barbare, au ſignal des batailles !
peins-les du genre humain, ces grandes funérailles;
va, comme les Vautours, t'en repaître à loiſir :
je ne t'envîrai point cet horrible plaiſir.
Tranquillement aſſis ſous l'Olive ſacrée,
je dirai le retour de Thémis & d'Aſtrée;
je peindrai ſous le chaume un Roi conſolateur

ranimant d'un regard l'humble Cultivateur,
& des champs à la Cour revenant plus sensible ;
je le peindrai modeste, indulgent accessible,
simple & bon, retraçant à son Peuple chéri
l'image de son pere ou celle de Henri,
ennemi de l'orgueil, ennemi du mensonge,
des erreurs de son âge écartant le vain songe,
souriant aux plaisirs, sans jamais un instant
se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
On verra la bonté consultant la sagesse,
la vigilance active éclairant la jeunesse,
aux abus réprimés l'ordre opposant ses loix,
l'économie enfin, ce grand bienfait des Rois,
de l'intrigue vénale écartant les amorces,
& rendant à l'Etat sa splendeur & ses forces.
Ah! qu'il soit en défense & qu'il soit en repos!
la paix aura sa gloire, elle aura son héros....
O flatteurs! ô méchans! ô séducteurs funestes!
respectez le plus cher de tous les dons célestes,
& tremblez de corrompre un cœur tel que le sien,
un cœur qui ne respire & ne veut que le bien.
Vous épiez, cruels, un moment de foiblesse,
pour l'attirer au sein d'une indigne mollesse,
& lui persuader qu'au gré de ses desirs,
tout ce qui l'environne est fait pour ses plaisirs;
que l'empire est à lui, qu'il n'est point à l'empire,
& que, pour un seul homme, un peuple entier respire.
S'il ne veut qu'être juste & par-tout révéré,
si, par de sages loix, son regne est tempéré,

s'il a pu se résoudre à fermer sur ses traces
le gouffre dévorant des faveurs & des graces,
mesuré dans ses dons, éclairé dans ses choix,
il n'est plus à vos yeux au nombre des grands Rois.
Je sais que la faveur est votre heureuse étoile,
que le vent du crédit enfle seul votre voile,
que l'epargne sur-tout vous afflige & vous nuit:
ce n'est qu'aux malheureux qu'en revient tout le fruit;
& vous, sur qui le faste aura plus d'influence,
vous en faites aux Rois un devoir de décence:
les abus sont vos droits & vous les défendez.
Malheur au Souverain que vous persuadez!
C'est donc vous que j'observe avec inquiétude:
d'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
Pour miner lentement des desseins vertueux,
je vous verrai creuser vos sentiers tortueux;
je saurai démêler vos complots & vos trames;
je porterai le jour jusqu'au fond de vos ames.
Et ne présumez pas qu'à des tems reculés,
je confie en mourant vos crimes révélés:
c'est votre âge & le mien que vous aurez pour juge.
Je vois de près la tombe où sera mon refuge:
dix lustres sont déjà retranchés de mes jours:
mais ma haine vous reste, elle vivra toujours.
Oui, c'est pour vous punir que je veux me survivre.
Mes yeux fermés, mon ombre est prête à vous poursuivre;
dans peu, demain, peut-être, on verra mes écrits
produire au jour vos noms déshonorés, proscrits:

vos enfans les liront, vous les lirez vous-mêmes,
ces reproches ſanglans, ces cruels anathêmes ;
& le Peuple en montrant l'homme injuſte & ſans foi,
dira : « Voilà le traître, il a trompé ſon Roi.

Par M. MARMONTEL.

A M. LE PRINCE DE LIGNE,

Sur le faux bruit de la mort de l'Auteur, annoncée dans la Gazette de Bruxelles.

PRINCE dont le charmant eſprit
avec tant de graces m'attire,
ſi j'étois mort, comme on l'a dit,
n'auriez-vous pas eu le crédit
de m'arracher du ſombre Empire ?
car je ſais très-bien qu'il ſuffit
de quelques ſons de votre lyre.
C'eſt ainſi qu'Orphée en uſoit
dans l'antiquité révérée,
& c'eſt une choſe avérée
que plus d'un mort reſſuſcitoit.
Croyez que dans votre Gazette,
lorſqu'on parloit de mon trépas,
ce n'étoit pas choſe indiſcrette ;
ces Meſſieurs ne ſe trompoient pas.
En effet, qu'eſt-ce que la vie ?
C'eſt un jour : tel eſt ſon deſtin.
Qu'importe qu'elle ſoit finie
vers le ſoir ou vers le matin ?

Par feu M. DE VOLTAIRE.

FLORETTE ET ROBIN (1).

CŒURS sensibles, donnez des pleurs
aux tourmens de Robin, aux erreurs de Florette,
& puisse cette Historiette
ne point présager vos malheurs!

Florette jeune & belle, & plus légère enco
captivoit un Bouvreuil qu'elle appelloit Robin.
Robin, je l'avouerai, n'avoit point l'air badin:
mais il disoit si bien je t'*aime*, je t'*adore!*
il le chantoit,
le répetoit
si tendrement, que notre Belle
crut long-temps qu'il disoit toujours chose nouvelle;
Florette le trouvoit charmant,
en rafoloit, l'aimoit avec idolâtrie.
Né bon, sensible & confiant,
Robin croyoit au bonheur de la vie,
par le bonheur d'un seul instant.
Pauvres amans! c'est-là votre folie.
Vous me direz: comment n'y croire pas,
à cette erreur enchanteresse?
Toujours auprès de sa maitresse,
il becquetoit tous ses appas.

(1) Le sujet de cette Fable est emprunté du Journal des Dames, Décembre 1777. (*Note de l'Auteur.*)

Sur la bouche de ſa Florette,
il vient partager un bonbon:
poſé ſur la fleur d'un pompon,
il chante un air de ſerinette,
& puis ſe tapit ſous ſa main ;
quelquefois même dans ſon ſein,
l'heureux fripon trouve retraite.
Dans ces rapides jours de volupte parfaite,
millet choiſi, biſcuits, baiſers ſur-tout,
il étoit ſeul, il avoit tout.
Ainſi coule pour lui le temps de la froidure.
Le printems, couronné de fleurs & de verdure,
revient charmer les cœurs à la tendreſſe ouverts:
par-tout l'hymne d'Amour retentit dans les airs ;
Fauvette va chantant de bocage en bocage :
Florette entend ſes doux concerts :
ſoudain la tête en tourne, on veut l'avoir en cage.
Filets tendus. . . . voilà Fauvette en eſclavage :
Soins partagés, partagés! dis-je bien ?
la nouveauté partage-t-elle ?
Amour, Amour! on dit qu'il n'en eſt rien.
Huit jours après, aux yeux de l'infidelle,
le Roſſignol paroît. Brillant, leſte, poli,
il le diſpute à la Fauvette :
à qui demeurera Florette ?
voilà le concours établi.
A qui ? vous êtes bon ! qu'importe !
En attendant,
un Moineau franc
ſe préſente, & l'emporte.

Mais cependant que devenoit Robin,
Robin jadis si cher à la volage ?
Las ! le dirai-je ? au printems de son âge,
de jour en jour empiroit son destin.
C'est dommage ! il a l'ame bonne,
Robin Bouvreuil ! mais son chant, disoit-on,
est trop plaintif, trop monotone ;
c'est toujours la même chanson,
toujours je t'*adore*, je t'*aime* :
le Médecin prétendit même
qu'il donnoit des vapeurs par ses tristes accens.
On auroit pu le renvoyer aux champs ;
mais on n'y pensa point ; d'ailleurs l'oiseau sensible
aimoit de bonne foi : comment eût-il pu fuir ?
Sans pouvoir ni changer, ni plaire, ni haïr,
il espéroit toujours possible
qu'un regard de Florette, en lui rendant son cœur,
le rendroit au bonheur.
Folle attente ! vaine espérance !
pas un coup d'œil ! l'indifférence
méconnoît jusqu'à la pitié.
Tant d'amour & tant de constance
ne méritoit-il pas au moins de l'amitié ?
Qu'arriva-t-il ? de Florette oublié,
Robin en proie à sa mélancolie,
ne chantant plus, jeûnant toujours,
touchoit au terme de ses jours.
Il alloit bientôt voir l'oiseau cher à Lesbie,
& cet immortel Perroquet
qui lui fait là-bas compagnie,

près de Catulle & de Greſſet ;
c'eſt-à-dire qu'il ſe mouroit.
Sa ſenſibilité profonde
(préſent cher & fatal) l'entraînoit au tombeau,
lorſque la fuite du Moineau
fit ſonger que Bouvreuil étoit encore au monde.
Ah! mon pauvre Robin n'en eût pas fait autant,
s'écrie alors Florette ! hélas ! il m'aimoit tant !
& j'ai pu cauſer ſon martyre !
Robin s'entend nommer . . . . il voit ſes pleurs . .
ſoupire :
on court à lui . . . . Dieux ! il n'étoit plus tem
Elle a beau le placer dans le plus doux aſyle,
près de ſon cœur . . . ah ! tout eſt inutile,
larmes, regrets, ſoins careſſans.
Il lève ſes yeux languiſſans,
rencontre les regards de Florette attendrie,
& ſon ame, en quittant la vie,
s'ouvre encore au *bonheur* en y trouvant l'*amour* ;
quand le cœur inconſtant de ſa volage amie
perd l'un & l'autre ſans retour.

Par M. BÉRENGER.

A UN COMPLAISANT

Toujours de mon avis! ta complaiſanc
extrême
me rend ton perſonnage inſipide, ennuyeux :
j'imagine être ſeul vis-à-vis de moi-même :
contredis-moi, de grace! alors nous ſerons deux.

EPITRE

A CELLE QUI SE RECONNOITRA.

On m'avoit tant dit que l'abſence
étoit un remède aſſuré ;
je l'eſpérois : vaine eſpérance !
a bien menti qui l'a juré :
j'en fais la triſte expérience :
mon feu, ſous la cendre enterré,
en a pris plus de violence.
Je t'aime encore, & t'aimerai :
mais ce ſera dans le ſilence :
oui, coquette, je me tairai.
Qui me l'eût dit ? . . . d'un air tranquille ;
j'apprenois depuis ſi long-tems,
ou bien ton départ pour les champs,
ou bien ton retour à la ville ;
qui me l'eût dit, après deux ans ?
Tout répondoit de mon courage :
on pouvoit prononcer ton nom,
ſans me voir changer de viſage :
je pouvois, ſans émotion,
chanter moi même la chanſon
qui t'accuſoit d'être volage.
De tous mes petits ſoins perdus,
j'avois vu fuir la tendre eſcorte,

& mes chevaux, devant ta porte,
d'eux-mêmes ne s'arrêtoient plus.
Je me disois si bien moi-même
que le froid orgueil de charmer
étoit pour toi le bien suprême ;
que toujours ce fut ton systême
de séduire sans t'enflammer;
que tu ceignois le diadême
dans le seul espoir d'opprimer.
Certain de mon indifférence,
j'étois fier, mais c'étoit de loin :
ciel ! qu'on éprouve un autre soin,
& qu'on est foible en ta présence !
Un seul regard sut rallumer
l'ardeur qui te venge & m'occupe :
mon sort, hélas ! est d'être dupe,
puisque mon sort est de t'aimer.
Hé bien, coquette ! hé bien, cruelle !
sois plus légère que jamais ;
chaque légèreté nouvelle
renouvellera tes attraits :
oui, sois perfide autant que belle ;
ce sera l'être avec excès.
Et moi, dans ma douleur mortelle,
tendre & furieux désormais,
captif à la fois & rebelle,
plein de dépits & de regrets ....
je n'en serai que plus fidelle.

Par M. DORAT.

VERS A M. DE **,

Après avoir vu M. de Voltaire pour la première fois, lorsqu'il est revenu à Paris après trente ans d'absence.

Je l'ai vu, ce grand homme, & mes regards surpris,
avec respect contemplant son visage,
de ce colosse de notre âge
ont encore admiré les augustes débris.
Son aspect imposant va, dans l'ombre éternelle,
plonger les détracteurs de ses divins écrits;
& les concerts de la troupe immortelle
de ces tristes oiseaux vont étouffer les cris.
Ainsi, quand du Soleil la clarté triomphante
aux erreurs de la nuit revient nous arracher,
on n'entend que la voix du Rossignol qui chante,
& le hibou court se cacher.

Par M. Blin de Sainmore.

QUATRAIN

Au sujet de l'Essai sur les Femmes de M. Thomas.

Près de Neckre, il étoit assis,
lorsqu'il fit de si belles ames :
sur la Vénus de Médicis,
il nous a peint toutes les femmes.

VERS

A M. LE PRINCE DE CONDÉ,

Sur ce que l'Auteur ne pouvoit pas rejoindre son Armée.

Je vais, ſur les pas de mon père,
près de la ſource ſalutaire
qui doit lui rendre la ſanté.
Vous ne blâmerez point ce devoir reſpecté:
la Nature a droit de vous plaire.
Cependant aujourd'hui je me plains de ſes loix.
Je ne puis, Monſeigneur, joindre encor votre Armée;
je rougirois pourtant d'apprendre vos exploits
par la voix de la Renommée:
je dois en être le témoin;
je ne veux pas vous admirer de loin.
Si vous n'étiez qu'un guerrier formidable,
loin de vous, j'aurois moins d'ennui;
mais quand un Héros eſt aimable,
il eſt doux d'être auprès de lui.

Par M. le Marquis DE VILLETTE.



ÉLÉGIE.

Douces illusions qui suivez le bel âge,
vous me fuyez donc pour toujours !
J'aimois Themire ; elle est volage :
adieu, Themire & mes beaux jours !
Faut-il encore aimer l'ingrate qui m'oublie ?
Eglé, Lucinde, Rosalie
ont des vertus & des appas
que l'infidelle n'avoit pas :
l'hommage de mon cœur excitoit leur envie.
Elles voudroient encor me plaire & m'enflammer ;
mais je ne puis aimer qu'une fois dans ma vie,
& celle qui me trompe eut l'art de me charmer.
Cœurs sensibles, fuyez l'occasion d'aimer !
Tôt ou tard nous payons, par des douleurs amères,
d'un amour imprudent les douceurs passagères.
En déplorant mon sort, évitez mes malheurs.
Par un feu dévorant ma jeunesse est flétrie,
& se consume dans les pleurs.
Ma Themire est présente à mon ame attendrie,
quand le sommeil vient assoupir
l'affreux tourment qui me devore,
& quand je vois naître l'aurore,
elle est encor l'objet de mon premier soupir.
Triste & jaloux, je me rappelle
ces momens heureux, mais trop courts,
dont la tendresse embellissoit le cours.

Dans les bras d'un rival j'apperçois l'infidelle.
Ah! quand tu me jurois une ardeur éternelle,
mes rapides instans fuyoient dans les plaisirs.
Aujourd'hui, sans espoir, étouffant mes desirs,
livré dans ma langueur au penchant qui m'entraîne,
pour moi, les plus beaux jours sont d'éternelles nuits.
Le tems ne coule plus, il s'arrête, il se traîne,
& chaque instant m'est un siècle d'ennuis.
Amans trahis d'une beauté volage,
enseignez-moi l'art de me consoler;
vous qui, dans les liens d'un nouvel esclavage;
retrouvez le plaisir qui vient de s'envoler,
enseignez-moi par quelle heureuse adresse
je puis... qu'allois-je dire? oublier ma maîtresse!
Non, ne m'apprenez rien, laissez-moi mes douleurs;
laissez-moi nuit & jour m'abbreuver de mes pleurs;
mon infortune même aura plus de douceurs
que la tumultueuse ivresse
de vos plaisirs faux & trompeurs.

Par M. AUDE.

INSCRIPTION

Pour le Portrait de feu M. HELVÉTIUS, *faite en 1771.*

DES Sages d'Athène & de Rome,
il eut les mœurs & la candeur:
il peignit l'homme d'après l'homme,
& la vertu d'après son cœur.

Par M. l'Abbé DE LA ROCHE.

L'EMBARRAS DU CHOIX, *ODE ANACRÉONTIQUE.*

MON cœur eût choisi Terpsichore :
à peine elle a quinze printems.
Mais elle est si timide encore !
il faut attendre trop long-temps.

Ce matin, l'aimable Lucile
sembloit me faire un tendre aveu :
par malheur elle est si facile !
il faudroit soupirer trop peu.

Lise séduit, Lise est toute ame :
comment, près d'elle, être trompeur?
Mais autant vaudroit une femme,
& le ménage me fait peur.

Eglé me plaît, Eglé m'enchante ;
je suis bien avec son époux :
pourquoi faut-il que, si touchante,
son mari soit si peu jaloux?

Orphise, oubliant ses années,
va par-tout quêtant un vainqueur :
mais je crains ces beautés fannées ;
leurs moindres goûts sont ceux du cœur.

Chaque jour, la prude Emilie
m'agace & voudroit s'attacher :
le bel esprit est sa folie,
& moi je crains de m'afficher.

Daphné semble en tout mon affaire ;
un mois au moins j'aurai son cœur :
c'est toujours un beau rêve à faire
que de croire un mois au bonheur !

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

EPIGRAMME

IL faut prier pour ceux qu'on hait,
disoit un Prêtre avec emphase
au gros Guillot qu'il stupéfait.
Soudain le manant en extase :
Dieu donne donc prospérité
à Tisiphon ma belle-mère,
au Juge de la Prévôté,
à Jean notre voisin, & puis à vous, mon père !

Par M. PIDOU.



A UN AMBASSADEUR
Retiré dant ſes Terres.

JADIS, chez les humains, la Vertu voyageant,
eut peine à trouver un aſyle.
Paſſons d'abord chez l'indigent,
dit-elle, j'y vivrai tranquille :
ſans or, je le rendrai content ;
félicité vaut mieux qu'argent.
Elle entre donc d'une façon civile,
en diſant, je ſuis la Vertu,
l'appui du malheureux trop ſouvent combattu
par les penchans de ſon ame fragile.
A ces mots, triſte accueil, partant prône inutile.
Ma foi, dit l'indigent! vous perorez très-bien,
Dame Vertu, très-bien : mais, hélas! je n'ai rien.
Adieu, bon ſoir! La Vertu, d'un ton ferme,
veut répliquer : au nez porte on lui ferme.
Elle d'aller ailleurs, par tout même dedain.
Financiers, cœurs au triple airain,
l'eſtimant contrebande, en tous lieux l'arrêtèrent
de par le Roi, procès-verbal en main :
gens de robe la rebutèrent ;
Guerriers, Abbés leſtement la traitèrent ;
le jeune âge la deſola ;
le vieillard libertin de mépris l'accabla ;
même choſe à la Cour, &, ſauf le très Saint Père,

à Rome à qui mieux mieux chacun la persifla :
si, que par-tout honnie, & par-tout étrangère,
elle eut chômé de gîte & de soutien,
sans un mortel généreux, débonnaire,
qui, jadis courtisan, maintenant citoyen,
des honneurs d'ici bas connoissant la misère,
les dédaignoit, heureux de cultiver son bien.
La Vertu tout en pleurs lui dit sa peine amère. . . .
—Qu'entends-je ! ô Dieu ! fuyez ces hommes sans pudeur,
cette terre inhospitalière :
fille du ciel, eh quoi ! n'avez-vous pas mon cœur?
— Va, je te suis, je reçois ton hommage ;
mon plus beau temple est l'ame du vrai Sage.
Vertu chez notre hermite alla donc se loger :
or, si bien il sut l'héberger,
& lui donner d'amour si touchant témoignage,
qu'on ne voit plus la Vertu voyager,
& que depuis ce tems elle habite au Village.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

IN-PROMPTU A MADAME DE **,

Qui me donnoit des conseils contre l'Amour.

VOTRE leçon sans doute est bonne :
mais à quoi sert de l'écouter ?
Il faudroit, pour en profiter,
ne pas voir celle qui la donne.

Par M. GINGUENÉ.

VERS

Faits dans la chambre de M. DE VOLTAIRE.

QUELS ſont ces objets raviſſans (1)
que je vois du Génie orner le ſanctuaire ?
Trois Divinités, chez Voltaire,
viennent lui porter cet encens
que brûle à leurs genoux le reſte de la Terre.
Que ce prix qu'il reçoit doit charmer ſes vieux ans!
Ses lauriers, que leur main careſſe,
lui deviennent plus chers & ſemblent plus brillans.
Venez voir la Beauté ſourire à la Vieilleſſe,
les Graces à la Gloire, & l'Amour aux Talens.
Rendez à la Nature un hommage équitable,
& jouiſſez, en admirant
ce qu'elle a fait de plus aimable,
ce qu'elle a produit de plus grand.

Par M. DE LA HARPE.

(1) Madame la Comteſſe Amélie de Boufflers, Madame la Ducheſſe de Lauzun & Madame la Marquiſe de Villette, qui ſe trouvèrent enſemble dans la chambre de M. de Voltaire.



A UNE JOLIE FEMME QUI S'ENNUIE.

JEUNE Eglé, l'ennui vous dévore :
c'eſt ſans doute un malheur bien grand :
vos jours flétris à leur aurore
n'ont plus qu'un éclat languiſſant.
Comment ſe peut-il qu'on s'ennuie,
quand on poſſède vos appas ?
S'ennuyer quand on eſt jolie !
paſſe encor quand on ne l'eſt pas.
L'oiſeau qu'adopta la Sageſſe,
le nocturne & ſombre Hibou,
paroît formé pour la triſteſſe,
& doit végéter dans un trou :
mais Philomèle un peu moins ſage
& plus touchante en ſes accens,
doit voltiger dans le bocage,
& chanter l'amour au printems.

Par M. DU CHATEAU DE ROCHEBARON.



VERS

Pour un Bosquet où doivent être placés le tombeau de mon époux & le mien.

BOSQUET silencieux, où la simple Nature
cache son sanctuaire & ne l'ouvre qu'à nous,
aimable confident des entretiens si doux
que nous dicta cent fois l'amitié la plus pure,
tant que de mon époux le cœur palpitera,
tant que le mien le chérira,
de roses nous viendrons enlacer ton feuillage ;
nous viendrons dans ton sein chanter notre bonheur,
&, rendant grace au Dieu témoin de notre ardeur,
nous reposer sous ton ombrage.
Mais hélas! quand la mort, à la suite des ans,
aura glacé nos esprits & nos sens,
& tous deux au tombeau nous aura fait descendre;
solitaire Berceau, propice à notre amour,
que tu défends des feux & des regards du jour,
tes verds rameaux enfin couvriront notre cendre.
Réduit paisible, aujourd'hui si charmant,
ah! quel que soit alors ton aspect triste & sombre;
n'épouvante jamais que l'être indifférent,
& que toujours le tendre amant
vienne en rêvant chercher ton ombre!

Par Madame la Marquise DE LA FERANDIERE.

MORALITÉ.

NOTRE cœur eſt un gouffre immenſe :
le rang, les honneurs, les plaiſirs,
& le crédit, & l'opulence
ſont dévorés par les deſirs.
Bientôt les vœux les plus rapides
ont remplacé les vœux qu'il a vu s'accomplir.
C'eſt le tonneau des Danaïdes
qu'on ne ſauroit jamais remplir.

Par M. ROYOU.

IN-PROMPTU

*A Mademoiſelle de **, déguiſée en Dragon, à qui l'Auteur donnoit le bras au Bal.*

CHARMANT Dragon qui m'accompagnes,
dont l'eſprit eſt ſi naturel,
que ne ſuis-je le Colonel
ſous qui tu feras tes campagnes !

Par M. BONNIER DE LAYENS.



LE MONDE MAGIQUE,

EPITRE A TÉLÉSIE.

Brillante Fée, ô Téléſie,
qui juges tout par ſentiment,
pourquoi juger ſévèrement
les menſonges de la Féerie,
monde fabuleux & charmant,
où mon amour te déifie,
où va ſe perdre ton amant
ſur les pas de la Rêverie,
dont le tendre recueillement
vaut cent fois mieux que la folie ?

Nous naiſſons.... les amuſemens,
les vagues plaiſirs de l'enfance
viennent bercer nos premiers ans ;
tout eſt mort, & l'ame & les ſens.
Bientôt la vive Adoleſcence
accourt le front paré de fleurs,
& de ſes magiques couleurs
ſoudain chaque objet ſe nuance.
Par un inſtinct de volupté,
le jeu des organes commence :
on ſent encor plus qu'on ne penſe ;
le ſang coule plus agité ;
le cœur s'emeut, l'eſprit s'élance.

Ce n'eſt plus cette nonchalance,
ce regard ſans avidité,
qui ſembloit au haſard jetté,
mourir avec indifférence
ſur les tréſors de la beauté.
On s'intimide, on ſe raſſure;
on voit avec plus d'intérêt
les lits de mouſſe & de verdure:
de ce moment rien n'eſt muet,
& rien n'eſt ſourd dans la nature.

Cependant, d'un jour créateur,
ce n'eſt là qu'une foible aurore.
Il va deſcendre, l'enchanteur,
par qui l'Univers doit éclore!
Déjà prodigue de ſes dons,
dans les airs déployant ſes aîles,
du haut des voûtes éternelles,
il ſeme les illuſions.
C'eſt alors, plein d'impatience,
que l'on croit ſortir du tombeau,
& naître en un monde nouveau
que l'on s'étoit créé d'avance.
Les rêves de la jouiſſance,
en le troublant, charment le cœur;
c'eſt un ſonge que la douleur;
c'eſt un plaiſir que l'eſpérance.
On brûle, on aime avec fureur;
la plus ſenſible eſt la plus belle.
Que dis-je? en ſa naïve ardeur,

l'amant trahi qu'un mot rappelle,
ſous le voile de la candeur,
cache les torts d'une infidelle;
c'eſt l'heureux âge de l'erreur....:
la raiſon vient, & le malheur
ſe gliſſe en ſecret derrière elle.

Malgré ſes murmures, crois-moi,
loin de nous chaſſons la cruelle;
elle me raviroit ta foi;
long-tems encor ſois lui rebelle.
De toi toujours préoccupé,
c'eſt ſans raiſonner que je t'aime:
hélas! & ſi tu m'as trompé,
trompe-moi donc toujours de même.

Par M. DORAT.



A MA FEMME LE JOUR DE SA FÊTE.

Air: *Je ſuis Lindor*!

Il eſt paſſé l'heureux tems où les femmes ;
dans leurs époux embraſſoient des amans !
L'on rit de tout, & les beaux ſentimens
ſont devenus des ſujets d'épigrammes.

Pour moi, qui n'ai que des mœurs de campagne,
qui ne ris point du bon vieux ſiècle d'or,
j'aime à prouver qu'un époux peut encor
orner de fleurs le ſein de ſa compagne.

Mais, ma Thémire, une fleur bien plus chère,
depuis deux mois, s'élève à ton côté :
dans notre enfant par toi-même allaité,
je reconnois le bouquet d'une mère.

Tu t'es choiſi cette douce parure ;
elle eſt à toi : l'art ne s'y mêle pas,
& ton bouquet ſuſpendu dans tes bras
fait triompher l'Amour & la Nature.

Ah ! chère épouſe, achève ton ouvrage :
que mon rival s'accroiſſe de ton lait !
tu vas douter, pour prix de ce bienfait,
qui de nous deux t'aimera davantage.

Par M. PANIS.

A MADAME **

Qui a envie de faire ſon ſalut.

Si l'enjoûment le plus aimable,
l'eſprit, les graces, les attraits,
en Paradis ont un accès,
& ne ſont point faits pour le Diable;
ah! ne vous déſeſpérez plus!
oui, je vous réponds d'une place
parmi les bienheureux Elus,
où vous verrez Dieu face à face.
La foi nous dit qu'en ce ſéjour,
libres de nos cruelles chaînes,
nous puiſerons l'oubli des peines
dans les délices de l'amour;
car (& ſoit dit ſans vous deplaire)
l'amour eſt la félicité,
& ſans lui que pourroit-on faire
pendant toute une éternité?
Puiſque la vie eſt un paſſage,
paſſez-y le plus doucement;
que le Plaiſir, le Sentiment
ſoient vos compagnons de voyage.
De vos beaux jours ſentez le prix:
d'être aimable n'ayez point honte,
& prenez ſouvent un à-compte
ſur le bonheur du Paradis.

Par M. DOIGNI.

IN-PROMPTU.

A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAYE.

Sur son voyage manuscrit de Grèce & d'Italie.

Ce Chapelle, ce Bachaumont
a fait un moins heureux voyage :
tout est épigramme ou chanson
dans ce renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
& je crois entendre Platon
qui, revenant de Siracuse,
dans Athène emprunte la Muse
de Pindare & d'Anacréon.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

A MONSIEUR ***

Que sa Maitresse maltraitoit, & dont elle admiroit les Vers.

Consolez-vous, Métromane amoureux :
votre destin peut encor faire envie.
Le blond Phebus fut aussi malheureux,
lorsque par lui Daphné fut poursuivie.
Je ne vis onc dans ce maudit métier
vers bien tournés toucher une cruelle :
le souverain Rimeur, courant après sa Belle,
n'atteignit, comme vous, qu'un stérile laurier,

Par M. JOURDAN

STANCES.

ADIEU bosquets, champêtre asyle,
où, loin de l'embarras des Cours,
au sein des Muses, des Amours,
je goûtois un bonheur tranquille.

Sur ces côteaux, chaque matin,
mes yeux voyoient naître l'Aurore;
le jour qu'elle faisoit éclorre
n'étoit jamais qu'un jour serein.

Je m'égarois sous ce feuillage
au doux murmure des Zephirs
qui se jouoient dans le boccage,
asyle heureux de mes plaisirs.

La Fable trace la peinture
d'un siècle à jamais regretté :
pour en voir la réalité
venez au sein de la Nature.

On a mille Rois à la Cour;
le plus vil protégé croit l'être,
pourvu qu'il protège à son tour :
ici l'on ne connoît qu'un maître.

Ce maître est le fils de Cypris;
c'est lui qui, sur l'herbe fleurie,
vient inspirer le jeune Atis
pour toucher le cœur d'Egérie.

D'Amour ſuivant les douces loix ;
je jouiſſois ſur ce rivage :
je vais ramper aux pieds des Rois,
& j'étois Roi dans mon Village.
Ma Cour étoit dans tous les lieux
où ma Thémire étoit préſente,
par-tout où ma main bienfaiſante
ſéchoit les pleurs d'un malheureux.
Mon trône étoit dans tous les cœurs
d'où j'avois banni la triſteſſe,
& les diſcours de mes flatteurs
étoient des larmes d'allégreſſe.
Hélas ! voici le dernier jour
que je coule dans mon Empire,
Amour, va conſoler Thémire
ſi Thémire a connu l'Amour.

Par M. Aude.

VERS

Pour le Portrait de M. d'Alembert.

Ce Sage à l'Amitié rend un culte aſſidu,
ſe dérobe à ſa gloire, & ſe cache à l'Envie,
modeſte comme le Génie
& ſimple comme la Vertu.

Par M. Marmontel.

A M. DE VOLTAIRE.

Sur ſon retour à Paris.

CHANTRE du meilleur de nos Rois,
vous qu'un heureux deſtin ramène
pour l'intérêt de notre ſcène,
vous ſouviendroit-il qu'autrefois,
ſur vos genoux, ſur ceux de cette Belle
que vous fûtes initier
dans l'art de ſe rendre immortelle,
vous m'écoutiez balbutier
les vers que vous faiſiez pour elle ?
Votre regard étincelant
fit naître le feu dans ma veine,
& j'eus la ſoif de l'Hypocrène
bien avant l'eſpoir du talent.
Oh ! que ne ſuis-je encore enfant !
j'irois, dans mon tendre délire,
embraſſer l'Auteur de Zaïre,
& me croirois Zaïre embraſſant Luzignan.

Par Madame DE BUSSY.



A ÉLÉONORE,

La veille de sa fête.

Dans ce moment, les politesses,
les souhaits vingt fois répetés,
& les ennuyeuses caresses
pleuvent sans doute à tes côtés.
Après ces complimens sans nombre,
l'Amour fidèle aura son tour:
car dès qu'il verra la nuit sombre
remplacer la clarté du jour,
il s'en ira sans autre escorte
que le plaisir tendre & discret,
frappant doucement à ta porte,
t'offrir ses vœux & son bouquet.
Quand l'âge aura blanchi ma tête,
réduit tristement à glaner,
j'irai te souhaiter ta fête,
ne pouvant plus te la donner.

Par M. le Chevalier DE PARNY.



CHANSON

Sur le Portrait d'une jeune Demoiselle.

Air: *Des ſimples jeux de ſon enfance.*

ART divin, charmante Impoſture !
je ſens mon ame ſe troubler.
Que d'attraits ! combien la Nature
dut ſe plaire à les raſſembler !
O douce image d'une Belle !
le cœur ſe rend à chaque trait :
Dieux ! quel pouvoir a le modèle,
s'il faut adorer le portrait !

Sur ſon front, l'enjoûment reſpire ;
ſur ſa bouche, eſt la volupté ;
de ſes yeux on chérit l'empire,
même en perdant ſa liberté.
O douce image d'une Belle !
le cœur ſe rend à chaque trait :
Dieux ! quel pouvoir a le modèle,
s'il faut adorer le portrait !

Par M. LAVO.



EPIGRAMME.

En débitant un Sermon mal appris,
le Moine Luc ennuyoit l'auditoire.
Il fit mieux l'an passé, dit l'un des beaux esprits
que fatiguoit son debit oratoire.
Comment mieux, reprit-on? je ne puis vous en croire :
car il ne prêcha pas, le bon Religieux.
— Eh! c'est pour cela qu'il fit mieux.

Par M. Simon.

MORALITÉ.

Aimez-vous, disoient les Apôtres;
il n'est rien sans la charité.
En quels tems vit-on comme aux nôtres
ce précepte aussi respecté ?
aujourd'hui notre humanité
s'étend jusqu'aux femmes des autres !

Par M. Masson de Morvilliers.

A MADAME **,

Qui alloit faire des visites.

Qui ne pourra ce soir vous voir & vous entendre
dans l'ennui du grand monde ira vous regretter :
moi, plus adroit sans doute, ou peut-être plus tendre,
Chloé, je reste seul pour ne pas vous quitter.

Par M. Grouvelle.

ÉPITRE

D'un homme marié, à son ami.

Me crois-tu donc, ami, dans mon champêtre asyle,
réduit à regretter les plaisirs de la ville ?
Je les ai trop connus ces plaisirs turbulens !
de tes propos légers les traits vifs & saillans,
sur mon cœur désormais viennent tomber sans force ;
& tu m'offres envain une trompeuse amorce.
Depuis quatre printems, éloigné de Paris,
je connois la nature, & j'en sens tout le prix.
Ma liberté soumise au joug de l'hymenée,
se plaît dans les liens dont elle est enchaînée ;
depuis quatre printems, paré du nom d'époux,
mes plaisirs toujours vrais sont toujours aussi doux.
Toi que j'ai vu souvent rougir de ton ivresse,
& les larmes aux yeux, parler de ta foiblesse,
l'âge, en fanant les fleurs de ta jeune saison,
n'a-t-il point dans ton cœur fait mûrir la raison ?
Ami, n'as-tu jamais, dans la paix du silence,
apperçu devant toi l'avenir qui s'avance ?
Ta jeunesse égarée en de folles erreurs,
a pu s'abandonner à de vils séducteurs :
mais le besoin du luxe, en te trompant toi-même,
ne t'a point affermi dans un fatal systême ;
& dicté pour toi seul, mon vers ne prétend pas,

émule des écrits du vertueux Thomas,
des sophistes, en forme éclairer l'imprudence,
& je les livre au tems que suit l'expérience.
Viens, tu crois aux vertus, & les purs sentimens,
que font naître une épouse & de jeunes enfans,
pourront mieux que mes vers te toucher & t'instruire :
tu me verras goûter, plein d'un tendre délire,
des biens dont en secret mon cœur peut se louer,
des plaisirs qu'en tout tems il est doux d'avouer.
C'est au sein de l'hymen qu'on trouve la nature ;
c'est là que le plaisir sort d'une source pure.
Sur tous les cœurs, un pere, un époux a des droits,
& ce sont eux sur-tout qui chérissent les loix.
Enivré des transports d'une aveugle folie,
tu ne connus jamais les vrais biens de la vie !
Aux charmes d'une épouse abandonne ton cœur ;
confie à ses vertus le soin de ton bonheur,
& bientôt pénétré du charme inexprimable,
dont le ciel embellit pour nous un sexe aimable,
tes jours s'écouleront plus purs & plus sereins :
si le sort à nos jours mêle quelques chagrins,
le malheur partagé par un autre soi-même,
se dissipe à l'aspect d'une épouse qu'on aime ;
en la lui confiant, la douleur disparaît,
& l'on sent par degrés le calme qui renaît.
« Oui, le joug de l'hymen est un joug nécessaire,
» va te dire, en riant, un froid célibataire,
» & tout sage écrivain doit en vanter les nœuds ;
» mais le saint nom d'époux est un nom dangereux.
» Dans les bras de l'hymen, votre ami vit tranquille :

» mais jettons un coup d'œil sur la cour & la ville :
» où donc est le tableau qu'il vient de présenter ?
» Ah ! nos époux heureux sont aisés à compter.
» Ces grands mots, il est vrai, prosperent dans un livre:
» toutefois, entre nous, c'est pour soi qu'il faut vivre.
» Quelques brillantes fleurs dont un joug soit orné,
» on ne vit pas content, quand on vit enchaîné.... ».
Et ce plaisant qui fuit un lien salutaire,
tantôt porte à l'amour un tribut adultere,
tantôt d'une coquette essuyant les dédains,
son cœur libre se plie à des caprices vains;
ou descendant peut-être aux plus viles foiblesses,
il va dans nos foyers marchander des caresses.
Coursiers toujours fougueux, nous prétendons envain,
errer à l'aventure & sans mords & sans frein;
imprudens, nous courons: le pied tout-à-coup glisse,
& sous nos pas trompés, s'entr'ouvre un précipice.
Le ciel voulant mêler, sage en tous ses desseins,
un plaisir innocent aux besoins des humains,
inventa de l'hymen la chaîne fortunée,
& pour charmer le cours de notre destinée,
il y sut rassembler ses plus rares bienfaits :
le ciel voulut que l'homme y pût goûter en paix,
dans l'utile plaisir qu'il laisse à l'innocence,
tous les vrais biens qu'ici sa bonté nous dispense :
telle est la loi d'un Dieu qui nous fit ce présent.
Laissons ce Philosophe au cœur indépendant,
nous vanter les attraits d'une douce incurie,
forcé de marcher seul au sentier de la vie;
plus rare à chaque pas le plaisir disparaît,

& la peine féconde autour de lui renaît.
Le cœur brûlant encor des feux de la jeuneſſe,
Damis peut dans l'accès d'une fougeuſe ivreſſe,
repouſſer la raiſon, & quelquefois ſaiſir
le fugitif éclair d'un moment de plaiſir.
Quel eſt donc ſon bonheur ? Alors que ſolitaire,
à l'ivreſſe des ſens ſuccede la lumiere,
dans le fond de ſon cœur il tremble de rentrer ;
honteux de ſe connoître il cherche à s'ignorer ;
& dans le tourbillon où ſans ceſſe il s'agite,
un beſoin renaiſſant toujours le précipite ;
ſon ame s'empoiſonne à ce plaiſir trompeur ;
il perd, déſabuſé trop tard de ſon erreur,
ces fauſſes voluptés dont le charme l'attire,
& le goût des plaiſirs que la nature inſpire.
Ce frivole Damon autrefois notre ami,
releve envain un front par l'âge appeſanti,
& toujours répétant ſes antiques ſaillies,
dans nos cercles il vient eſſayer ſes folies ;
ſon maſque d'enjoûment inſpire le mépris ;
à ſes empreſſemens donnant un froid ſouris,
la maligne Aglaé, d'un air de politeſſe,
de ſa vue importune éloigne la triſteſſe ;
il le ſent : que peut-il ? tous les jours rebuté,
tous les jours pourſuivi par ſon oiſiveté,
il vient nous rapporter le fardeau de ſa vie,
ennuyeux dans un monde où lui-même il s'ennuie.
Parle... mais je t'entends, orgueilleux Dorimont,
lorſque la faulx du tems ſillonnera ton front,
que nos jeunes Chloés ſouriront à ton âge,

& compteront les ans écrits sur ton visage,
tu sauras te bannir de nos cercles bruyans,
semer d'autres plaisirs sur l'hiver de tes ans ;
heureux d'avoir cueilli les fleurs de ta jeunesse,
tu pourras cultiver les dons de la sagesse...
Sans doute, & c'est ainsi qu'a raisonné jadis,
ce Damon si discret, en bute à tes mépris...
Mais c'est assez... ami, vois ce célibataire,
que deux lustres rendroient presque sexagénaire :
la vieillesse qui suit à pas précipités
d'un plaisir fatigant les excès répétés,
arrive, & se pressant dans sa marche inégale,
déja la fievre atteint la goute sa rivale,
entraînant après elle un cortége de maux,
que renforcent encor deux Médecins rivaux ;
envain on lui prodigue un secours mercenaire,
dont on veut le succès bien moins que le salaire ;
envain ses héritiers, rangés autour de lui,
la joie au fond du cœur, chargent leur front d'ennui ;
il sait quel intérêt les attache à sa suite ;
sous la faulx de la mort vois son cœur qui palpite,
& vois-les à l'envi se pencher sur son lit ;
à travers la douleur dont leur front s'obscurcit,
par le degré des maux où leur oncle est en proie,
tu pourras mesurer leur tristesse ou leur joie ;
déjà dans leurs desirs son bien est partagé :
il expire, on l'oublie, & l'hymen est vengé.
Qu'importe la vieillesse au sage Lisimandre ?
il lui reste deux fils, l'épouse la plus tendre ;
il a fait son bonheur, en les rendant heureux ;

il retrouve les soins qu'il a versés sur eux ;
des fils de ses enfans la troupe caressante,
l'entourant quelquefois, d'une voix innocente,
essaye auprès de lui leurs jeunes sentimens ;
il entend de leur voix les doux begayemens :
il rend graces alors aux nœuds de l'hymenée.
Que les Parques long-tems filent sa destinée :
les plaisirs qu'il n'a plus, il les perd sans regret ;
toujours pour lui la vie a de nouveaux attraits ;
il aime, il est aimé... Les yeux mouillés de larmes,
je t'ai vu de son sort lui vanter tous les charmes.
Ah ! quand pourra briller pour toi ce jour heureux,
où ton cœur sentira qu'un mortel vertueux,
s'il tend au vrai bonheur, a besoin d'être utile ;
où d'une vie oisive & trop long-tems stérile,
ton ame réveillée à l'aspect de tes fils,
regrettera les jours perdus pour ton pays ?
Dût même alors le sort tromper ton espérance :
un Dieu juste en ton cœur mettra ta récompense ;
par un honteux remords loin d'être combattu,
tu rentreras, paisible au sein de ta vertu ;
& toujours trop heureux le mortel qui peut dire :
« soumis à la nature, elle seule m'inspire ;
» pere, époux, citoyen, en paix je puis mourir :
» j'ai connu mes devoirs, & j'ai su les remplir » !

Par M. MAISON-NEUVE.

A M. DE VOLTAIRE,

Arrivé à Paris le même jour que le Kain fut enterré.

LE même jour qu'on vit le célébre le Kain
s'acheminer vers l'infernale rive,
ô Voltaire, Paris t'a reçu dans ſon ſein :
Roſcius s'en va le matin ;
Sophocle le ſoir nous arrive.
Quelle double leçon pour l'homme obſervateur!
que le haſard eſt un grand moraliſte !
Le trépas imprévu de ce ſublime acteur,
afflige notre orgueil, autant qu'il nous attriſte.
L'aſpect de ſon lugubre deuil,
nous dit qu'on voit périr tout ce qu'on a vu naître,
& que le plus grand homme eſt promis au cercueil :
mais s'il nous humilie en nous faiſant connoître
ce que l'homme doit devenir,
tu ſais bien nous énorgueillir
en nous montrant ce qu'il peut être.
C'eſt offrir tour-à-tour, ſous diverſe couleur,
de l'humaine nature un portrait qui reſſemble :
vous nous rappellez tout enſemble,
lui, ſon néant, toi, ſa grandeur.

Par M. IMBERT.

LE BERGER ET SON TROUPEAU,

FABLE.

Couché nonchalamment à l'ombre d'un ormeau,
Coridon négligeoit le ſoin de ſon troupeau,
l'abandonnoit, tandis qu'au bord d'une fontaine,
il chantoit ſes amours au ſon du chalumeau.
Cependant dom Courſier fourage dans la plaine ;
meſſer Aliboron ſe roule dans l'avoine ;
dame brebis, le bœuf, tous, ſuivant leur penchant,
grugeoient, s'ébattoient... gare ! arrive maître Jean
fermier du champ.
Point de quartier ! il frappe, aſſomme, tue :
ſauve qui peut ! chacun fuit, s'évertue
de ſon mieux : le cheval auſſi prompt que le vent,
vole ; l'âne peu diligent,
pour la premiere fois court, échappe au martyre ;
eſſoufflé, le bœuf tombe, & la brebis expire
ſous les coups redoublés du barbare manant :
la brebis ! l'inhumain !... arrête, miſérable,
diſoit-elle en mourant ! eh ! pourquoi m'égorger ?
de tes bleds ravagés, ſuis-je donc reſponſable ?
épargne le troupeau, va punir le coupable :
c'eſt le Berger.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

A MADEMOISELLE D'H**,

En lui renvoyant une traduction de Tibulle.

JE l'ai relu, belle Emilie,
ce chantre aimable des Amours,
dont la charmante & volage Délie,
embellit & troubla les jours :
jours heureux ! mais hélas ! trop courts !
Moissonné dans la fleur de l'âge,
ce Poëte voluptueux
passa du sein des ris, au ténébreux rivage ;
& le Cyprès funèbre étendit son ombrage,
sur les berceaux de myrtes amoureux,
où si souvent il fit un doux usage,
de ce peu de momens que lui laissoient les Dieux.
Vénus en pleurs, & ses Graces fidelles,
vinrent semer des fleurs autour de son tombeau ;
le tendre Amour étoit près d'elles,
sans arc, sans carquois, sans flambeau
des larmes s'échappoient à travers son bandeau.
« J'ai perdu, disoit-il, l'honneur de mon empire :
» qui jamais comme lui chantera mes faveurs,
» & mes plaisirs, & mes rigueurs,
» & ce voluptueux délire,
» que je répans dans tous les cœurs ?
» Mais en dépit de la Parque sévere,

» je saurai conserver ces écrits enchanteurs ,
» que je dictai sous les yeux de ma mere ,
» & qu'ont avoué les neuf sœurs.
» Vainqueurs du tems & de l'envie ,
» ils sauveront de l'injure des ans ,
» & le nom de Tibulle , & celui de Délie ,
» & serviront dans tous les tems ,
» de soutien à ma gloire , & de code aux amans ».
Ainsi parla le fils de la Déesse ;
& depuis ce moment , par son heureux secours ,
de Tibulle & de sa maîtresse ,
les noms chéris sont écrits pour toujours ,
sur les fastes du Pinde & sur ceux des amours.
Vous qui d'une immortelle gloire ,
voulez mériter les honneurs ,
jeunes Beautés , ne fermez point vos cœurs ,
aux favoris des filles de mémoire.
Seuls , ils peuvent de vos attraits ,
éterniser le fragile avantage.
Le tems flétrit envain la fraîcheur de vos traits :
leurs chants en réparent l'outrage ;
& la beauté qui reçut leur hommage ,
comme eux , ne périra jamais.
Je n'ai point les talens de l'amant de Délie :
mais pour célébrer la beauté ,
l'amour suffit au défaut du génie ;
votre cœur n'est-il point tenté ,
jeune & séduisante Emilie ,
d'un brevet d'immortalité ?
Du jeune objet que Tibulle a chanté ,

vous avez les traits, la gaîté,
l'aimable & riante folie....
peut-être aussi la perfidie,
ou du moins la légéreté.
Mais un instant de pure volupté,
par les tourmens que donne une flamme trahie,
ne seroit point trop acheté.
Ah ! faites-moi goûter le bonheur que j'envie :
dussé-je consacrer le reste de ma vie,
à déplorer votre infidélité !

Par M. GINGUENÉ.

EPIGRAMME.

UN vieux Ribaud, sur le point d'expirer,
se confessoit de sa joyeuse vie ;
tant on l'oyoit gémir & soupirer,
que le Pasteur en eut l'ame attendrie :
Frere, dit-il, aurois-tu la folie,
de t'affliger ? au céleste haram,
tu vas ce soir, en quittant ce bas monde,
t'ébattre en paix dans le sein d'Abraham !
Lors pétillant encor de flamme immonde,
le vieux paillard à ces mots s'écria :
eh ! pourquoi pas dans celui de Sara ?

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

RÉPONSE

D'une Parisienne à un Provincial.

NE rougis-tu pas dans l'ame
de me peindre ton amour,
tes pleurs, tes ennuis, ta flamme?
est-ce là le ton du jour?

Eh! de quel droit, téméraire,
oses-tu briguer ma foi?
quel rival sur la poussiere,
as-tu renversé pour moi?

Fais-tu briller sur ma tête,
les éclairs du diamant?
as-tu glissé galamment,
un écrain sur ma toilette?

Quels dons, quels plaisirs nouveaux,
t'assurent-ils la victoire
sur d'innombrables rivaux,
qui font triompher ma gloire?

Le tems n'a pu te former,
& tu peux songer à plaire!
Cherche à la vieille Cythere,
un cœur qui daigne t'aimer.

Par M. AUDE.

LA RESSOURCE DES NEVEUX,

CONTE.

AVANT que d'être marié,
pour l'être, Lucas faiſoit rage :
quand il le fut, autre langage ;
déſeſpéré, contrarié,
maudiſſant le joug du ménage
& les humeurs de ſa moitié,
dépériſſant, ſéchant ſur pié,
le pauvre époux faiſoit pitié.

De la féminine cervelle,
ſortoient, pour tourmenter Lucas,
tous les jours nouveaux altercas,
tous les jours chicane nouvelle.
On peut bien deviner comment
Lucas, dans le premier moment,
adoucit cet eſprit rebelle.
Mais le ſecret vint à s'uſer :
Lucas moins fâcheux que la belle,
ne ſuffiſoit à l'appaiſer.

Mais par bonheur, le pauvre hére,
ſe reſſouvint dans ſon guignon,
d'un voyage qu'il devoit faire,
chez certain oncle bourguignon.

L'air ſoucieux, le teint fort jaune,
triſtement il arrive à Beaune.
L'oncle ardent à le conſoler,
à grands flots, pour lui fit couler
le Nectar de Nuys & de Voſne.

Nul reſtaurant n'a les attraits
de la liqueur pure & vermeille,
dont ces lieux virent les apprêts.
Les juleps ne ſont rien auprès :
c'eſt-là que Bacchus nous réveille,
& volontiers je penſerais,
qu'Amour dans le jus de la treille,
y trempe le bout de ſes traits.

Lucas en Bourgogne ſéjourne,
ſi qu'à la fin bien ſoulagé,
leſte, joyeux, encouragé,
de vers ſa femme il s'en retourne.

Sur ſon chemin, il voit bondir,
un troupeau de chévres laſcives,
qui, dans leurs ardeurs exceſſives,
n'avoient qu'un bouc pour s'ébaudir.

Songeant alors au fâcheux joug,
où le réduit ſa ſeule femme,
Lucas, dit-on, du fond de l'ame,
plaignit le ſort du pauvre bouc.

« Hélas ! mon Dieu ! quelle beſogne !...

» Si j'ai toujours maille à partir,
» quand je suis près de ma carogne,
» deux cens te font bien plus pâtir.
» O bouc ! tu dois être martyr,
» si tu n'as pas d'oncle en Bourgogne ».

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

ÉPITAPHE DE ZULMIS,

Imitation de Marulle.

CI-GIT Zulmis, ci-gissent avec elle
l'arc de l'Amour, son carquois & ses traits,
& la candeur qui la rendoit plus belle,
& la vertu préférable aux attraits.
N'épargnez pas la feuille printanniere ;
couvrez sa tombe & de fleurs & d'encens ;
Zulmis n'est plus qu'un amas de poussiere :
c'étoit hier une fleur du printems.

Par M. SIMON,



VERS

Sur les honneurs rendus à M. de Voltaire.

COURBÉ ſous les lauriers, quand Sophocle autre-
fois,
idolâtré de ſa patrie,
au milieu d'Athène attendrie,
fut couronné pour la vingtiéme fois,
toutes les villes de la Grece,
les Magiſtrats, les Grands & les Héros,
en foule concourant à ſes honneurs nouveaux,
voulurent contempler ſon auguſte vieilleſſe :
le peuple tranſporté n'étoit pas plus joyeux
en célébrant une conquête,
& des fleurs à la main comme en un jour de fête,
alloit de leurs bienfaits remercier les dieux.
On dit que ce grand homme accablé de ſa gloire,
plus que du fardeau de ſes ans,
expira de plaiſir au ſein de la victoire,
au bruit des applaudiſſemens :
mais c'eſt une erreur de l'hiſtoire;
Sophocle n'eſt point mort, Sophocle eſt immortel;
l'homme de tous les tems, l'ornement de notre âge,
en un jour non moins ſolemnel,
Sophocle dans Paris a reçu notre hommage.

Par M. DOIGNI.

LA CHATE ET L'ORAGE.

MINETTE ! eh quoi ! tu n'es donc qu'une bête,
toi dont l'eſprit m'avoit toujours ſurpris !
toi qui te reſſouviens, prévois & réfléchis,
tu n'es qu'un automate ! & tu n'as une tête
& des ſens comme nous, là... que pour l'ornement,
ſeulement !
Quoi ! lorſqu'en embuſcade au creux d'une goutiere,
griffe en arrêt, tu fais la guerre
aux ennemis de tes états ;
lorſqu'inventant maint ſtratagême
ſûr, digne de Frontin lui-même,
contrefaiſant la morte, accrochée à des lacs
par la pate, la queue en haut, la tête en bas...,
quoi ! dans ces tours où brille une raiſon ſuprême,
à-peu-près comme nous, tu ne raiſonnes pas !
— « Ciel ! un chat raiſonner ! quelle thèſe damnable,
va s'écrier le vieux Docteur,
partiſan de Deſcarte, éternel diſputeur !
» Vous le douez d'une ame à la mienne ſemblable,
» d'un eſprit immortel, innocent ou coupable,
» vous êtes philoſophe, & je conclus qu'il faut.... »
— Qu'il faut m'entendre au moins : ai-je dit un ſeul mot,
qui reſſemble à cela ? je ſuis très-ortodoxe,

écoutez-moi : ce chat, je le fais raifonner :
donc c'eſt un eſprit pur que je veux lui donner
belle concluſion ! Je le vois combiner,
examiner, juger & ſe déterminer ;
& je ne puis ſans paradoxe,
lui refuſer ſa part au don de raiſonner,
don qu'avec Condillac je ſais qu'il faut borner.
Je ſens, je vois l'effet dont j'ignore la cauſe.
Chez nous, l'ame eſt le grand agent,
le ſeul principe intelligent ;
d'accord : eh bien ! chez lui c'eſt autre choſe.
Mais qu'eſt-ce ? je ne ſais. On explique cela
par l'inſtinct, direz-vous. — Le beau mot que voilà !
Eh ! qu'eſt-ce que l'inſtinct ? ſinon la connoiſſance
encor dans ſon commencement ;
toujours fille du ſentiment,
nous l'appellons eſprit, raiſon, intelligence,
alors qu'elle eſt unie à des corps plus parfaits.
Un monde de beſoins hâte en nous ſes progrès,
& pour moi, je crois voir moins différer en ſomme,
l'huitre du chat que le chat de tel homme.
Il en eſt de ſi ſots ! Minette a tant d'eſprit !
Mais écoutez plutôt ce fidele récit :
le fait eſt arrivé n'aguère.
L'été dernier, près d'un bois ſolitaire,
tout attenant à ma maiſon,
deux chats, parmi le verd gazon,
batifoloient avec leur mere.
Heureux, ils n'étoient pas en âge de raiſon,

& les jeux innocens faisoient leur grande affaire;
que n'est-ce celle encor de l'arriere-saison?
Tout-à-coup deux sombres nuages,
se heurtent au milieu des airs;
de leur choc rejaillit la foudre & mille éclairs;
c'étoit le plus bruyant, le plus noir des orages,
un vrai déluge; & nos chats de trotter
deça, delà, partout. La porte etoit fermée:
la fenêtre est trop haute, on n'y sauroit sauter.
La pluie augmente encor, la nue est enflammée,
& rien hélas! ne les peut abriter.
Que fait alors mere Minette?
Moins tremblante pour soi, que pour ses deux enfans,
elle avoit observé, sans doute, que les gens
s'annonçoient au logis en sonnant la sonnette,
dont le cordon s'allonge & pend jusqu'au dehors.
Elle le lorgne, saute, & faisant maints efforts,
s'élance, tombe, saute, y reste suspendue
par les deux pates de devant;
soudain, comme un lutin, la voilà s'agitant, tirant, tirant,
tant & si bien qu'elle fut entendue.
La fenêtre s'ouvre à l'instant.
Qui va là?... c'est.... Minette.... au miracle! au prodige!
Mais.... n'est-ce point un revenant,
s'écrie Aline? Oh! non, c'est Minette, vous dis-je...
On accourt & l'on prend presque pour un prestige,

l'effet induftrieux de ce qu'on nomme *inftinct*,
guide fouvent bien plus certain,
que la raifon qui nous dirige.

Par M. BERENGER.

ÉPIGRAMME.

APRÈS un mois, Corinne reparoît :
nouveaux appas décorent fa perfonne ;
un teint plus frais, un maintien plus adroit,
un œil plus vif, une mine fripponne...
Au rhume affreux qui retint la pouponne,
feigneur Amour & fon pouvoir vainqueur,
ont tant gagné, que pour moi je foupçonne,
que le méchant en fut un peu l'auteur.

Par M. PIDOU.



MA FOLIE,

VERS A MA FILLE.

QUI peut ſavoir, qui peut me dire,
pourquoi cette enfant, ce lutin,
aux grands yeux noirs, à l'air mutin,
de moi diſpoſe avec empire ?
Si quelquefois, en m'éveillant,
je gronde ou peins l'impatience,
je la vois paroître en ſautant,
& l'humeur fuit à ſa préſence.
Le cœur, de ſoucis tourmenté,
ſi, pendant le jour je ſoupire,
ſa folle & naïve gaîté,
au même inſtant me fait ſourire.
Lorſque je veux la corriger
d'être inattentive ou rebelle,
la follette, pour ſe venger,
me fait bientôt jouer comme elle.
Du chant des hôtes de nos bois,
j'aime à jouir ſous le feuillage;
mais vient-elle y mêler ſa voix....
ſa voix éclipſe leur ramage.
Souvent je veux, pour ſon bonheur,
réprimer mon amour extrême,
elle s'approche de mon cœur....

ce cœur lui dit combien je l'aime.
Lorſque, dans un heureux loiſir,
j'orne ma retraite nouvelle,
ſi je crains de n'en pas jouir,
je fais renaître le plaiſir,
en diſant : « ce ſera pour elle » !

Par Madame DE **.

LE DERNIER MOT.

ENFIN, au Conclave aſſemblé,
le Saint-Eſprit avoit parlé.
Son choix avoit de Dieu fait nommer le Vicaire.
Un certain Cardinal s'approchant du Saint-Père,
à l'oreille lui dit : le ſort en eſt jetté ;
vous êtes Pape enfin ! cette heure eſt la dernière
où juſqu'à vous, peut-être, ira la vérité.
Séduit par les reſpects & du monde & de Rome,
vous ne tarderez pas à vous croire un grand homme.
L'encens de l'univers viendra vous enivrer ;
mais ſongez qu'avant d'être en un ſi grand théâtre ;
vous n'étiez rien qu'un ſot & qu'un opiniâtre....
Adieu.... je vais vous adorer.

Par M. F. D. N.



LE CHARME DES BOIS.

Air noté n°. 3.

QUE j'aime ces bois ſolitaires !
Aux bois ſe plaiſent les amans ;
les nymphes y ſont moins ſévères,
& les bergers plus éloquens.

Les gazons, l'ombre & le ſilence
inſpirent les tendres aveux ;
l'amour eſt aux bois ſans défenſe :
c'eſt aux bois qu'il fait des heureux.

O vous, qui pleurant ſur vos chaînes,
ſans eſpoir ſervez ſous ſes loix,
pour attendrir vos inhumaines,
tâchez de les conduire aux bois.

Venez aux bois, beautés volages ;
ici les amours ſont diſcrets ;
vos ſœurs viſitent leurs ombrages :
les Grâces aiment les forêts.

Que ne puis-je, aimable Glycère,
m'y perdre avec vous quelquefois !
avec la beauté qu'on préfere,
il eſt ſi doux d'aller aux bois !

Un jour j'y rencontrai Thémire,
belle, comme un printemps heureux;
ou son amant, ou le Zéphire
avoit dénoué ses cheveux.

Je ne sais point quel doux mystere
ce galant désordre annonçoit;
mais Lycas suivoit la Bergère,
& la Bergère rougissoit.

Doucement, je l'entendis même
dire au Berger plus d'une fois :
ô mon bonheur ! ô toi que j'aime !
allons toujours ensemble aux bois.

*Par M. G**.*

L'AMANT,

Différent chez chaque Nation.

QUAND un objet fait résistance,
l'Anglois fier & vain s'en offense ;
l'Italien est désolé;
l'Espagnol est inconsolable ;
l'Allemand se console à table :
le François est tout consolé.

LE

LE JARDINIER,

FABLE.

Un jardinier, mais de ces raisonneurs,
qu'on honore ici bas du nom de philosophe,
(il est dans chaque état des gens de cette étoffe,)
voyant un jour son espalier en fleurs :
voilà pour la récolte une grande espérance,
dit-il, mais à quoi sert une telle abondance?
à surcharger un arbre, à tenter les voleurs?
Ne vaudroit-il pas mieux, si l'on vouloit me croire,
faire tomber ces fleurs, élaguer ces boutons,
& ne conserver qu'une poire,
plutôt que de cueillir tant de fruits avortons?
Cette poire en effet, qui grossiroit sans peine,
dans l'espèce des fruits seroit un phénomène.
A ce compte, il me semble, on auroit du profit.
Tout comme il le pensoit, tout de même il le fit :
& se croyant doué d'une rare prudence,
boutons & fleurs, tout fut détruit,
& sur son arbre, il ne laisse qu'un fruit.
La poire en augmentant dans sa circonférence,
présentoit au coup d'œil la plus belle apparence.
Notre homme alors admirant son secret,
blâmoit déjà la vieille mode,
se vouloit mal, avoit un grand regret
de n'avoir pas plutôt pratiqué sa méthode.

La poire cependant échappée aux larrons,
par sa grosseur égaloit une gourde;
c'étoit le plus beau fruit qui fût aux environs.
Mais par malheur, cette masse trop lourde
tombe avant sa maturité;
& notre raisonneur que l'accident étonne,
reconnoissant trop tard qu'il avoit mal compté,
dans cet unique fruit perd l'espoir de l'automne.

Mettez un grand seigneur au lieu d'un jardinier;
la morale dès-lors bien aisément s'applique.
On veut pour l'enrichir n'avoir qu'un fils unique;
ce fils meurt, on est vieux, on n'a plus d'héritier.

Par M. l'Abbé GUICHELET.

IN-PROMPTU

A Madame la Comtesse DE STR...... *qui demandoit à venir en négligé voir M. de Voltaire.*

DEMAIN en habit de bergère,
vous pourrez voir notre Apollon.
Vous êtes sûre de lui plaire :
il ne faut, pour charmer Voltaire,
que vos grâces & votre nom.

Par M. le Marquis DE VILLETTE.

LE CONSEIL DE MOMUS,

CONTE IMITÉ DU GREC.

BRIÉVETÉ, clarté font vertus de conteur :
voilà du moins celles que je préfère ;
partant je fais grace au lecteur
de prélude, & j'entre en matière.
Jupin un jour s'ennuyoit dans les cieux.
A ses genoux, reposoit son tonnerre,
& la foule des autres Dieux,
pour l'imiter & pour lui plaire,
s'ennuyoit aussi de son mieux.
Chacun gardoit le plus profond silence,
lorsqu'enfin usant de ses droits,
Momus, joyeux patron des bouffons de nos Rois,
salua l'auguste assistance,
& dit à Jupiter en élevant la voix :
Seigneur, l'ennui qui vous possède
m'afflige, & ne m'étonne pas ;
depuis long-temps vous êtes las
de votre éternel Ganimède.
Flore, Diane, Hébé, Vénus,
les Grâces même, quoique nues,
sont de très-antiques statues
que l'on admire encor, mais qui ne touchent plus.
Pour moi, qui fus jadis fécond en railleries,

je vous l'avoue en rougiſſant,
de mes bons mots les ſources ſont taries ;
& je me répète ſouvent.
Le blond Phœbus & nos Génies
pourroient peut-être en dire autant.
Je vais me hâter de conclure,
& ſi vous m'en croyez, vous ſuivrez mon conſeil :
chez les mortels, faites voler Mercure ;
qu'il en ramène le Sommeil.
Bercés par la foule des ſonges,
nous changerons en nuits des jours peu regrettés :
d'inſipides réalités
ne valent pas d'agréables menſonges.
A ce diſcours, Jupiter applaudit,
& le fils de Maia, ſon meſſager unique,
d'un vol rapide ici bas deſcendit.
Dans un fauteuil académique,
le Sommeil repoſoit ; Mercure l'y ſurprit,
& le porta dans l'Empirée.
Depuis ce moment-là, nos Dieux,
ſoumis au pouvoir de Morphée,
ſur nous chétifs ferment les yeux.
En combinant les effets & les cauſes,
& voyant ſur ce globe au haſard baloté,
tant d'épines, ſi peu de roſes,
je m'en étois toujours douté.

Par M. le Chevalier DE LA LOGE.

VERS

De l'Auteur du Voyage littéraire de la Grèce, à M. de Voltaire.

De l'immortel Anacréon,
de l'Euripide de notre âge,
qui successeur d'Homère, & rival de Platon,
se fit disciple de Neuton,
si j'osois briguer le suffrage,
je dirois : mettons un grand nom,
à la tête d'un foible ouvrage.
Mais de nos vers, de nos écrits,
& de ces Grecs que je chéris,
bornons-nous à lui faire hommage !
Que le favori des neuf Sœurs,
comme mes Lares protecteurs,
soit le Dieu de mon hermitage.
O Thétis, si sur ton rivage,
malgré l'hiver & ses rigueurs,
je cueille encore quelques fleurs,
c'est pour couronner son image.

Par M. GUYS.



RÉPONSE.

LE bon vieillard très-inutile
que vous nommez Anacréon,
mais qui n'eut jamais de Bathylle,
& qui ne fit point de chanson,
loin de Marseille & d'Hélicon,
achève sa pénible vie,
auprès d'un poële ou d'un glaçon,
sur les montagnes d'Helvétie.
Il ne connoissoit que le nom
de cette Grèce si polie;
la bigotte Inquisition
s'opposoit à sa passion
de faire un tour en Italie.
Il disoit aux treize Cantons:
Hélas! il faut donc que je meure
sans avoir vu la demeure
des Virgiles & des Platons!
Enfin, il se croit au rivage
consacré par ces demi-Dieux;
il les reconnoît beaucoup mieux
que s'il avoit fait le voyage:
car il les a vus par vos yeux.

Par DE VOLTAIRE.



A GLYCERE.

AIR : *Triste raison.*

OUI, dès long-temps, j'ai percé le mystère,
que dans ton cœur tu croyois renfermer ;
toujours, toujours tu préféras, Glycère,
l'orgueil de plaire à la douceur d'aimer.

Toujours aussi ma vengeance fut prête,
& nous marchions tous deux à pas comptés :
quand tes beaux yeux faisoient une conquête,
je te faisois une infidélité.

Si je voyois, à ta fausse tendresse
que sans amour, tu voulois m'enflammer,
tout fut payé : car tu voulois sans cesse,
plaire par-tout, & moi par-tout aimer.

Adieu, Glycère ! ah ! si tu me regrettes,
tu vas changer en plaisirs mes tourmens :
c'est tout exprès pour punir les coquettes,
qu'Amour a fait les volages amans.



L'AVEUGLE ET LE MAUVAIS PLAISANT.

UN certain étourdi, qui se croyoit plaisant,
parce qu'aux sots il savoit plaire,
rencontrant un aveugle, & soudain l'arrêtant,
aux oreilles lui va criant :
Bon homme, réponds-moi : qu'est-ce que la lumière?...
L'aveugle, homme de sens, lui répond, sans colère :
c'est, je crois, ce qui fait qu'on va sans hésiter,
& que voyant un sot, on le peut éviter.

Par M. DROBECQ.

VERS

Mis au bas du Portrait de M. DE *L. M.*

UNE vieille amitié nous unit l'un & l'autre ;
c'est mon ami, je suis le sien :
si vous êtes homme de bien,
croyez qu'il est aussi le vôtre.

Par M. IMBERT DE CHAMPRÉAL.

CHANSON
*A MADAME ***,*
Qui défioit l'Auteur de faire des vers sur son âge.

AIR du Vaudeville de la Bataille d'Yvry : *Vive Henri! vive Henri!*

UN couplet fut toujours facile,
lorsqu'il s'agit de vous chanter.
La Muse la plus indocile
aux Grâces ne peut résister.
Sans art & sans étude,
on est poëte à vos genoux.
Des in-promptus on sent que l'habitude
est naturelle auprès de vous.

De la commune poésie
je n'emprunterai point les traits.
Hébé, Flore, Aurore, Aspasie,
ne sont plus que de vieux portraits.
Sous votre doux empire,
tous les amours sont retenus.
On le sent bien ; mais ne peut-on le dire,
sans vous comparer à Vénus?

Ne vous comparons à perſonne ;
ne comparons perſonne à vous.
Ne parlons point de votre automne,
dont le printemps feroit jaloux.
De vos jeunes conquêtes
laiſſons le brillant ſouvenir.
Des jours préſens faiſons des jours de fêtes ;
& cherchons-en dans l'avenir.

Ninon prolongea l'art de plaire
juſques à ſes derniers momens.
Vous courez la même carrière
avec les mêmes agrémens.
D'un ſi beau parallèle,
pour preuve il faut des faits conſtans :
promettez donc à ma flamme immortelle
un rendez-vous dans cinquante ans.

En vain j'ai voulu m'en défendre ;
j'ai fait une comparaiſon.
Mais celle au moins que j'ai ſu prendre
eſt d'accord avec la raiſon.
Que s'il faut trop attendre
pour la remplir exactement,
dites un mot : trop heureux de l'entendre ,
je hâterai le dénoûment.

Par M. François de Neufchateau.



RÉPONSE

A M. l'Evêque DE ** , *ci-devant Grand-Vicaire de* **.

QU'IL eſt charmant cet hermitage,
où ſecondant tous mes deſirs ,
la fidele amitié m'engage
à partager ſes doux loiſirs!
J'irai donc voir l'heureux Hermite ,
au fond de ſes ſombres déſerts ;
j'irai jouir de ſon mérite :
dans la cellule qu'il habite
cent fois j'oubliai l'univers.
Je ne verrai point à ſa ſuite ,
ces lutins , ces eſprits pervers ,
qui souffletoient , pinçoient Antoine ,
pour faire jurer le bon moine ,
& l'emporter vîte aux enfers.
Dans vos bois , jeune Archymandrite ,
les Saints vivent paiſiblement ;
du pere Abbé chacun imite ,
l'inſouciance & la conduite ,
l'humeur égale & l'enjoûment.
La vertu le rend indulgent.
Sobre juſques dans la ſageſſe ,

il fait attirer au couvent
des arts la troupe enchantereſſe,
& fêter ſolemnellement,
les Dieux qu'adoroit maître Jean,
le doux ſommeil & la pareſſe.

Je vous dis donc ingénûment,
ô vénérable Anachorete,
(& vous noterez qu'un poëte,
paſſe pour être un peu gourmand :)
que je préfère vos racines,
votre miel, vos pêches divines,
aux ortolans, aux perdrix fines,
de Meſſieurs les Princes du ſang,
& de Monſeigneur l'Intendant.
Car chez les grands, un certain diable,
quel diable encor ! le triſte ennui,
mal épidémique aujourd'hui,
ſiége gravement à leur table.
Mais chez vous, cénobite aimable,
le vrai plaiſir regne toujours ;
des heures qui volent trop vîte,
on voudroit prolonger le cours.
Avec tranſport on vous viſite,
avec grand regret on vous quitte,
& l'on dit : avec tel Hermite,
heureux qui peut couler ſes jours !

Par M. l'Abbé DE REYRAC.



LE LOUP CONVERTI,

FABLE.

UN jour un loup des plus gloutons,
après avoir, dans une bergerie,
assouvi sa fureur sur de pauvres moutons,
se mit à réfléchir sur cette barbarie.
Pour la premiere fois, il sentit des remords
naître dans son cœur sanguinaire.
Quoi! toujours, disoit-il, d'une aveugle colere,
écouterai-je les transports?
toujours du sang! toujours des morts!
Je suis las à la fin de ce train de Corsaire.
Que m'a fait ce peuple innocent,
qui de ma rage est la victime?
il est foible, & je suis puissant;
mais sa foiblesse est-elle un crime?
C'en est fait! je veux aujourd'hui,
quitter des mœurs que je déteste;
au lieu de l'opprimer, devenir son appui;
& dépouiller en vivant avec lui
cette férocité funeste.
Cela dit, maître loup, vers le troupeau voisin
tourne ses pas, repassant dans sa tête,
& la sérénité des plaisirs qu'il s'apprête,
& quelle joie & quelle fête
ce sera de le voir, devenu plus humain,

près du petit mouton Robin,
bondir & folâtrer. Tout plein de cette idée;
il arrive auprès d'un troupeau,
qui, sortant du prochain hameau;
broutoit le serpolet, & fouloit la rosée.
A cet aspect, adieu ses beaux projets!
de la rage la plus cruelle,
il sent renaître les accès:
il s'élance, il saisit la brebis la plus belle,
& court la dévorer dans le fond des forêts.

A ces beaux pénitens bien simple qui se fie!
Dès la premiere occasion,
les sermens du matin, le soir on les oublie:
le loup n'est pas long-tems mouton.

Par M. GINGUENÉ.

INSCRIPTION

Pour le Portrait d'un Fat de Province.

D'ARCAS cette fidèle image
ne peint pas son mérite: il doit être connu.
Sachez que de Paris il a fait le voyage,
& puis.... qu'il en est revenu.



LE BAISER SURPRIS.

J'ETOIS aux genoux de Camille;
mon bras flexible s'enlaçoit
autour de ſa taille docile :
ſon cœur ſous ma main s'élançoit....
ah ! le mien n'étoit pas tranquille.
Sur ſon beau col qui ſe penchoit,
amoureuſement j'oſai prendre
un baiſer modeſte & diſcret.
Camille me le permettoit,
ou du moins Camille plus tendre,
dans un abandon inquiet,
ne ſongeoit pas à le défendre.
J'étois troublé par le plaiſir.
L'Amour craint, mais le deſir oſe:
ivre d'amour & de deſir,
j'oſai deſirer autre choſe.
Sur tes levres, je vis la roſe,
Camille, & j'oſai la cueillir.
Dieux ! quel fut mon bonheur ſuprême !
Mais, quel fut bientôt mon regret !
le vol me priva du bienfait,
& je déplus à ce que j'aime.
Je vis le courroux dans ſes yeux,
où j'aurois pu voir l'indulgence.

Son reproche fut le ſilence,
& je ne l'entendis que mieux.
Des plus amoureuſes délices,
amans, ſi vous êtes jaloux,
ſachez vivre de ſacrifices :
baiſers ſurpris ſont les moins doux.

Par feu M. le Marquis DE PEZAY.

ÉPIGRAMME.

UN vieux Normand à la mort condamné,
but tant le jour qu'on lui lut ſa ſentence
qu'il s'énivra : ſans nulle répugnance,
à l'échaffaud il ſe vit amené ;
on le dépouille, on l'étend ſur la roue :
en pareil cas, un autre eût friſſonné :
lui de ſang froid, s'imaginant qu'on joue,
de ce début n'eſt du tout étonné ;
bientôt ſon col, ſous la funeſte ſangle,
ſe rétrécit : lors ouvrant de grands yeux :
oh, oh ! ceci devient plus ſérieux ;
je crois, dit-il, que le maraud m'étrangle.

Par M. PONS DE VERDUN.



ÉPITRE

A M. ROUSSEL,

Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Auteur du Syſtême ſur le Phyſique & le Moral de la Femme.

J'AI lu vingt fois l'œuvre brillante,
où, de Buffon heureux rival,
tu peins d'un ſtyle original,
de ce ſexe qui nous enchante,
& le phyſique & le moral.
Tout étonné de te comprendre,
comme moi, chacun admirait
les fleurs, la grace & l'intérêt,
qu'à pleines mains tu fais répandre
ſur l'aridité d'un ſujet.

Mais, en aimant le vrai qui frappe
dans tes ouvrages pleins de feu,
au fond du cœur, je croyois peu
à l'évangile d'Eſculape;
tu penſes bien qu'après le Dieu,
les Prêtres n'avoient pas beau jeu.
Pardonne, le ſecret m'échappe:
oui, pour moi le ſavant Bordeu,
étoit encor, j'en fais l'aveu,

moins infaillible que le Pape.
Avec un corps robuste & sain,
on n'est pas obligé de croire
aux grands talens d'un Médecin.
Stahl lui-même étoit du grimoire,
& son livre, quoique divin,
dormoit en paix dans mon armoire.
Cette inaltérable santé,
que je ne dois qu'à la nature,
bravoit avec impunité
le charlatanisme en fourure,
qui préside à la faculté.
Aujourd'hui, grace à ses miracles!
Esculape est un Dieu pour moi.
Quand ta voix dicte ses oracles,
il m'y faut bien ajouter foi.
J'aime Euridice : à cette Belle,
l'hymen m'unit des plus doux nœuds.
Aux sermens que j'ai faits pour elle,
dans ce siecle, époux scandaleux,
j'ai le malheur d'être fidele.
Quand ma compagne mit au jour,
avec une crise mortelle,
le premier fruit de notre amour,
j'étois mourant presque autant qu'elle;
& je n'ai pu dans ce moment,
goûter la douceur d'être pere :
mais cette crainte passagere
m'annonçoit un plus long tourment.
Qu'elle a payé bien cherement
l'unique fils dont elle est mere!

Son lait s'aigrit dans ſa priſon.
Doux nectar pour qui le conſomme,
ce premier aliment de l'homme
s'eſt changé pour elle en poiſon.
Pendant dix mois avec courage,
ſouffrant ſans ceſſe un mal nouveau;
elle alloit, au printems de l'âge,
pour jamais deſcendre au tombeau.
Tu vis ſes maux & mes allarmes :
ton cœur ſenſible en eut pitié.
Ton ſavoir & ton amitié,
en doux tranſports changeant mes larmes;
ont fait revivre ma moitié.
A mes feux pour jamais ravie,
j'allois donc la pleurer ſans toi !
oui, c'eſt à tes ſoins que je doi
l'unique charme de ma vie.
Que ne puis-je par mes écrits,
immortaliſer ce ſervice !
Ah ! ſi Pluton, ſourd à mes cris,
m'eût enlevé mon Euridice ;
tu m'aurois vu, dans mon malheur,
deſcendre avec elle aux lieux ſombres,
& des accens de ma douleur,
comme Orphée, attendrir les ombres.
Mais par ton art & tes ſecrets,
à l'Euridice qui m'engage,
tu rends la vie & les attraits,
& tu m'épargnes le voyage.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

LE GASCON.

Un bon Gascon, sans malice,
avec enthousiasme, exaltoit son pays;
tout s'y faisoit, beaucoup mieux qu'à Paris.
Il faut voir, disoit-il, sur-tout notre Police!
comme elle est faite, avec intégrité!
avec quel intérêt & quelle activité,
chacun s'empresse à vous rendre justice!
J'en vais donner pour preuve, un exemple certain.
Je fus pris, un matin,
pour une peccadille,
un tour d'adresse, une vétille.
Je fus interrogé,
au même instant, jugé,
marqué dessus l'épaule, autant qu'il m'en souvienne,
&, dit-on, fustigé.....
Juste ciel! quelle antienne,
dans Paris, c'eût été, que de voir terminer
une pareille minutie!
Eh! bien, sans me vanter, toute affaire finie,
j'étois rentré chez moi, pour l'heure du dîner!

Par M. Alix.



CHANSON,

Pour Mademoiselle ADELINE, *Actrice de la Comédie Italienne.*

AIR : *Du Vaudeville de la Rosiere.*

UI parle d'un souris malin,
de petits pieds, de taille fine,
d'un air doux, quoique un peu mutin ;
celui-là parle d'Adeline.
En scène, en ville, ah ! qu'elle est bien !
il faut l'aimer ou n'aimer rien.

Qui vient auprès de ses appas ;
doit en regardant Adeline,
deviner ce qu'il ne voit pas
& desirer ce qu'il devine.
Chacun s'écrie : ah ! qu'elle est bien !
il faut l'aimer ou n'aimer rien.

J'ignore encor si tendre ou non ;
elle sent bien ce qu'elle inspire ;
je lui connois un œil frippon :
quant au cœur, je ne sais qu'en dire ;
mais tendre ou non, je sais fort bien
qu'il faut l'aimer ou n'aimer rien.

C'eſt un grand bien que de la voir
ſentir l'amour, même le feindre ;
heureux l'amant qui peut avoir
à s'en louer, même à s'en plaindre !
Qu'elle vous traite ou mal ou bien,
il faut l'aimer ou n'aimer rien.

Lui plaire eſt un ſi beau deſtin,
qu'on ſe tiendroit heureux près d'elle
de la trouver tendre un matin,
dût-elle au ſoir être infidelle !
Qu'il m'en arrive ou mal ou bien,
je veux l'aimer ou n'aimer rien.

ÉPIGRAMME.

ON jouoit un Drame héroïque,
dont le poëme léthargique
ſe ſoutenoit ſur de grands airs.
Siffle donc, me dit un critique :
non, Monſieur, je laiſſe les vers
cabaler contre la Muſique.

Par M. AUGUSTE.



ÉPITRE

A MON AMI,

Qui fatigué de la mer, où nous voyagions ensemble, m'avoit quitté pour continuer sa route par terre.

 MON ami! que ne t'ai-je imité,
quand par les flots trop baloté,
pour un élément plus solide,
si prudemment tu m'as quitté!
Ainsi que la fortune, oui, la mer est perfide;
en t'approuvant, que je t'ai regretté!
Un jour entier, sur l'onde si tranquille,
par les vents les plus doux, je m'étois vu porté;
déjà des mers l'affreuse immensité,
à mes yeux indignés, déroboit cette ville,
d'un despote abruti repaire ensanglanté:
la voix de l'innocence, hélas! toujours débile,
y demandoit vengeance à la postérité.
Je bénissois les flots, qui d'un peuple servile
me séparoient avec rapidité.
Mais témoins d'un adieu qui m'avoit tant coûté,
j'étendois vers ces murs, un regard inutile;
objet consolateur, vous étiez éclipsé!

Bien loin de moi, j'avois déjà laiſſé
du Katégat l'enceinte dangereuſe,
qu'étroitement reſſerre un double bord,
& je voguois ſur la mer orageuſe,
qui voit s'amonceler tous les glaçons du nord.
Soudain, la nuit deſcend ſur un peſant nuage;
dans un morne repos, tout ſemble inanimé.
Les vents entre-choqués, de rivage en rivage,
par de ſourds ſifflemens annoncent un orage:
à peine on le redoute; il eſt déja formé.
Le pilote éperdu tient ſes voiles baiſſées;
ſon art combat en vain cent périls renaiſſans:
le flot preſſe le flot; les vagues élancées
s'entre-heurtent dans l'air, & fondent par torrens.
Tout frémit: de mes ſens je ne ſuis plus le maître;
mais, mon eſprit alors, ferme & jamais troublé,
domine ma terreur, & me fait mieux connoître
ce que les Dieux, ont dans mon être,
de force & de foibleſſe à la fois raſſemblé.
A peine avec effort commençoit à paroître
un jour obſcur, diſputé par la nuit:
impatient, chacun veut reconnoître
quels ſont les lieux où le ſort nous conduit.
Dieux! quel aſpect épouvante la vue!
reſte affreux du chaos, là, d'immenſes rochers,
nés dans le ſein des mers, du front briſent la nue,
& n'accordent jamais de retour aux nochers.
Là, de bancs & d'écueils l'inviſible aſſemblage
à nul mortel ne permet d'approcher:
ſi l'un des habitans de ce triſte parage,

que

que le besoin accoutume au danger,
en guidant le vaisseau, n'écarte le naufrage.
En abordant sur cette isle sauvage,
dans l'horreur des cachots, je crus me voir plonger.
Malgré mille travaux, la terre sans substance
n'y rend aucun des biens qui lui sont dispensés.
De loin en loin, les êtres dispersés,
semblent à la nature arracher l'existence.
Là, j'ai de vingt soleils détesté le retour:
je croyois le hâter par mon impatience.
Le temps est à nos vœux inexorable & sourd;
le temps, pour le frapper, sur l'homme heureux s'élance:
il prend pour l'infortune un vol traînant & lourd.
Sombre, inquiet, errant de cîme en cîme,
vers le plus haut des monts j'arrive en gravissant:
quel voile tombe! ô tableau ravissant!
c'est là qu'avec horreur la nature est sublime.
Sans pouvoir me lasser, dans ces lieux j'admirais
le contraste frappant que sa puissance étale,
des rochers nus, les plus sombres forêts,
& de vastes déserts, & des boccages frais:
d'un million de fleurs, les rubis & l'opale,
jettés sans art, y brillent sans apprêts.
Mon ame s'épuroit dans ce libre atmosphère.
On diroit que sur ces hauteurs,
l'homme à ses pieds voyant la terre,
en s'approchant des cieux, partage leurs grandeurs.
Je suivois un côteau qu'une eau limpide arrose;
là, près d'un jeune bois, où le jour vient mourir,

ſur ſes doux ſouvenirs mon eſprit ſe repoſe,
plein des tendres ennuis qu'il ſe plaît à nourrir.
Je regardois ces fleurs, ſi fraîchement écloſes,
que ſous mes yeux encore elles ſembloient s'ouvrir.
Mais ſeul, je me diſois : quoi ! trouver tant de roſes,
ſans avoir à qui les offrir!

Le charme alors de cette ſolitude,
comme un enchantement paroiſſoit éclipſé;
& ſous le poids de ma ſollicitude,
foible mortel, je tombois terraſſé.
Je retournois dans ma priſon flotante.
C'eſt vous alors, ô mes livres chéris,
vous dont la volupté ſi pure, ſi conſtante,
ſe répandoit ſur mes eſprits.

N'en doutons point, aux doux accens d'Orphée,
quand ta roue, Ixion, en tournant ſe fixa,
dans cet heureux tableau, foiblement déguiſée,
c'eſt la force des arts que la Fable traça.
Oui ! l'amant des beaux arts ne connoît point la
peine;
tout ce qui n'eſt pas eux n'obtient que ſes mépris.
Soutenu par le dieu qui dicta vos écrits,
ô Racine ! ô Rouſſeau ! Molière, la Fontaine,
celui qui vous poſſède & qui ſent votre prix,
heureux dans un déſert ou courbé ſous la chaîne,
de la fortune encor brave les favoris.
Et toi, qui plus qu'eux tous, varié dans tes charmes,
dévoilas dans tes vers le ſecret des amours,
quels maux, en te liſant, n'ont pas fini leur cours?
Sublime également, dans les ris, dans les larmes,

Voltaire, c'est à toi que l'on revient toujours.
Mais le voici, l'instant qui de tout me console
je vais risquer encor l'inconstance des eaux :
je revole vers toi ; je vois de nos vaisseaux,
au gré des vents heureux floter la banderole :
adieu : puissent enfin les vagues & le sort,
pour ne plus nous quitter, nous unir dans le port!

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.

COUPLET

A Madame DE ** , *Chanoinesse d****, *qui venoit d'apprendre le Latin, & de rendre les Odes d'Horace en François.*

AIR : *Jeune & novice encore.*

LIRE & traduire Horace,
ne fut pour vous qu'un jeu.
Vous rendez avec grace
ce qu'il peint avec feu.
S'il revenoit, sa lyre
seroit à vos genoux.
J'aimerois à traduire
ce qu'il diroit de vous.

Par M. C***.



ÉPIGRAMME.

DIEU fasse paix à Maître Tirasoi !
des Procureurs c'étoit le plus habile ;
à quatre Clercs il donnoit de l'emploi,
&, ces Messieurs, lui remuoient la bile ;
il les grondoit tant que duroit le jour.
De votre état apprenez la syntaxe,
leur disoit-il, & sachez qu'en la Cour
le temps perdu ne passe point en taxe.

Par M. PONS DE VERDUN.

VERS

Pour le Portrait de M. DE GASSENDI, *Officier d'Artillerie.*

NÉ pour l'Amour, le Parnasse & la Guerre,
Mars te chargea du soin de lancer son tonnerre :
l'Amour t'en donna de plus doux ;
Apollon te remit sa lyre ;
tu sus aimer, combattre, écrire :
si nous ne t'aimions tous, nous serions tous jaloux.

Par M. DE POMMEREUL.

ADIEUX DU VIEILLARD.

ADIEU, mon cher Tibulle autrefois si volage,
mais toujours chéri d'Apollon,
au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon,
& dont l'Amour a fait un sage.
Des champs Elisiens, adieu, pompeux rivage
de palais, de jardins, de prodiges bordé,
qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
les enfans d'Henri-quatre, & ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muses, Grâces nouvelles,
dont les talens & les écrits
seroient de tous nos beaux Esprits
ou la censure, ou les modèles!
Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler les ténébreux reptiles,
les Tartuffes affreux, les insolens Zoïles;
j'ai passé: de la terre, ils étoient disparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
instruit, mais indulgent, doux, vif & sociable;
il est né pour aimer: l'élite des Français
est l'exemple du monde & vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs desirées,
dans vingt Etats puissans sont encore ignorées:
on les goûte à Paris; c'est le premier des arts.

Peuple heureux, il naquit, il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire;
je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
à ces antres glacés où la Nature expire :
je vous regretterois à la table des Dieux.

Par M. DE VOLTAIRE.

RÉPONSE

AUX VERS PRÉCÉDENS.

QUAND la ville & la Cour vous portent leur hommage;
quand un peuple enchanté vous recoit dans ses bras;
quand vous voyez devant vos pas
le respect & l'amour peints sur chaque visage;
quand des pleurs de tendresse échappés de nos yeux
ont arrosé votre passage :
vous voulez nous quitter, & vous fuyez ces lieux,
où l'on adore votre image !
Le Français autrefois si léger, si volage,
cesse de l'être en vous aimant.
Heureux législateur de ce peuple charmant,
par-tout vous voyez votre ouvrage.
Oui, vous avez changé Paris.
Couronné soixante ans des mains de Melpomène,
par vos chefs-d'œuvre sur la scène,
vous avez soixante ans éclairé les esprits.
De tout côté la Gloire vous assiège,

Mais l'amitié pour vous n'a-t-elle point d'attraits?
Maître de tous les cœurs, ah! reſtez à jamais
au milieu d'un ſi beau cortège.
Les Welches d'autrefois ſont devenus Français.
Ces changemens ſont grands, mais c'eſt vous qui les faites.
Soyez témoin de vos ſuccès,
& jouiſſez de vos conquêtes.

Par M. le Marquis DE VILLETTE.

A MONSIEUR DUPORT, l'aîné, Muſicien du Roi de Pruſſe, qui venoit de jouer du violoncelle devant la Reine.

O TOI qui charmes le repos
d'un Prince à qui le ciel donna pour héritage
l'eſprit & la plume d'un ſage,
avec la valeur d'un héros!
Cette Reine, Duport, dont la France eſt ſi fière,
qui par l'amour a conſacré ſes loix,
a donc voulu t'entendre! ah! pourſuis ta carrière:
les Amphions ſont faits pour l'oreille des Rois.
Mais une Souveraine & ſi belle & ſi tendre,
ſenſible à tes accords fiers & mélodieux,
forme un tableau qu'on ne peut rendre:
quand tu charmois l'oreille, elle enchantoit les yeux;
c'eſt un plaiſir digne des Dieux
que de la voir & de t'entendre.

Par M. IMBERT.

COUP-D'ŒIL D'UN ANGLOIS.

OH ! que Saint-James, mes amis,
offre un ſpectacle magnifique !
De nos Milords penſeurs dans leur Spleen affermis,
j'ai vu le lourd eſſain qui ſe croit politique,
aller, venir, bâiller, & comme ailleurs ſoumis
à l'étiquette deſpotique.
J'ai vu dans ces jours renommés
de courſes, de défis, à l'Etat néceſſaires,
ſur des chevaux très-eſtimés,
des hommes qui ne l'étoient guères.
J'ai vu des citoyens par des Lords opprimés ;
j'ai vu d'importans perſonnages,
d'un eſprit éminent, d'un mérite éprouvé,
en courtiſans profonds & ſages,
épier l'heure du levé ;
puis libres de ce ſoin, toute affaire ceſſante,
juſques au ſoir, ſentir la volupté
& la néceſſité preſſante
d'arriver juſte au débotté,
d'obtenir un ſeul mot, fût-il une épigramme ?
quelque demi-regard, un ſourire ébauché,
& dès ce moment-là, jurant au fond de l'ame,
de ne pas manquer au couché.

Par M. DORAT.

CONFESSION DE ZULMÉ.

QU'EXIGEZ-VOUS, belle Zulmé ?
Qui moi, dans les replis de votre conſcience
porter avec ſévérité
le flambeau de la pénitence !
Moi, confeſſeur de la beauté !
D'un ſage directeur, ai-je donc l'apparence ?
En ai-je le maintien, le ton, la gravité ?
Ai-je ſur-tout une oreille aguerrie
contre les timides aveux
d'une pénitente jolie ?
Si vous m'allez conter d'une voix attendrie
quelqu'un de ces péchés heureux
qui font le charme de la vie,
que deviendrai-je ? un démon tentateur
dans les ſens trop émus du nouveau directeur,
n'allumera-t-il point une flamme prophane ?
Et n'envîrai-je pas dans le fond de mon cœur
tous ces jolis forfaits qu'il faut que je condamne ?....
Enfin, vous le voulez : je vais vous obéir :
quoique novice en cette affaire,
que ne ferois-je pas dans l'eſpoir de vous plaire ?
Recueillez-vous, ma ſœur : le guichet va s'ouvrir,

Commençons. A l'ORGUEIL vous êtes-vous livrée ?
Moi, je le crois : quand on a vos attraits,

de tous les cœurs quand on eſt adorée,
de cet encens qui brûle & ne s'éteint jamais
ſur les autels dont on eſt entourée,
pourroit-on quelquefois n'être pas enivrée?
Tout vous conduit vers ce piège trompeur;
& le miroir qui répète vos charmes,
& les tendres regards, & l'hommage flatteur
de mille amans qui vous rendent les armes,
& vos talens, & cet air ſéducteur,
& cette taille de déeſſe,
& ces beaux yeux où la nobleſſe
ſuccède à la tendre langueur,
& la langueur à la fineſſe.
Auſſi j'excuſe en vous cette foibleſſe;
l'humilité ne ſied qu'à la laideur.

Pourſuivons. Etes-vous encline à l'AVARICE?...
Vous rougiſſez! vous avez bien raiſon;
c'eſt, ma ſœur, un fort vilain vice,
un vice pour lequel il n'eſt point de pardon.
Inutile dépoſitaire
de tous les tréſors de l'amour,
n'en doutez pas, vous répondrez un jour,
du bien que vous auriez pu faire.
Raſſurez-vous pourtant: non, il n'eſt point d'erreurs
qu'un bon repentir ne répare.
Renoncez donc à vos rigueurs;
ſoyez, pour gagner tous les cœurs,
économe de vos faveurs:
mais n'en ſoyez jamais avare.

Le péché des GOURMANDS, parlez-moi ſans détour,
eſt-il auſſi le vôtre ? Ah! ce ſeroit dommage.
Ce Dieu dont votre bouche eſt le charmant ouvrage,
qui d'un corail ſi pur en orna le contour,
ſe plut à la former pour un plus digne uſage :
elle eſt faite, Zulmé, pour le tendre langage,
les ſoupirs, les aveux, les baiſers de l'amour.

Si quelquefois de la COLÈRE
vous avez ſenti les accès,
ſans doute les efforts d'un amant téméraire
de votre cœur avoient troublé la paix.
Zulmé, votre courroux n'étoit pas légitime :
épris de vos attraits, piqué de vos refus,
ſon audace étoit-elle un crime ?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
contre une erreur ſi naturelle.
Les deſirs qu'on ſent naître, en vous voyant ſi belle,
nuiſent bien au reſpect qu'exigent vos vertus.

Votre ame, j'en ſuis sûr, du poiſon de l'ENVIE
a toujours ſu ſe préſerver.
Eh! qui pourroit vous inſpirer
un mouvement de jalouſie ?
Vous reſte-t-il quelques vœux à former ?
En talens, en appas vous n'avez point d'égales :
d'un ſentiment ſi bas peut-on vous ſoupçonner ?
Il n'eſt fait que pour vos rivales.

Il eſt un péché moins affreux
auquel, je l'avoûrai, je vous crois fort ſujette;
péché que plus d'une fillette
entre deux draps commet ſouvent ſeulette....
Ne baiſſez point vos deux grands yeux;
que rien n'allarme ici votre délicateſſe;
ce péché-là, Zulmé, ... ce n'eſt que la PARESSE.
Ne cherchez point à vous en corriger;
& de l'amour ſi le ſouffle léger
au point du jour vous berce d'heureux ſonges,
pour le bien de l'humanité,
puiſſent de ſi rians menſonges,
vous inſpirer du goût pour la réalité!

Enfin, ma tâche eſt bientôt achevée;
de ſix péchés vous voilà confeſſée;
il en reſte un .... le plus charmant de tous:
de celui-là, s'il eſt ſur la liſte des autres,
non-ſeulement je vous abſous;
mais en faveur de ce péché ſi doux,
je vous pardonne tous les autres.

Par M. GINGUENÉ.

LE MÉDECIN-SOLDAT.

SOUS les fiers drapeaux de Bellone,
on vient d'enrôler du Terrier;
aux nombreux cyprès qu'il moiſſonne
il préfère un ſimple laurier:
grace au ciel! le voilà Guerrier!
Il ne peut plus tuer perſonne.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

LES BAISERS DE LA NATURE.

Dans la douleur & dans les larmes
je venois de passer la nuit ;
mes fils devinent mes allarmes :
près de moi l'amour les conduit ;
l'aîné, que l'âge rend timide,
avec respect baise ma main ;
mon front flétri par le chagrin,
de son frère plus intrépide,
reçoit un baiser enfantin ;
& ma fille qui vient de naître,
gravissant sur mon traversin,
au-dessous d'un voile de lin,
que sa bouche fait disparoître,
imprime un baiser sur mon sein.
Quelle scène pour une mère !
& quel instant pour le pinceau !
Dans ses ballets de caractère,
jamais l'ingénieux Noverre
ne dessina pareil tableau.
Dès-lors mon esprit se rassure ;
je sens un baume à ma blessure,
& baisant mon fils à mon tour,
je vois que dans une ame pure,
les doux baisers de la Nature
valent mieux que ceux de l'Amour.

Par Madame la Comtesse DE VIDAMPIERRE.

ÉPIGRAMME.

DOCTEUR Phocas met au jour un ouvrage
propre, dit-il, à faire un citoyen.
Jà deux in-douze ont franchi le paſſage :
le tiers attend pour voir s'ils prendront bien.
Avis divers ; veut-on ſavoir le mien ?
Charmant Auteur, je t'invite à pourſuivre :
dans ce traité, tu mets ſi peu du tien,
qu'en vérité c'eſt un aſſez bon livre.

Par M. PIDOU.

COUPLET IN-PROMPTU.

AIR : *L'Amour en capuchon.*

LE Dieu d'amour, le Dieu des vers
s'étoient diſputé l'avantage
d'avoir fait le plus bel ouvrage
qu'eût admiré l'univers :
le blond Phœbus lut un poëme
qui célébroit ma jeune Iris :
l'Amour, pour gagner le prix... (*bis*)
fit paroître Iris même.



EPITRE

A M. LE MARQUIS D....

Sur le prétendu ridicule d'une vive ſenſibilité.

LE monde, cher Marquis, appelle ta jeuneſſe,
& de la liberté tu vas goûter l'ivreſſe.
Que d'effrayans dangers menacent ta candeur !
Que de préceptes faux vont étonner ton cœur !
Crains ſur-tout ces mortels dont l'égoïſme impie
nous vante les langueurs de la froide apathie,
& des plaiſirs de l'ame ignorant les attraits,
blâme du ſentiment les tranſports inquiets.
Si tu peins devant eux l'humanité ſouffrante,
& que ton œil ſoit triſte, & ta voix gémiſſante,
ſi tu vas leur décrire un chef-d'œuvre de l'art,
& que l'enthouſiaſme allume ton regard,
ils reſteront glacés, ou leur molle indolence
ſourira gravement de ta chaude éloquence.
Que dis-je ! ils t'apprendront qu'en un cercle décent,
cet excès d'énergie eſt un travers choquant.
Sans doute il ne faut point, dans ta fougue impolie,
jetter à tout venant ta naïve ſaillie ;
ni d'Héraclite en pleurs imiter les ſanglots ;

ni t'ébahir sans fin sur quelque talent faux.
Sans doute la raison proscrit les hyperboles.
Mais qu'on déplaît bientôt à ces êtres frivoles,
vuides de tout savoir, entêtés du bon ton,
&, lorsqu'il faut sentir, prodiguant le jargon !
L'homme sensible & vif sait plaire à d'autres ames.
Il paroît, & déjà ses pénétrantes flammes
ont éveillé la joie, ont dissipé l'ennui ;
on se rapproche, on forme un grouppe autour de lui,
& tous les spectateurs qu'il étonne ou qu'il touche,
semblent en l'écoutant suspendus à sa bouche.
Là, tu pourras le soir du spectacle enivré,
nous peindre Ninias pâle & défiguré ;
nous répéter le cri de sa mère expirante ;
montrer le Kain suivi de la foudre brûlante,
sortant à pas pressés d'un tombeau ténébreux,
& se frappant le front dans un silence affreux.
Tu pourras, même à table, impunément redire
ces vers, ces vers si doux que Racine soupire.
Pense-tu qu'on rira, lorsque dans tes récits
on entendra de Gluck les chants approfondis,
& les plaintes des Grecs, & les éclats d'Achille,
& l'adieu que lui fait son amante docile,
& Clytemnestre en proie à son chagrin mortel,
& l'imposant Calchas qui tonne au nom du ciel ?
Va, puisque la peinture a pour toi tant de charmes,
puisque Greuze vingt fois a fait couler tes larmes,
que tu crois voir encor, dans ta longue terreur
ce père qui maudit un jeune homme en fureur,
ces scènes en un mot ou tendres ou tragiques,

que tracent chaque jour ſes pinceaux pathétiques;
qu'importe, en détaillant ſes utiles travaux,
que ton geſte fréquent ait diverti des ſots,
que dans ton goſier ſec ta langue embarraſſée,
n'ait pu ſuivre à la fin ta rapide penſée,
& que tes blonds cheveux en boucles contournés,
bientôt au gré des vents ſe ſoient abandonnés!
qu'importe qu'à l'aſpect des antiques ſculptures,
on t'ait vu, par degré, en prendre les poſtures;
avec Laocoon arracher les ſerpens
autour de toi ſerrés en replis ondoyans;
ainſi qu'Antinoüs, baiſſer avec molleſſe
ton front où la douceur s'allie à la fineſſe;
ou comme Niobé, dans ton affliction,
reſter pétrifié ſous la main d'Apollon!
A ce délire heureux, livre-toi ſans ſcrupules,
& brave, en jouiſſant, tes cenſeurs ridicules.
La nature, les arts, le beau, la vérité,
voilà tes dieux, voilà ta ſeule volupté.
Ah! l'amant éperdu qui voit tout ce qu'il aime,
excite-t-il le rire en s'oubliant lui-même?
Combien ton trouble aimable eſt rare de nos jours!
Combien je le préfère à ces doctes diſcours,
qu'en traitant du génie, étale avec emphaſe
un pédant très-raſſis, qui feint d'être en extaſe!
Combien je le préfère à ce ſilence fin,
à ces diſtractions d'un philoſophe vain,
à ces débats criards, à ces éloges fades,
à ces gros calembours empruntés des parades,
à tout ce grand ſavoir, à tout ce bel eſprit,

que le matin d'avance on a mis par écrit ;
au dégoût, en un mot, de tant de bagatelles !
Ecoutons ce jaſeur débitant ſes nouvelles.
C'eſt lui qu'il faut railler. Nul ſentiment profond
ne ſe peignit jamais ſur ſon paiſible front.
oſe-t-il me conter, foible écho de gazette,
la romaneſque ardeur du jeune la F.... :
je ne reconnois plus un Chevalier Français,
indigné des loiſirs d'une éternelle paix.
Ce n'eſt qu'un Officier quelque peu téméraire ;
& ce grand Waſington, terreur de l'Angleterre,
qui crée un nouveau peuple aux bords Américains,
n'eſt plus le Fabius de ces autres Romains.
On ne me fait point voir, dans un récit ſans ame,
ces novices ſoldats que la vengeance enflamme,
ſans vêtement, ſans pain, & non ſans fermeté,
pleurer d'aiſe en criant : Honneur & Liberté !
C..... dans ſon palais revient-il plein de gloire
de nos vaillans Marins annoncer la victoire :
qu'un diſcours animé me montre tout Paris
au-devant du Guerrier s'élançant à grands cris ;
qu'on place à ſes côtés ſon Andromaque en larmes,
& ſon fils effrayé qui contemple ſes armes :
faites-moi donc entendre, éloquent narrateur,
des courtiſans polis le murmure flatteur,
& les chants ſaugrenus des Nymphes de la Halle,
dans leur gaîté grivoiſe affrontant le ſcandale.
Heureux qui ſait tout peindre, & qui ſait attacher !
Marquis, ces froids railleurs prompts à te rechercher,

à ta vue, à la fin treſſailleront de joie ;
& nos ſociétés au perſifflage en proie,
de tes vifs mouvemens admirant le pouvoir,
iront te conjurer d'aller les émouvoir.
Ainſi, quand Fénélon, amant de la ſageſſe,
de ſon ame adorée épanchoit la tendreſſe,
les fronts s'éclairciſſoient à ſes accens vainqueurs ;
le miel de ſes leçons couloit au fond des cœurs ;
& pour le *pur amour* plein d'un beau fanatiſme,
il gagnoit nos ayeux à ſon doux quiétiſme.
Ainſi, lorſqu'à la Cour le brillant Nivernais
d'Horace, par haſard, commente les beaux traits,
on croit voir, on entend ſon Poëte facile
tantôt aux Dieux des mers recommandant Virgile ;
tantôt vantant le frais des grottes de Tibur ;
ici, peignant les biens du villageois obſcur ;
là, demandant au ciel une ame ferme & ſage,
& toujours à Bacchus adreſſant quelqu'hommage.
De ces tableaux divers chacun ſe ſent épris.
Le babillard ſe tait : le diſputeur ſurpris,
cède en applaudiſſant au charme qu'il redoute,
& la carte à la main, le joueur même écoute.

Par M. SÉLIS.



RÉPONSE

De Dom Jeannin, Prieur de Chaſſaigne, à une Epître de M. Dorat.

QUAND les Graces vous ſont fidelles,
en pure perte, je les ſers :
mais je ſerai bien venu d'elles,
en leur chantant vos jolis vers.
Que feroient-elles d'un bréviaire,
d'un capuchon, de chapelets,
& d'un miſſel, & d'une haire ?
Sans doute, il faut d'autres hochets
à ces mignonnes de Cythère.
Dans ce ſauvage monaſtere,
envain le rival du Pomar
vingt fois par jour me déſaltère :
j'aimerois mieux la docte eau claire
dont vous êtes dépoſitaire,
& qui ſurpaſſe le Nectar.
Oui, votre Epître enchantereſſe,
m'a fait rêver pendant long-tems
aux Dieux ſouverains du Permeſſe ;
j'étois dans ces heureux inſtans,
(couché ſous mes ſaintes courtines)
au moins un Malherbe, un Racan....
Mais, hélas ! ſonnoit-on matines,
je n'étois plus que frere Jean.

ROMANCE.

VALLONS délicieux, ombrages solitaires,
si les Dieux sur la terre ont chéri leur séjour,
voici les lieux sans doute où, près de nos Bergeres,
ils oublioient l'Olympe, en s'enivrant d'amour.

Hélas ! il fut un tems où dans cette retraite,
cherchant des bois profonds l'abri silencieux,
assis sous un feuillage, aux pieds de ma Lisette,
je croyois avec elle habiter dans les Cieux.

Que ces bords sont changés ! elle fuit, la cruelle !
d'un voile ténébreux tout m'y semble couvert.
Toute leur volupté s'est perdue avec elle,
& ce charmant séjour m'est un affreux désert.

Pourquoi donc, malheureux, m'y renfermer encore?
Je ne sais, mais toujours leurré d'un fol espoir,
je m'y sens entraîner dès la naissante aurore,
pour ne plus en sortir que dans l'ombre du soir.

Accablé de mes maux, si par fois j'y sommeille,
au seul bruit d'un feuillage agité du Zephir,
en sursaut réveillé, j'ouvre une avide oreille,
& mon cœur abattu commence à tressaillir.

Il me semble par fois, d'une voix languissante,

l'entendre au loin répondre à mes cris douloureux.
Je me retourne, hélas ! c'eſt une ſource errante,
qui murmure en baignant ſon rivage amoureux.

Ah ! fuyons pour jamais, fuyons de ce bocage ;
par-tout à mes regards ſes traits viennent s'offrir.
Qui m'auroit dit qu'un jour je craindrois ſon image,
moi que ſa ſeule idée enivroit de plaiſir ?

Le voici ce rocher dont la voûte élancée,
nous cachoit ſous ſon ombre aux feux brûlans du jour;
c'eſt là que dans mon ſein mollement renverſée,
elle tournoit ſur moi des yeux baignés d'amour.

C'eſt ici qu'au milieu des plus tendres careſſes,
ſa bouche tour-à-tour épanchoit dans mon cœur
ſes reproches amis, doux comme ſes tendreſſes,
& les ſoupirs mourans ravis à ſa pudeur.

Ainſi couloient nos jours pleins d'heures fortunées.
Tout excitoit en moi des tranſports raviſſans.
Des fruits, de ſimples fleurs que Liſe m'eût données,
comme un préſent des Dieux, enchantoient tous mes ſens.

Que j'aimois à la voir, timide dans ſes plaintes,
n'oſer qu'en rougiſſant accuſer ma froideur !
Dieux ! comme d'un baiſer calmant toutes ſes craintes,
bientôt je la voyois frémir de mon ardeur !

Ces fêtes des hameaux où la danſe bruyante
des Paſteurs attroupés enflamme les deſirs,
ces feux où dans la foule on pourſuit ſon amante,
ah ! ce n'étoient point là nos plus touchans plaiſirs.

Qu'il étoit bien plus doux, ſeuls au fond de ces plaines,
d'errer l'un près de l'autre, en nous donnant la main !
J'y chantois mes plaiſirs, ou triſte de ſes peines,
en eſſuyant ſes pleurs, je pleurois ſur ſon ſein.

Momens délicieux ! aurois-je alors pu croire
que Liſette oublieroit vos charmantes douceurs ?
Faut-il qu'hélas ! tout ſeul j'en garde la mémoire,
moi qui n'y trouve plus qu'à nourrir mes douleurs ?

Ah ! ces touchans regrets ſont le ſeul bien que j'aime.
Ils rempliſſent mes jours. Sur ces jeunes ormeaux,
jadis les confidens de mon bonheur ſuprême,
auprès de mes plaiſirs je veux tracer mes maux.

Dieux ! ſi ces vers plaintifs, de ſon ame inflexible,
pouvoient un jour enfin adoucir la rigueur !
on n'eût point tant d'amour, ſans être encor ſenſible ;
on n'a point, ſans regret, goûté tant de bonheur.

Nourriſſons juſqu'au ſoir cette douce eſpérance ;
que ſon baume ſe mêle aux pavots du ſommeil !
& que jamais pour moi le jour ne recommence,
ſans qu'elle vienne auſſi me luire à mon réveil !

Par M. BERQUIN.

L'AVARE CONVERTI.

UN vieil avare, un Harpagon,
debout, assistoit au Sermon ;
largement il prêtoit l'oreille.
D'une éloquence sans pareille,
l'Orateur plein de charité,
pour le pauvre animoit son prône :
notre ladre étoit transporté.
Je vais, dit-il... en vérité...
de ce pas, demander l'aumône.

A MADAME DE R**,

Qui se plaignoit de son sexe.

EN vous formant, la nature, Cloris,
n'épargna rien : séduisante figure,
esprit sublime & sentiment exquis,
tout fut donné, répandu sans mesure.
Or, qu'y gagna bonne mere nature ?
Reproches durs, de ses dons nul état.
Elle devoit s'attendre à l'aventure :
enfant gâté devient enfant ingrat.

Par M. PIDOU.

LARMES

LARMES
SUR LA MORT DE PINDARE.

UNE très-docte demoiſelle
& le fameux rimeur Chapelle,
après avoir bien diſſerté
ſur la ſublime poéſie
de la charmante antiquité,
vuidoient un pot de malvoiſie,
pour éviter l'oiſiveté,
quand par hazard, dit mon hiſtoire,
il lui revint dans la mémoire
que, grace à certains charlatans,
Pindare étoit mort à trente ans;
Pindare, ſi plein d'harmonie!
Pindare, ce brillant génie!
Pindare qui pouvoit encor
nous donner un volume d'or!
Et là-deſſus le bon Chapelle
& la ſavante demoiſelle,
cédant à leurs vives douleurs,
ſe mirent à verſer des pleurs,
maudiſſant la Parque barbare
qui ravit au monde Pindare...
Un laquais qui pour lors entra,
en les voyant pleurer, pleura;
& nul n'ayant un cœur de roche,

le deuil gagna de proche en proche,
Par un vieux cocher désœuvré,
bientôt Pindare fut pleuré,
& ne voulut la cuisiniere
être à le pleurer la derniere.
Il n'est pas jusqu'au marmiton,
qui ne le pleurât tout de bon;
tant c'étoit un combat bizarre,
à qui viendroit pleurer Pindare!
Et moi qui vous conte ceci,
peu s'en faut que n'en pleure aussi.
Ne pleurons pourtant pas si vîte,
& de l'histoire oyez la suite....
Au bruit des douloureux accens,
des hélas plaintifs & touchans
qu'on entendoit du voisinage,
accourut, un Suisse, homme sage,
qui s'étant fait instruire en gros
du sujet de tant de sanglots,
s'enquit si ce monsieur Pindare,
de qui vient toute la bagarre,
étoit ami de la maison,
ou parent en quelque façon;
s'il fut au moins de la paroisse,
pour causer ainsi tant d'angoisse;
s'il étoit mort en bon chrétien,
ou comme plusieurs, en vaurien....
Et réponse ayant été faite,
que c'étoit un charmant poëte
un peu mécréant & payen,

d'ailleurs assez homme de bien,
qui composa des chansonnettes,
ou plutôt des odes parfaites,
& dans la Grèce trépassa
près de trois mille ans en deçà.....
Aussi-tôt comme en vrai délire,
le Suisse de rire, de rire,
de rire à s'en tenir les flancs;
& vit-on dans le même tems,
rire de la même maniere
le cocher & la cuisiniere;
autant en fit le laqueton,
& le très-dolent marmiton;
& convint à monsieur Chapelle
de rire, ainsi qu'à la donzelle;
& moi, qui vous conte ceci,
trouvez bon que je rie aussi.

A M. DE BUFFON (*),

Pour le jour de sa naissance.


Qu'il soit béni le jour qui vit naître Buffon!
Buffon sera chez la race future,
pour les amis du vrai, du beau, de la raison,
une époque de la nature.

Par M. GUENEAU DE MONTBEILLARD.

(*) M. de Buffon prépare un ouvrage intitulé : *Les Epoques de la Nature.*

ENIGME,

Que tout le monde devinera.

AVEC même vîtesse en tous les lieux je vole,
l'hiver comme l'été, les nuits comme les jours;
de l'uniformité je suis le vrai symbole :
rien de plus réglé que mon cours.
Tout le monde pourtant n'en juge pas de même.
Contre ma lenteur on blasphême
dans l'exil & dans les cachots.
On s'en plaint encor plus, quand la fievre brûlante
sur un corps épuisé frappe à coups inégaux :
mais combien on voudroit que je fusse en repos,
lorsque près d'une tendre amante,
on brûle de l'encens aux autels de Paphos !
Tantôt on me maudit, tantôt on me souhaite;
trop souvent on me tue, & puis on me regrette.
L'Auteur vient de me perdre en me définissant :
ne vas pas, cher lecteur, me perdre en me cherchant.

Par M. le Chevalier DE BOURGOING.



EDWIN ET EMMA,

ROMANCE.

AIR. *De J. J. Rouſſeau, noté n°. 3.*

AU fond d'une ſombre vallée,
dans l'enceinte d'un bois épais,
une humble chaumiere iſolée
cachoit l'innocence & la paix :
là vivoit, (c'eſt en Angleterre)
une mere dont le deſir,
étoit de laiſſer ſur la terre
ſa fille heureuſe, & puis mourir.

La belle Emma, par ſa ſageſſe,
faiſoit languir, ſans le ſavoir,
les jeunes garçons de tendreſſe,
& les filles de deſeſpoir.
Par haſard, s'offrit à la belle
le jeune Edwin, dont le regard
d'une ardeur chaſte & mutuelle,
ſut enflammer un cœur ſans fard.

Emma ne fut point offenſée
de l'offre d'un cœur ingénu ;
car il n'avoit point de penſée
qu'il dût cacher à la vertu.

Mais un pere avare & sauvage,
refuse à l'amant écouté
une fille sans appanage,
qui n'a pour dot que la beauté.

A l'autorité paternelle
que rien ne sauroit désarmer,
Edwin ne put être rebelle :
mais il ne put cesser d'aimer.
Le pauvre amant passe & repasse,
non chez Emma, mais à l'entour,
surprend un coup d'œil, voit la place
qu'elle arrosoit des pleurs d'amour.

Souvent la nuit, au clair de lune,
l'entend près de l'humble jardin
lamenter sa triste infortune,
jusques à l'aube du matin.
Enfin, cet état qui l'oppresse,
jamais se voir, toujours s'aimer;
dans l'insomnie & la tristesse
acheve de le consumer.

Edwin, sous les yeux de son pere,
languit malade au lit de mort :
cet homme alors se désespere
& voudroit réparer son tort.
C'est trop tard. « Le ciel que j'implore,
» dit Edwin, va finir mes jours;
» mais laissez-moi revoir encore

» celle que j'aimerai toujours ».

Emma vient, le cœur plein d'allarmes ;
auprès du lit de ſon amant,
& voyant périr tant de charmes,
tombe ſans pouls, ſans mouvement.
On les ſépare : Edwin ſe pâme,
cherche des yeux ſa chere Emma,
comme s'il vouloit rendre l'ame
dans les bras de ce qu'il aima.

Après ſa longue défaillance,
rendue au jour, mais ſans eſpoir,
Emma garde un profond ſilence,
& s'en retourne vers le ſoir.
Paſſant le long d'un cimetiere,
elle entend l'oiſeau de la nuit ;
puis traverſant une bruyere,
croit voir une ombre qui la ſuit.

Adieu, lui dit la voix mourante
de l'ombre attachée à ſes pas !
puis elle entend, toute tremblante,
la cloche qui ſonne un trépas.
Elle arrive au toît ſolitaire,
frappe à la porte avec effroi :
c'en eſt fait, dit-elle, ô ma mere
& de mon amant & de moi !

A ces mots, au ſeuil de la porte,

où sa mere l'appelle envain,
dans ses bras Emma tombe morte,
morte d'amour pour son Edwin.
Ces amans reposent ensemble,
morts l'un pour l'autre au même jour,
& la tombe à jamais rassemble
ceux que devoit unir l'Amour.

Par M. DE LEYRE.

Cette Romance est traduite de l'Anglois de feu M. Mallet, qui l'a faite d'après un évenement dont il avoit été témoin; il avoit vu mourir ainsi d'amour les deux jeunes personnes qu'il a chantées sous des noms imaginaires.

VERS

Sur le premier signe évident de la maternité de la Reine, à la nouvelle de l'avantage remporté par notre Armée navale.

AVEC trop de lenteur s'annonçoit à nos vœux,
l'auguste rejetton que nous donnent les Cieux :
mais le récit d'une victoire,
a paru l'animer soudain ;
n'en doutons pas, c'est un Dauphin :
dès l'instant qu'il respire, un Bourbon sent la gloire.

L'INGRAT,

OU

L'ARCHONTE ET LE VIEIL ATHÉNIEN,

Conte imité de Martial.

DANS un ancien conteur, qui paſſoit pour un ſage,
j'ai lu qu'un vieil Athénien,
avec certain Archonte, eſprit dur & ſauvage,
eut autrefois cet entretien :
Ariſte, m'a-t-on dit, t'a prouvé ſa tendreſſe ;
ſon indulgente main guida tes premiers ans,
& ſans doute ſon nom eſt cher à ta jeuneſſe ;
les bienfaits ſont des nœuds que ſerre encor le tems.
Sois heureux, mais ſois bon ; des ſervices d'Ariſte,
garde un ſouvenir éternel.
— Qui ! moi ! m'en préſerve le Ciel !
Pour qui donc me prens-tu, mon pauvre moraliſte ?
Je le haïs, dieu merci ! — Tu le haïs, lui, cruel !
— Lui-même. — Ah ! dieu, l'ingrat ! — L'ingratitude eſt bonne :
de très-honnêtes gens s'en ſont très-bien trouvés.
— Les propos ? — Eh ! qu'importe à qui les a bravés ?
— Les loix ? — Ce vieux mot-là ne fait peur à perſonne.
— Les faits ? — Je les nierai. — Tes diſcours — étoient feints.
— Tes promeſſes — Du vent. — Tes beaux dehors — Grimace.

— Rien ne peut te dompter ? —J'ai rompu tous les
freins.
— Tu feras accablé ! — J'en aurai plus d'audace.
— Monftre, & ta confcience ? — Elle eft en plein
fommeil.
— Il fe peut que ton cœur échappe à fes fupplices ?
— Je l'endors à force de vices.
— Ah ! malheureux ! crains l'horreur du réveil.

Par M. LE BARON DE CHURLID.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur fa Tragédie d'Irene.

IL eft donc vrai ! tu reviens, ô Voltaire,
au Théâtre où brilla l'aurore de tes ans,
& que couvrent encor d'une ombre tutélaire,
tes lauriers rajeunis par foixante printems !
Ce beau lieu de tes vers facré dépofitaire,
fut par le mauvais goût trop fouvent dévafté :
viens, que ta mufe octogénaire,
par fon fouffle divin purge cet atmofphere,
qui du cœur de Raoul eft encore infecté.
Melpomène, à grands cris, implore ta vieilleffe :
elle veut, pour règner, te demander des loix ;
dans fon temple facré, viens reprendre tes droits,
& qu'à l'afpect du Dieu le vrai culte renaiffe !

Par M. IMBERT.

ÉPITRE

A M. LE MARQUIS DE BERCY.

C'EST à toi qu'il convient d'écrire
en belle prose, en jolis vers ;
toi, dont l'esprit est sans travers,
& que la raison même inspire,
homme aimable autant qu'éclairé,
père tendre, époux adoré,
qui maîtrisant les destinées,
libre habitant des plus beaux lieux,
vois dans tes loisirs studieux,
s'enfuir tes rapides journées,
& sais aimer & vivre heureux
dans le calme délicieux
des passions bien ordonnées.
Quant à moi, toujours reporté
vers les erreurs du premier âge,
hélas! j'ai bien la volonté,
mais non la force d'être sage.
Aussi, conçois-tu mes regrets ?
conçois-tu ma peine cruelle ?
De deux femmes que j'adorais,
l'une déjà m'est infidèle ;
& soit dit entre nous, je voi

qu'un mien ami l'a rendu telle;
& l'autre, coquette rebelle
qui sembloit s'offrir à ma foi,
de mes seuls hommages avide,
aujourd'hui qu'elle se décide,
ne se décide pas pour moi....
Et puis, fiez-vous à ces Dames!
croyez à leurs constantes flammes!
Pour moi, qui vécus sous leurs loix,
j'appris par plus d'une infortune,
qu'on les sent échapper vingt fois,
sans pouvoir leur échapper une.
Que de revers! que d'embarras!...
pourtant je ne m'en pendrai pas.
Sous ma surface assez frivole,
je réfléchis de loin en loin,
& de temps en temps, au besoin,
la réflexion me console.
Je me suis dit : pourquoi vouloir
que l'on t'adorât sans te voir?
Ah! c'est aussi trop d'exigeance :
Dieu le commande en vain pour soi.
A notre foible intelligence,
il faut malgré Dieu, malgré toi,
un objet de culte en présence.
Si ton ami plaît aujourd'hui,
tant mieux! jouis de sa victoire;
eh! qui peut t'empêcher de croire
que c'est toi seul qui plais en lui?
Ces rapports, cette convenance

par où nos deux cœurs ſont unis,
ta maîtreſſe les a ſaiſis ;
elle aime en lui ta reſſemblance.
D'ailleurs, c'eſt l'uſage à Paris :
une femme, à celui qu'elle aime,
ne ſe livre point à demi,
& le prouve en aimant de même
tôt ou tard ſon meilleur ami.
Quant à la Belle un peu maligne,
quant à l'amant prédeſtiné
à lui paroître le plus digne,
ma foi! je leur ai pardonné :
parce qu'entre nous, je ſoupçonne
à travers ſes yeux ingénus,
qu'étant belle comme Vénus,
elle eſt de même un peu friponne.
Et ſi l'hiver ſuivi des jeux,
ici dans peu nous la ramène,
mon rival & moi, dans ces lieux,
dépouillant bientôt toute haine,
nous nous trouverons trop heureux
qu'elle veuille prendre la peine
de nous bien tromper tous les deux.
Je vivrai dans cette eſpérance.
En attendant ces doux momens,
pour charmer mon impatience,
pour tromper l'amour & le temps,
je bois, & ris en aſſurance.
Je vois, & j'entends Maillebois;
c'eſt pour galopper ſur ſa trace,

pour le ſuivre depuis trois mois ;
que j'ai déſerté le Parnaſſe,
& quitté mes Auteurs de choix,
Tacite, Xénophon, Horace :
mais je n'y perds rien cette fois ;
en génie, en talens, en grace,
il les égale, il les ſurpaſſe,
& lui ſeul les vaut tous les trois.
Guidé par lui dans la carrière,
je parcours ces champs du Hainaut,
théâtre fameux de la guerre,
où le ſang humain, à grand flot,
ſi ſouvent féconda la terre,
& rougit l'onde de l'Eſcaut.
En m'inſtruiſant dans l'art ſublime
où l'on admire les Héros,
je conviens qu'il fait bien des maux,
& que la gloire eſt un grand crime :
je la condamne dans mon cœur :
mais malgré mon cœur, je l'eſtime,
& brigue le fatal honneur
d'être quelque jour ſa victime.
  Ainſi chez nous, tout eſt erreur,
illuſion, inconſéquence.
L'éclat nous tient lieu de bonheur ;
on ne fait jamais ce qu'on penſe.
Louant & blâmant tour à tour,
nous n'agiſſons que par ſaillie :
la gloire & l'amour ſont folie ;
on aime la gloire & l'amour.

Par M. le Chevalier DE **.

LA TEMPÊTE,

CONTE

TIRÉ DE THOMAS MORUS.

DES matelots consternés, abattus,
jouet des vents & des flots en furie,
à leur secours rappelloient des vertus,
qu'on a sur-tout quand on craint pour sa vie;
Le moins dévot, contrit & repentant,
se reprochoit ses honteuses frédaines;
chacun juroit d'être plus pénitent,
à tous les Saints promettoit des neuvaines;
mais à leurs cris les Saints disoient : *néant.*
Que faire enfin dans ce terrible orage ?
malgré son art le Pilote est à bout :
un capucin grossissoit l'équipage;
car ces messieurs vont se fourrer par-tout;
Les voilà donc aux pieds du vénérable
se confessant de leurs péchés passés,
& plus encor se fustigeant le rable;
mais quoiqu'absous, bénits, & bien fessés,
ils sentent tous qu'ils vont souper au diable,
Un vieux marin se lève : — Eh fi, mordieu!
laissez-moi-là toutes vos pantomimes!
Par des *Salve*, croyez-vous calmer Dieu,

quand le vaiſſeau porte encor tous nos crimes?
Nous en avons chargé Père Matthieu ;
jettons ce bouc au fond des noirs abymes!...
Ce qui fut fait. ... Senſible à leur préſent,
le ciel s'appaiſe, & la mer ſe repoſe.
Or, mes amis, malgré tout froid plaiſant,
croyons qu'un Moine eſt bon à quelque choſe !

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

A MADAME,

En lui envoyant les Œuvres du Roi de Pruſſe.

AIMABLE Eglé, vous lirez les écrits
d'un Roi fameux par plus d'une victoire :
Légiſlateurs, Rois, Héros, Beaux-Eſprits,
dans tous les temps vanteront ſa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire,
l'amour à part, j'en excepte ce point ;
mais ſi jamais j'écrivois ſon hiſtoire,
j'ajouterois qu'il ne vous connut point.



VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS,

IMITATION DU PERVIGILIUM VENERIS.

Aux tranſports de l'amour que l'univers ſe livre !
aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés;
& vous qui ſous ſes loix avez ceſſé de vivre,
déſerteurs de Vénus, aimez encore, aimez.

Le printemps qui renaît, voit renaître le monde;
mille chants dans les airs ont fêté ſon retour;
tout brule de ſes feux, s'anime, ſe féconde;
le règne du printemps eſt celui de l'amour.
D'un ombrage nouveau la terre ſe couronne;
les myrtes enlacés ſe courbent en berceaux;
aſyle du plaiſir, ils ſoutiennent ſon trône,
& l'univers ſoumis lui doit des jours plus beaux.

Aux tranſports de l'amour, que l'univers ſe livre !
aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés;
& vous qui ſous ſes loix avez ceſſé de vivre,
déſerteurs de Vénus, aimez encore, aimez.

C'eſt aux jours du printemps qu'Amphitrite étonnée,
la vit du ſein des flots s'élever ſur les mers ;
les vagues bouillonnoient en touchant Dionée ;
& les Tritons captifs baiſoient encor leurs fers.
La pourpre dont l'année au printemps ſe colore,
le calice des fleurs nuancé de ſaphirs,
les perles de roſée éparſe avant l'Aurore,
les fertiles chaleurs du ſouffle des Zéphirs,
ſont autant de bienfaits que Vénus fait éclore.
Du ſein qui vient de naître, elle anime les lys ;
de ſes doigts créateurs elle y place la roſe,
la roſe qu'enfanta le ſouffle de ſon fils ;
d'un ſang trop tôt verſé, chère métamorphoſe,
monument de regrets du trépas d'Adonis.

Aux tranſports de l'amour que l'univers ſe livre !
aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
& vous qui ſous ſes loix avez ceſſé de vivre,
déſerteurs de Vénus, aimez encor, aimez.

Sous des boſquets où l'ombre au plaiſir les pré-
pare,
des Nymphes, au printemps, voyez le jeune eſſain :
c'eſt Vénus qui les guide, ou plutôt les égare ;
un beſoin inconnu fait palpiter leur ſein.
Sous les traits d'un enfant, l'Amour eſt à leur ſuite ;
qui croira que l'enfant ne cherche que leurs jeux ?
Amour ! plus de carquois ! tu vas cauſer leur fuite ;
près d'elles, un bandeau doit-il couvrir tes yeux ?
Et ton arc, dans tes mains, n'eſt-il qu'une défenſe ?

Laiſſe, laiſſe tes traits, tes ailes, ton flambeau ;
ſois pour les raſſurer nud comme l'innocence ;
mais qu'il faut craindre encor ! Dieux ! l'Amour eſt
ſi beau !
Cache au moins le danger ! Vénus te le commande.
Un cœur eſt mieux féduit, s'il n'eſt point allarmé.
Ah ! Nymphes ! l'enchanteur du vôtre aura l'offrande,
Tremblez ! quand il eſt nud, l'Amour eſt plus armé.

Aux tranſports de l'amour que l'univers ſe livre !
aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
& vous qui ſous ſes loix avez ceſſé de vivre,
déſerteurs de Vénus, aimez encore, aimez.

O Vierge de Délos ! dans ces jours de délire,
Vénus à ſes plaiſirs voudroit t'aſſocier !
Elle-même en triomphe eût voulu te conduire :
mais ton farouche orgueil n'aime qu'à s'effrayer.
Ah ! Bacchus, Apollon, n'ont point tes craintes
vaines !
Mes Nymphes les ſuivront dans les plus doux ré-
duits ;
Cérès, pour m'y fêter, quitte ſes riches plaines ;
elle ſait ce qu'on doit au voile heureux des nuits.
Diane ! par mes ſoins, quand tout ſe multiplie,
cède, cède à Vénus l'empire des forêts.
Refuſe-t-on Vénus, alors qu'elle ſupplie !
Sur les hôtes des bois, ne lance plus tes traits ;
c'eſt toi que j'enrichis ; & tu me fais des crimes
des plaiſirs que j'attache à la fécondité !

Par eux, tu me devras de naiſſantes victimes :
mais n'enſanglante point ces jours de volupté.

Aux tranſports de l'amour que l'univers ſe livre !
aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
& vous qui ſous ſes loix avez ceſſé de vivre,
déſerteurs de Vénus, aimez encore, aimez.

Des rives du Scamandre aux champs de l'Italie,
Vénus a tranſporté les Troyens & ſon fils.
Par elle, un ſongé heureux vint de la jeune Ilie,
abandonner à Mars les charmes aſſoupis ;
Vénus à leurs vainqueurs livra les héroïnes
qui de Rome naiſſante ont peuplé les remparts ;
elle ſeule a formé dans le ſein des Sabines
les demi-Dieux de Rome, & le ſang des Céſars.
Que les ſommets d'Hibla prodiguent pour ſon trône
les parfums, les émaux des plus riches couleurs ;
Vénus à ſon aſpect veut qu'Hibla ſe couronne
de tout ce qu'un printemps fait éclore de fleurs.
Les Grâces la ſuivront ; les Nymphes des campagnes,
celles qui ſous les flots ont fixé leur ſéjour,
celles qu'un libre eſſor abandonne aux montagnes,
en grouppes autour d'elle, embelliront ſa cour.
Moins ſenſible à ſes maux, la triſte Philomèle,
change en des ſons plus doux ſes lugubres concerts,

elle chante l'amour : je veux chanter comme elle ;
Phœbus en fouriant va me dicter des vers.
O prodige ! ô Vénus ! par toi fertilifée,
la terre ouvre fon fein au fluide des airs ;
il defcend, la pénètre & s'épanche en rofée :
leur féconde union ranime l'univers.
Vénus embraffe tout; les êtres, la nature,
comme un premier bienfait lui doivent les defirs :
les champs, l'or des moiffons ; les arbres, leur parure ;
la matière la vie, & l'homme fes plaifirs.
Chaque être appelle un être. Il faut que tout s'uniffe,
les végétaux, la brute, & l'homme le premier.
Le farouche taureau mugit pour la géniffe.
Le palmier qui s'incline, attire le palmier.
A fes henniffemens que la jument réponde :
le frein ne retient plus l'indomptable courfier.
C'eft toi qui fais bondir les baleines dans l'onde,
& le tigre en fureur fous ton joug doit plier.
Par ton fouffle échauffé, tout vit, tout prend une ame,
de l'abyme des mers, à la voûte des cieux ;
& réduit au néant, tout périt fans ta flamme,
les mondes, les foleils, les mortels & les Dieux.

Aux tranfports de l'amour que l'univers fe livre !
aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
& vous qui fous fes loix avez ceffé de vivre,
déferteurs de Vénus, aimez encore, aimez.

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.

L'HEUREUX ÉCOLIER.

POUR porter un billet à l'objet de ses vœux,
un sot Pédagogue amoureux
entre ses écoliers du plus beau fit élite.
Il faut le rendre en mains propres, dit-il,
& rapporter ici la réponse au plus vîte.
Lui va, rend le billet d'un air doux & civil :
politesse & beauté, du sexe ont le suffrage;
on lit, & puis au lieu de répondre au Docteur,
on interroge le porteur;
sur quoi? sur ses plaisirs; s'il aimoit à son âge?
Il répond; on sourit; il entend ce langage;
on .... un moment suffit quand il plaît à l'amour,
Ma réponse, lui dit le Régent au retour?
Je l'ai, dit l'Ecolier, reçue & vive & tendre :
mais je ne saurois vous la rendre.

A MADEMOISELLE **.

ROSETTE, si mon cœur ne peut fléchir le vôtre,
je n'en serai pas moins sans cesse à vos genoux;
j'aime mieux être encor malheureux avec vous,
que d'être heureux avec une autre.

Par M. MAYET.

AUX INCRÉDULES :

ÉPITRE

A M. LE COMTE DE BUFFON (*).

Vous qu'à ſon char traîne l'erreur,
& qu'en ſecret le doute afflige,
liſez Buffon avec mon cœur :
voyant alors fuir le preſtige
devant un jour conſolateur,
vous ſaurez comprendre un moteur,
& l'admirer dans ſon prodige.
Secouant les ſerviles fers
dont le triſte poids nous opprime,
philoſophe & peintre ſublime,
armé des crayons les plus fiers,
il développe, explique, anime
le grand tableau de l'univers :
les vaſtes cieux lui ſont ouverts ;
les mers pour lui n'ont point d'abyme.
Oui, grand homme, (& j'aurai l'aveu
d'un monde que tu ſais inſtruire,)
ta main tient un ſceptre de feu,
& la nature eſt ton empire.
Que de triſtes & froids pédans,

(*) Cette pièce a été corrigée par l'Auteur.

rongés de cette baſſe envie,
dont la malheureuſe énergie,
s'épuiſe à nourrir des ſerpens,
oſent préférer à ton ame,
à ton coloris plein de flamme,
leurs calculs obſcurs & peſans :
tandis que chacun d'eux s'admire,
on revoit tes tableaux divins :
c'eſt-là qu'un Créateur reſpire,
& qu'il ſe dévoile aux humains.
Que des eſprits durs & ſauvages
de tout nier faſſent un jeu....
Ah ! ſans doute il exiſte un Dieu ;
il eſt prouvé par tes ouvrages.
Tu ne me laiſſes qu'un regret,
& j'avoûrai qu'il eſt extrême :
bien mieux que la gloire elle-même
l'amour poſſède le ſecret
de la félicité ſuprême ;
& dans tes paiſibles loiſirs,
loin de mettre un prix à ſes chaînes,
à ſon trouble, même à ſes peines,
tu n'adoptas que ſes plaiſirs.
C'eſt une erreur ; tout m'en aſſure.
Dans les plus douloureux ſoupirs
il eſt une volupté pure,
éterniſant juſqu'aux deſirs,
hors des atteintes du parjure.
Eh ! quoi ! le charme de ces pleurs
qu'on aime à répandre en ſilence,

cette

cette amoureuse obéissance,
s'il le faut même, à des rigueurs,
vœux timides, persévérance,
& l'abandon du sentiment,
& l'attrait de la sympathie,
tout ce qu'on respire & ressent
une seule fois dans sa vie,
Buffon, cette aimable magie,
du ciel le plus ra e présent,
se peut-il que ton cœur la nie?
Elle est le gage, autant que toi,
qu'il est un moteur adorable,
jusqu'à présent inconcevable,
& que tu rends certain pour moi.
Il se peint dans l'or des nuages,
il vole sur l'aile des vents,
gronde par la voix des orages,
hâte la chûte des torrens,
borne la mer à ses rivages,
brille dans la fleur des bocages
comme en tes écrits éloquens,
& dussé-je fâcher nos sages,
habite au cœur des vrais amans.

Par Madame la Comtesse DE BEAUHARNAIS.



ÉPIGRAMME.

EN graſſéyant, la divine Chloé,
diſoit un jour : qu'importe un œil, un né ?
eſt-ce le corps, c'eſt l'ame que l'on aime ;
l'étui n'eſt rien. Voilà dans l'inſtant même,
que de l'armée arrive ſon amant ;
taffetas noir étendu ſur ſa face,
y couvre un né qui fut jadis charmant,
ou bien plutôt n'en couvre que la place.
Il voit Chloé, veut voler dans ſes bras :
Chloé recule, & ſent mourir ſa flamme.
Mon dieu, dit-elle ! eſt-il poſſible, hélas !
qu'un né de moins, change ſi fort une ame ?

VERS

Pour le Portrait du Docteur FRANKLIN.

TRIOMPHE, divine Uranie,
& dans ton diſciple vanté,
reconnois le double génie
des arts & de la liberté.

Par M. LE BRUN.

A MONSIEUR ***,

Qui m'avoit adreſſé des vers ſur ce que je n'en fais plus.

JE l'avoûrai, dans mon printems,
j'ai courtiſé ces neuf Syrènes,
dont les charmes trop ſéduiſans,
& les promeſſes toujours vaines,
tournent la tête à leurs amans.
Délivré de cette manie
fatale à ma tranquilité,
je voyois ſe fondre ma vie
dans une douce obſcurité.
Pourquoi troubler la paix profonde
où je repoſois endormi ?
Et par quel conſeil ennemi,
voulez-vous m'embarquer ſur l'onde
où tant d'imprudens ont péri ?
Irai-je groſſir la ſequelle
de ces rimailleurs obſtinés,
qu'on voit, de ruelle en ruelle,
traînant leurs vers infortunés,
pour adoucir une cruelle ;
& rimant à propos de rien,
deſſécher ma verve appauvrie
pour l'anagramme d'Aſpaſie

ou l'épitaphe de ſon chien ?
Une fleur qu'on cueille ſans peine
ne ſuffit point à mes deſirs :
on peut ſans force & ſans haleine
chanter l'amour & ſes plaiſirs.
Au champ des filles de mémoire,
pour ne pas mourir tout entier,
il faut combattre pour la gloire ;
il faut arracher un laurier.
L'eſpoir de ſurvivre à ſa cendre,
ſans doute eſt un eſpoir bien doux ;
ami, pour oſer y prétendre,
il faudroit rimer comme vous.

Par M. ROYOU.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Paſteur exhortant ſes ouailles,
leur reprochoit de l'avoir déchiré.
Avec Alix, dit-on, dans ces brouſſailles,
on m'a ſurpris en ſecret affairé!
O médiſans ! votre œil eſt éclairé
ſur mes défauts, vous oubliez les vôtres !...
Las ! qui m'a vu ? — Moi, Monſieur le Curé.
— Pour toi, Colas, paſſe encor ! mais les autres ?

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

VERS

*De Madame TH**, à M. le Préſident D'ALCO.*

DES vers à moi ! des vers galans !
Songez-vous que je ſuis grand'mere ?
j'ai paſſé la ſaiſon de plaire :
je ne crois plus aux complimens ;
les jeunes myrtes de Cythère,
ſont-ils faits pour les cheveux blancs ?

On dit qu'en nous l'eſprit remplace
l'empire que perd la beauté :
mais à ſon tour, ce regne paſſe.
La raiſon, de ſa main de glace,
amortit la vivacité
d'un génie orné par les graces ;
les rides de l'auſtérité
y viennent imprimer leurs traces :
l'eſprit meurt avec la gaîté.

Ainſi déplorant en moi-même
mon triſte dépériſſement,
je m'applaudis, en vous liſant,
d'avoir paſſé l'âge où l'on aime.



VERS

Prononcés par Madame VESTRIS, *au couronnement de M.* DE VOLTAIRE, *à la Comédie Françoise le 30 Mars 1778.*

AUX yeux de Paris enchanté,
reçois en ce jour un hommage,
que confirmera d'âge en âge,
la févere Poftérité.
Non, tu n'as pas befoin d'atteindre au noir rivage,
pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
que l'on vient de te préfenter :
il eft beau de la mériter,
quand c'eft la France qui la donne.

Par M. le Marquis DE SAINT-MARC.

SUR LES VERS PRÉCÉDENS.

VOUS daignez couronner aux jeux de Melpomène,
d'un vieillard affoibli les efforts impuiffans ;
ces lauriers dont vos mains couvroient mes cheveux blancs,
étoient nés dans votre domaine.
On fait que de fon bien tout mortel eft jaloux ;
chacun garde pour foi, ce que le Ciel lui donne :
le Parnaffe n'a vu que vous,
qui fût partager fa couronne.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

IDYLLE (*).

JE le tiens ce nid de Fauvette ;
ils ſont deux, trois, quatre petits.
Depuis ſi long-tems je vous guette,
pauvres oiſeaux, vous voilà pris.

Criez, ſifflez, petits rebelles,
débattez-vous ; oh ! c'eſt envain.
Vous n'avez pas encor vos aîles :
comment vous ſauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entens-je point leur mere,
qui pouſſe des cris doulouteux ?
oui, je le vois, oui, c'eſt leur pere,
qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrois-je cauſer leur peine,
moi, qui l'été, dans les vallons,
venois m'endormir ſous un chêne,
au bruit de leurs douces chanſons ?

Hélas ! ſi du ſein de ma mere,
un méchant venoit me ravir !
je le ſens bien, dans ſa miſere,
elle n'auroit plus qu'à mourir.

(*) Cette piéce eſt tirée d'un recueil d'Idylles pour les enfans, que M. Berquin ſe propoſe de publier inceſſamment.

Et je ferois assez barbare,
pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage,
à voltiger auprès de vous ;
qu'ils écoutent votre ramage,
pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
je reviendrai dans les vallons,
dormir quelquefois sous un chêne
au bruit de leurs jeunes chansons.

Par M. BERQUIN.

DISTIQUE,

Sur la Statue (*) de M. DE BUFFON, exécutée en Marbre par les ordres de Louis XV, & par ceux de Louis XVI, au Jardin du Roi.

BUFFON vit dans ce marbre : à ces traits pleins de feu,
vois-je de la nature ou le Peintre, ou le Dieu ?

Par M. LE BRUN.

(*) Cette belle Statue est du célebre M. Pajou.

EPITRE
A MON ANESSE.

AMATEUR du jus de la treille,
Horace parle à sa bouteille :
c'est le doux objet de ses vœux.
Joli moineau qui perd la vie,
à l'amant chéri de Lesbie
fait verser des pleurs amoureux.
Que d'excuses pour mon ivresse !
Vert-Vert fait inspirer Gresset,
Deshouliere chante un barbet :
je puis célébrer mon Anesse.
Sans te mêler à mes concerts,
reçois-les, nourrice fidelle ;
ta gloire est le prix de mes vers ;
mes vers sont le prix de ton zèle.
Hélas ! sans toi, la mort cruelle,
à vingt ans me donnoit des fers ;
déjà d'une main indiscretre,
sur ma tombe maint faux Prophete,
gravoit ces mots : Choisy n'est plus !
mais prenant ma boisson chérie,
dans ses flots je puise la vie :
ton lait a toutes les vertus.
Irai-je chercher la fontaine
du mont escarpé d'Hélicon ?

je vois jaillir d'un double mont
la Castalie & l'Hippocrène ;
je sens à mes heureux transports,
que je puis former des accords
dignes des Héros & des Belles.
Hélas ! de toi je tiens ce don :
si je n'étois ton nourrisson,
le serois-je des neuf Pucelles ?

D'Epidaure le Dieu cruel,
despote d'une ame troublée,
de mon antique cheminée,
s'étoit fait un moderne autel :
là, dans la boëte de Pandore,
l'on eut vu petit lait, syrops,
tisane, béchique & pavots,
& par malheur point d'ellébore.
Ce n'est point au dieu de Paphos
que je consacrois mes tablettes ;
les aphorismes, les recettes,
y tenoient lieu de Madrigaux ;
de Galien & d'Hippocrates,
les simulachres enfumés,
près de mon foyer, nés-à-nés,
représentoient mes Dieux Pénates.
Hélas ! tels étoient mes seuls Dieux.
Celui d'Amathonte & sa mere
fuyoient un séjour odieux,
où sous un épais atmosphere,
devoient s'étouffer tous leurs feux ;
où la rose & la violette,

au lieu de couronner ma tête,
ſur le feu perdant leurs couleurs,
employoient leur vertu ſecrette
à lénifier mes humeurs ;
l'Amour baiſſant l'aile légere,
dont il allume nos ardeurs,
eut ſuccombé ſous les vapeurs
de mon Apollon ſomnifere.
Si par haſard mes foibles doigts
remontoient mon luth aux abois,
on n'entendoit que ſons funebres ;
je n'uniſſois ma triſte voix,
qu'au cri de l'oiſeau des ténebres.
D'un ſouffle prête à s'exhaler,
chanceloit ma foible exiſtence :
je devois mourir en ſilence :
chere Aneſſe, par ta puiſſance,
je vis, je ris, & puis parler.
On dit qu'autrefois un Prophete,
faux ou vrai, pour moi c'eſt tout un,
envers ſon âneſſe diſtraite,
uſant d'un fouet importun,
ouït parler la pauvre bête :
admirons l'âne qui parloit
par la vertu des coups de gaule !
mais valoit-il donc, s'il vous plaît,
celui qui me rend la parole ?
Vrai phénix des porteurs de bâts,
ſur les ſacrés, ſur les prophanes,
enfin par-deſſus tous les ânes,

mon Aneſſe obtiendra le pas.
Oui, qu'elle ſoit déifiée!
qu'elle aille abreuver de ſon lait
les habitans de l'empirée;
rafraîchir la route lactée,
& ſe placer pour ſon bienfait,
près de Pégaſe ou d'Amalthée!
Que la jeuneſſe & la beauté,
que toute aimable Déité,
de ſon Nectar ſoit énivrée!
Vénus aura le teint d'Hébé,
Hébé, les feux de Cytherée.
Vénus, Hébé, reines des Cieux,
ô vous qu'ici bas l'on encenſe,
Déités qui faites les Dieux,
protégez la reconnoiſſance.
Qui ne connoît point ſes attraits
méconnut toujours votre empire:
malgré vos traits, votre ſourire,
cœurs ingrats n'aimeront jamais.
Et toi qui vivras déſormais,
dans mes vers & dans ma mémoire,
pardonne ſi d'Eglé les traits,
ſur moi remportent la victoire:
je n'interromps l'hymne à ta gloire
que pour jouir de tes bienfaits.
O ma nourrice! ô chere Aneſſe!
oui, je te dois, je le confeſſe,
ma gloire & la plus douce paix;
tes droits ſont ceux de la nature;

mais l'amour vient en réclamer,
tyran trop doux pour que j'abjure
des fers qu'il fait trop faire aimer.
Au moins fuspends ta jaloufie ;
comme à toi, je lui dois le jour....
& tu fais trop que de la vie,
la moitié revient à l'Amour.

Par M. DE CHOISY.

L'ESPÉRANCE ET L'AMOUR.

QUAND l'éternel, dans fa jufte colere,
voulut punir le pauvre genre-humain ;
quand pour ravir quelques fruits à la terre,
on fut forcé de déchirer fon fein ;
quand on connut la famine & la guerre ;
quand on fentit les horreurs de la faim,
l'ardente foif ; quand, fous un ciel d'airain,
on vit voler les fleches du tonnerre,
tout périffoit, tout mouroit fans retour ;
c'en étoit fait ! mais Jupiter un jour,
pour adoucir notre horrible mifere,
nous envoya l'efpérance & l'amour ;
couple divin, dont la préfence aimable
charme l'ennui, diffipe les douleurs,
à nos regards offrant toujours des fleurs,
fait de la vie un banquet délectable,
& que le Ciel, pour comble de faveurs,
depuis ce tems rendit inféparable.

Par M. ROYOU.

A LA METTRIE,

Vers ecrits sur une carte.

JE ne suis point inquiété
si notre joyeux la Mettrie
perd quelquefois cette santé
qui rend sa face si fleurie :
quelque peu de gloutonerie,
avec beaucoup de volupté,
sont les doux emplois de sa vie.
Il se conduit comme il écrit,
à la nature il s'abandonne,
& chez lui, le plaisir guérit
tous les maux que le plaisir donne.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN bourgeois instruisoit à parler,
eh qui? sa femme? — Oh! non pas, mais sa pie:
quiconque entroit, mon oison d'appeller
tel, un cocu, telle autre, une toupie.
La prude Alix, qui trouve en tout du mal,
se plaint au maître: — Eh fi! c'est conscience
d'ainsi séduire un honnête animal :
il vaudroit mieux lui montrer sa croyance!

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

LE ZÉPHIR ET LE RUISSEAU,

FABLE DIALOGUÉE.

LE RUISSEAU.

Qui t'amène en ces lieux, jeune & brillant Zéphire ?
Dans ce champêtre & ruſtique ſéjour,
quel eſt le charme qui t'attire ?
vole, crois-moi, ſur les pas de l'Amour ;
dans ces jardins que l'on admire,
de Flore va groſſir la cour.
Ces bords ſont faits pour l'amant qui ſoupire,
non pour celui qui change chaque jour.

LE ZÉPHIR.

Quitte, chétif ruiſſeau, cet inſultant langage :
murmure, ſi tu veux, mais ſur un ton plus bas.
Enchaîné par le ſort dans un étroit rivage,
tant d'orgueil ne te convient pas.
Contente-toi de rouler dans la plaine
ſervilement tes fugitives eaux,
& du parfum de mon haleine,
laiſſe jouir les fleurs qui parent ces côteaux.

Le Ruisseau.

Ne méprise pas tant ma petite existence :
je tiens un rang dans l'empire amoureux,
& sans avoir ta frivole élégance,
des Bergères qu'Amour attire dans ces lieux,
je tempère souvent les feux.

Le Zéphir.

Mais voyez donc l'impertinence,
d'oser se comparer à moi !
Tandis qu'à vingt beautés je vais donner la loi,
les asservir pour leur manquer de foi,
tu restes dans ta dépendance,
beau Céladon ! je siffle ta constance :
adieu, je vole à mon emploi.

Il part.... au même instant, une jeune Bergère
au fin corsage, aux regards séduisants,
sur les bords du ruisseau quitte des vêtemens
qu'inventa la pudeur austère,
& plonge dans ses flots des charmes ravissans.
Tandis que le Zéphir incertain dans sa route,
s'abandonne à sa folie erreur,
le modeste Ruisseau se moque du trompeur :
l'amant léger, dit-il, court après le bonheur,
& l'amant sensible le goûte.

Par Madame de Bourdic, *ci-devant Marquise* d'Antremont.

A MADEMOISELLE D...

Après l'avoir entendu jouer des pièces de clavecin, & chanter des airs de sa composition.

Seriez-vous l'une des neuf Sœurs?
N'êtes-vous point la plus belle des Graces,
vous qui pourriez toucher les moins sensibles cœurs,
& mieux qu'Orphée, attirer sur vos traces
les tigres adoucis par vos sons enchanteurs?
Non : ce seroit vous faire injure.
Les Muses, il est vrai, par leurs talens divers,
surent instruire & charmer l'univers :
mais tous leurs favoris, dont la prose ou les vers
de ces Filles du ciel ont tracé la peinture,
ont vanté leur esprit, & non pas leur figure.
Les Grâces, qui vous ont donné tous leurs attraits,
de Vénus, comme vous, possédqient la ceinture :
mais lisez bien tous leurs portraits ;
on y parle beaucoup de beautés ingénues,
de modeste rougeur, de Nymphes demi-nues,
toujours de leurs appas, de leurs talens, jamais.
Vous seule possédez & l'une & l'autre gloire :
du Pinde & de Paphos vous orneriez la Cour,
Objet digne en effet du céleste séjour,

vous joignez tous les dons des Filles de Mémoire, aux charmes réunis des trois sœurs de l'Amour.

Par M. GINGUENÉ.

CONTE.

JADIS vivoit à Carcassonne
un gros Richard nommé Lucas.
Ami de l'espece qui sonne,
il faisoit la banque aux ducats.
Un jour sa femme assez jolie
lui mit au monde un beau garçon.
Dans l'Eglise, en cérémonie,
un Prêtre asperge le poupon;
puis sur le livre de la vie,
où tous les noms sont consignés,
le Pasteur, dans la sacristie,
dit à Lucas: Monsieur, signez.
Et Lucas, selon sa manie,
toujours l'esprit à son métier,
très-nettement sur le papier,
signa, *Lucas & compagnie.*

Par M. le Marquis DE VILLETTE.



A M. DE CHAMPFORT,

Auteur de la Tragédie de Muſtapha & Zéangir.

INFORTUNÉ Serin, pour la première fois,
ſur l'Hélicon, de ma débile voix,
dans un air peu connu, j'eſſayois le ramage,
lorſque j'appris que dans le voiſinage,
un Roſſignol déjà fêté pour ſes chanſons,
au goſier toujours juſte, harmonieux & tendre,
bientôt dans le même air devoit ſe faire entendre.
J'attendis : je me tus. Quelques jaloux Pinçons,
toujours prompts à ſemer par-tout la zizanie,
diſoient, en ajoutant un peu de calomnie,
que le fier Roſſignol trop sûr de ſes talens,
mépriſoit du Serin les novices accens.
Celui qui nous mépriſe obtient rarement grace;
& s'il l'obtient, du moins ce n'eſt point au Parnaſſe.
Je les crus; j'avois tort : mais je fus irrité;
l'orgueil du Roſſignol redoubla ma fierté.
Il chanta cependant : j'allai prêter l'oreille,
& j'entendis ſouvent crier merveille;
il le méritoit bien. Enfin, un mois après,
je l'apperçus de loin caché dans des boſquets;
il me vit, vint à moi; j'appris à le connoître.
Aimable Roſſignol, heureux qui de tes chants
peut goûter à loiſir les ſons intéreſſans

plus heureux celui qui fait naître
en toi de l'amitié les tendres sentimens!
Ce bonheur me viendra peut-être.
En attendant, vivons, chantons en paix ;
une gloire envieuse est pour moi sans attraits.
D'ailleurs quelque parti qu'un pauvre Serin prenne,
bien est-il sûr que les oiseaux des bois
ne peuvent admirer sa voix,
puisqu'ils ont entendu la tienne.

Par M. DE MAISONNEUVE, *Auteur d'une Tragédie de* Mustapha.

LE RÊVE.

UN matin Blaise avisant
Charlote sa ménagère,
lui disoit: ah! ah! ma chère,
j'ai fait un rêve plaisant.
Tu connois la femme à Pierre,
cette nuit, en devisant
sur le bord de la rivière,
elle & moi.... cela s'entend.
— Ma foi! je t'en livre autant,
lui repartit la commère.
Tu connois le gros Lucas?
Le drôle, la nuit dernière,
lorgnoit de près mes appas.
— La rencontre est singulière.
— Tu rêvois, dis-tu, compère;
mais moi, je ne rêvois pas.

Par M. PONS DE VERDUN.

COUPLETS IN-PROMPTU,

*A MADEMOISELLE B**,*

Qui refusoit d'aller à un bal, parce qu'elle ne se croyoit pas assez parée.

AIR: *Je suis Lindor.*

VOTRE beauté sera votre parure;
fut-il jamais un plus bel ornement?
Si quelquefois l'art nous charme un moment,
c'est quand il peut imiter la nature.

Voyez, Zélis, la fleur qui vient d'éclore:
de la nature elle tient ses couleurs;
son sein vermeil est arrosé des pleurs
que le matin a répandu l'aurore.

Elle est touchante, elle est simple, elle est belle;
la main de l'art ne l'embelliroit pas;
n'ajoutez rien, Zélis, à vos appas:
souvenez-vous que vous êtes comme elle.

Suivez, ornez la cour de Terpsichore;
vos pas légers y charmeront l'Amour....
Ah! si ce Dieu vous séduit à son tour,
lui seul pourra vous embellir encore.

Par M. DU CHATEAU DE ROCHEBARON.

ÉPIGRAMME.

De grand matin, chez un Banquier fameux,
certains voleurs avoient ſu s'introduire:
quel coup pour eux! beſoin n'eſt de déduire
combien d'avance ils s'eſtimoient heureux.
Au coffre-fort, vole toute la bande;
mais le Banquier les avoit prévenus,
& la nuit même, avec tous ſes écus,
le drôle étoit parti pour la Hollande.

Par M. ANDRIEUX.

VERS

Pour le portrait de M. LE NOIR*, Conſeiller d'Etat & Lieutenant Général de Police.*

Juste, éclairé, prudent, inflexible aux abus,
conſacrant à l'Etat & ſes ſoins & ſa vie,
par ſes talens, par ſes vertus,
il a ſu mériter & déſarmer l'envie.

LES TROIS MARIAGES DE VULCAIN.

VULCAIN retrouvoit tous les jours
Vénus & Mars & les Amours
dans ce même filet d'invention ſi neuve,
dont jadis dans l'Olympe il avoit fait l'épreuve.
Las de toujours trouver ce qu'il cherchoit toujours,
ſans quéreller Vénus, Vulcain lui dit : Madame,
vous n'aimez pas les longs diſcours ;
en deux mots j'ai fini : vous n'êtes plus ma femme.
Vénus le prit au mot, ne dit rien, & partit.
Le Dieu qui forge le tonnerre
ſe crut le maître de la terre,
quand il fut maître de ſon lit.
Mais ce Dieu dès le ſoir ſe ſouvient qu'il eſt homme,
tant & ſi bien qu'au bout d'un mois,
il reprend femme. Or cette fois,
à la Déeſſe Eris il préſente la pomme.
Mes chers amis, cette Eris-là,
c'étoit la Diſcorde en perſonne :
ſon pauvre époux qui le ſoupçonne,
comprend qu'il eſt tombé de Charybde en Scylla.
Quelque parti qu'on lui propoſe,
elle n'en peut trouver un bon ;
& ſa réponſe à toute choſe,
commence par un *mais* & finit par un *non.*
Vulcain vouloit parler, on lui fermoit la bouche;

Quand il vouloit du blanc, Eris vouloit du noir.
En guerre du matin au soir,
avec Eris enfin, Vulcain devint farouche.
Un beau jour à sa forge il saisit son marteau,
pensant traiter sa femme ainsi que son enclume :
Eris qui l'apperçoit, le cœur gros d'amertume,
reprend la clef des champs, sans chercher son trousseau.
La troisième, dit-il, sera bonne ou mauvaise :
je ne peux trouver pis, je pourrois trouver mieux.
La Nymphe Echo charma ses yeux :
Vulcain de l'épouser se retrouva tout aise ;
il se croyoit heureux : car avec celle-ci
il n'essuyoit ni *mais* ni *si :*
mais la Nymphe étoit sotte, & n'étoit pas muette ;
tout ce que dit l'époux, sa femme le répète :
le Dieu ne trouvoit pas que cela fût subtil.
S'il siffloit, s'il juroit, ainsi faisoit sa Belle.
Mais il me semble.... lui dit-il....
il me semble.... répondit-elle.
Oh ! mon malheur est inoui,
se récria Vulcain ! Echo répondit : oui.
Va, dit-il, si tu veux épouser un vieux singe.
Vieux singe... vieux singe... vieux singe ;
& vieux singe trois fois, ce furent ses adieux.
Vulcain demeura veuf, je ne sais s'il fit mieux.

Par M. Boisard.



LE RETOUR A LA CAMPAGNE.

ENFIN vous allez donc paroître,
lieux charmans, qui m'avez vû naître,
bosquets formés par les amours;
je vous vois, riantes prairies,
sombres forêts, plaines fleuries:
je viens ici finir mes jours.

Hélas! qu'il se trompe soi-même,
celui qui dans un rang suprême,
croit trouver la félicité!
on y languit dans l'ignorance;
l'ame y laisse son innocence;
le cœur y perd sa liberté.

Que je t'aime, ô simple nature!
toujours belle sans imposture,
tu plais en tout tems, en tous lieux.
Non, il n'est que toi d'immortelle;
toujours vraie & toujours nouvelle,
tu charmes le cœur & les yeux.

L'art ne doit jamais te contraindre;
il faut qu'il se borne à te peindre,
à te sentir, à t'écouter;
une fleur forme ta parure,

dans le miroir d'une onde pure ;
il doit venir te consulter.

D'une simple & jeune Bergere ,
qui file en paix sur la fougere ,
tes chants font briller la candeur.
C'est toi qui formes son langage ;
son innocence est ton ouvrage ,
& ton empire est dans son cœur.

Ah ! que vous me faites envie ,
Bergers , vous coulez votre vie ,
loin des méchans , loin des jaloux !
Dans vos hameaux , je vais vous suivre ;
hélas ! l'on ne commence à vivre
que du jour qu'on vit avec vous.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

A FEU M. DE VOLTAIRE,

Dans la loge des neuf Sœurs.

AU nom de notre illustre Frere ,
tout Maçon triomphe aujourd'hui :
s'il reçoit de nous la lumiere ,
le monde la reçoit de lui.

Par M. DE LA DIXMERIE.

EPITRE

A Madame la Comtesse DE BEAUHARNAIS,
Auteur des Lettres de Stéphanie.

QUOI ! tu veux donc obstinément,
t'enlever toi-même à ta gloire,
& t'enfermer obscurément,
au fond du Temple de mémoire,
où Sapho te cherche & t'attend !
Telle à se cacher attentive,
laissant aux roses l'apparat,
la solitaire Sensitive,
qui, lorsque rien ne la captive,
aime à respirer sans éclat,
resserre en sa pudeur craintive,
sa feuille chaste & fugitive,
sous le tact le plus délicat....

C'en est trop ! tu seras trahie ;
oui, bravant tes scrupules vains,
je veux prévenir les larcins
que te feroit la modestie.
Laisse rougir de leurs travaux,
ces Ecrivains aux mœurs impures,
ces petits Pétrones nouveaux,
qui déshonorent leurs pinceaux

par de lascives mignatures ;
qui de l'Arétin effronté,
briguant la vogue illégitime,
enluminent les traits du crime
des couleurs de la volupté.
Laisse, laisse encor se soustraire
au rayon importun du jour,
ces romanciers sans caractere,
qui se répérant tour-à-tour,
& ne sachant aimer ni plaire,
parlent de graces & d'amour ;
dans leurs esquisses imparfaites,
ébauchent nos sots achevés,
nos philosophes femmelettes,
nos héros à l'ombre élevés,
nos Lovelaces énervés,
& nos intrépides caillettes.
Mais toi, dont les nobles crayons
te rendront quelque jour l'égale
des Prevots & des Richardsons ;
toi, leur digne & jeune rivale,
dont les écrits sont des leçons,
& qui dans tes lettres de flamme,
que doit craindre un cœur corrompu,
as su répandre avec ton ame
les traits sacrés de la vertu :
aux préjugés trop asservie,
peux-tu bien, malgré nos desirs,
désavouant ta Stéphanie,
tromper ta gloire & nos plaisirs ?

Préfere à ce caprice étrange,
un succès qu'on te déroba,
& montre aux mains de Rosalba,
la palette de Michel-Ange.

« Mais, dis-tu, je viens dans un tems,
» où les têtes qui m'environnent,
» ont de plus légers mouvemens,
» que les plumes qui les couronnent,
» voltigeantes au gré des vents.
» Moins mes tableaux sont condamnables
» plus les effets en seront lents;
» à mon siecle, je peins des fables,
» quand je lui peins de vrais amans.
» Avec le secours de l'optique,
» nous les voyons dans les Romans,
» comme dans un lointain magique,
» pays perdu des sentimens.
» Et puis, pour trop bien les connoître,
» je crains beaucoup de mes lecteurs:
» ceux-là me haïront peut-être,
» d'avoir fait couler quelques pleurs ».

D'accord : pour forcer nos suffrages,
oublier la saison des jeux,
joindre aux talens les plus heureux,
d'Hébé les plus doux avantages:
c'est, j'en conviens, un crime affreux,
Tant que dans nos cercles volages,
on dira du bien de tes yeux,

on médira de tes ouvrages :
rien n'est plus juste & moins fâcheux,
Du Parnasse & de l'Idalie,
quand tu méritas les honneurs,
Muse aimable, & femme jolie,
croyois-tu donc ceindre impunie,
ta double couronne de fleurs ?
Va, laisse Eglé, Lise, Egérie,
essayer d'obscures clameurs
dans leur mourante cotterie.
Sans compter mille admirateurs,
dont le goût déjà t'apprécie,
& ta figure & ton génie,
sont deux puissans consolateurs.

Remplis en dépit des censeurs,
la prédiction qu'on a faite,
de l'aveu même des neuf Sœurs,
& qu'aujourd'hui l'Amour répéte ;
« Unissant l'ame & la raison,
» afin d'en être plus parfaite,
» elle aura l'esprit de Ninon,
» avec le cœur de la Fayette.

Par M. DORAT.



LE BAISER.

AIR : *De M. Albaneze, noté n°. 4.*

UN doux baiſer, Zelmire, ma chere ame !
l'âge s'enfuit, profitons des inſtans ;
c'eſt le ſeul bien que ton amant reclame ;
ce doux baiſer lui rendra ſon Printems.

Un autre encor, mais plus doux, ma chere ame !
ta bouche à-peine à la mienne a touché.
Un autre encor, & mets-y plus de flamme,
car le premier, tu ne l'as qu'ébauché.

Cruelle, arrête ! il m'irrite, il m'enflamme ;
las ! valoit mieux, bien mieux me refuſer :
ce n'eſt point là des baiſers, ma chere ame.
Ah ! c'eſt plutôt le deſir d'un baiſer.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN.

CI-GIST qui termina ſon ſort
ſur les genoux de ma Sylvie :
ah ! ſon mal étoit donc bien fort,
puiſqu'à la ſource de la vie
il ne put éviter la mort.

Par M. BONNIER DE LAYENS.

ÉPIGRAMME.

LORSQUE Dorimond vous parfume
d'un encens pur autant que doux,
vous le louez d'un trait de plume,
Licidas, c'est mal fait à vous.
Il s'en plaint avec amertume :
de sa colere qui s'allume
vous allez ressentir l'effet :
je m'en étois douté d'avance ;
sa louange n'étoit qu'un prêt,
dont vous lui deviez l'intérêt
au denier cinq en conscience.

Par M. PONS DE VERDUN.

VERS

Pour le Portrait de J. J. ROUSSEAU.

VOILA donc les traits de cet homme,
qui réunit éminemment
ce que dans la Grece & dans Rome,
on vit autrefois de plus grand :
l'éloquence de Démosthène,
la sévérité de Caton,
l'ame sublime de Platon,
& la fierté de Diogène.

Par M. PIDOU,

PORTRAIT DES MARIS.

AIR : *Des Trembleurs.*

UN amant léger, frivole,
d'une jeune enfant raffole ;
doux regards, belle parole,
le font choisir pour époux.
Soumis quand l'hymen s'apprête,
tendre, le jour de sa fête,
le lendemain, il tient tête ...,
il faut déjà filer doux.

Si-tôt que du mariage
le lien sacré l'engage,
plus de vœux, pas un hommage,
plaisirs, talens, tout s'enfuit :
en vertu de l'hymenée,
il vous gronde à la journée,
bâille toute la soirée,
& Dieu sait s'il dort la nuit,

Sa contenance engourdie,
quelque grave fantaisie,
son humeur, sa jalousie,
oui, c'est-là tout votre bien ;
& pour avoir l'avantage
de rester dans l'esclavage,

il faut garder au volage
un cœur dont il ne fait rien.

Par Madame la Marquise DE LA FERANDIÈRE.

A MADAME HÉBERT,

Qui avoit envoyé à l'Auteur deux remèdes ; l'un contre l'hémorrhagie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.

JE perdois tout mon sang, vous l'avez conservé ;
mes yeux étoient éteints, & je vous dois la vue :
si vous m'avez deux fois sauvé,
grace ne vous soit point rendue :
vous en faites autant pour la foule inconnue
de cent mortels infortunés.
Vos soins sont votre récompense :
doit-on de la reconnoissance
pour les plaisirs que vous prenez ?

Par feu M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

CI-GIST un vieux atrabilaire :
après l'avoir fait enterrer,
sa veuve n'ayant rien à faire,
prit le parti de le pleurer.

Par M. D. S. L.

LES CYGNES,

FABLE.

Deux cygnes, auſſi blancs que celui de Léda,
comparoient ſur les eaux l'albâtre de leurs ailes;
le démêlé fut long : mais aucun ne céda,
dont advint que mes ſots, pour finir leurs querelles,
voulurent s'en remettre à la loi du plus fort.
Animés, furieux, l'un ſur l'autre ils s'élancent;
par l'ardeur emportés, ils rejoignent le bord.
Là, pendant qu'au haſard leurs forces ſe balancent,
l'eau qu'ils troubloient rejailliſſant ſur eux,
d'un noir limon va les couvrir tous deux.
Alors le plus ſenſé, (le plus foible peut-être)
tint ce diſcours judicieux :
« Nos combats n'ont ſervi qu'à faire diſparoître
» notre ſeul ornement qui peut charmer les yeux;
» mon frère, à nos dépens, il faut devenir ſage;
» recouvrons notre éclat, n'en ſoyons envieux,
» & ne nous rappellons des excès ſi honteux,
» que pour nous exciter à briller davantage ».
D'un ſalutaire effet ces mots furent ſuivis :
les rivaux éclairés ſe plongèrent dans l'onde,
& pour finir leurs jours dans une paix profonde,
reparurent plus beaux ſans ceſſer d'être amis.

Ma Fable est votre image, & je vous la dédie,
Poëtes, Prosateurs, qui vous persécutez :
quels charmes ne sont pas gâtés
par la fureur & par l'envie ?

Par M. le Chevalier DE LA LOGE.

L'INUTILE DE COUR.

Vois à la Cour l'opulent Théophile :
parmi les Grands on le croiroit admis ;
au bal, au jeu, par-tout il se faufile,
ne fait qu'un saut du Ministre au Commis.
Le connoît-on ? a-t-il-là des amis ?
Lui ? point du tout : on le pousse, on le chasse
aux grands couverts, aux galas, à la chasse ;
il est toujours baffoué, contredit :
sont-ce les biens, les honneurs qu'il pourchasse ?
non, mais plutôt l'air d'avoir du crédit.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

QUATRAIN.

Douce amitié, sous votre empire,
le Ciel a fixé le bonheur ;
vous êtes la raison du cœur :
l'amour n'en est que le délire.

A MADAME LA COMTESSE
DE BEAUHARNAIS,

Après quelques converſations ſur les Sylphes & les Sylphides.

Pour être heureux, il faut, dit-on, rêver!
eh bien! je vous implore, aimable Rêverie :
aux régions de Sylphirie,
montrez-moi ce bonheur que je ne puis trouver.
Songes rians de la Féerie,
de vos Nymphes de l'air, que j'aime les portraits!
Plus légères que les abeilles,
du parfum des roſes vermeilles,
elles compoſent tous leurs mets ;
comme Zéphire, elles ſont careſſantes ;
comme les Dieux, elles ſont bienfaiſantes ;
dans leur aimable empire, on ne trompe jamais.
Point d'ingrates, point de perfides ;
point de cœurs froids, d'ames arides :
toujours nouvelle fleur & d'eſprit & d'attraits.
Chez nos mortelles inſipides,
comment réaliſer ces traits ?
ou plutôt comment croire ?... Oh! je crois déſormais,
me dit l'Amour, aux charmantes Sylphides,
depuis que j'ai vu Beauharnais.

Par M. Le Brun.

ÉPIGRAMME.

Certain Rimeur, en plein parterre,
disoit un jour haussant le ton,
que de sa main un sien confrère,
recevroit cent coups de bâton.
Cent, dit quelqu'un ! pourquoi pas mille ?
satisfaites votre courroux ;
donner n'est pas bien difficile,
quand on est en fonds comme vous.

Par M. Andrieux.

A MADAME **,

*Auteur de quelques Comédies, & entr'autres de l'*Amant anonyme.

Lorsque ton art divin enchante tout Paris,
je ne suis que l'écho de la voix unanime :
mais le meilleur de tes écrits
est, je crois, l'Amant anonyme.
Oui, dans cet ouvrage charmant,
sont tes portraits les plus fidèles :
ceux qui t'ont vue un seul moment,
ont dû te servir de modèles.



LE DÉPIT AMOUREUX,

OU

LA MIGRAINE.

DAPHNIS élégamment paré,
chargé du poids d'une migraine,
loin de Paris cachoit ſa peine
au milieu du ſalon doré
d'un palais aux jeux conſacré,
ornement des bords de la Seine.
Il compoſoit ces vers chagrins
dans un bal où régnoit la joie,
où revêtus d'or & de ſoie,
en promenant des yeux ſereins,
mille amans, fiers de leur folie,
rioient de ſa mélancolie,
& vantoient leurs heureux deſtins.
Voyant tout d'une ſombre teinte,
lui ſeul, infortuné rimeur,
par les ſons de cette complainte,
exhaloit un inſtant d'humeur.
O Paris! ville enchantereſſe,
ſéjour des plaiſirs & des arts,
où la folie & la ſageſſe,
ont réuni leurs étendarts!

ſuyant l'ivreſſe fortunée,
qui chez toi naît au ſein des ris,
je vais, loin de tes murs chéris,
enſevelir ma deſtinée.
Oui, je veux, ſans languir plus tard,
que mon cœur loin de toi s'épure;
ta beauté plaît : mais c'eſt un fard
dont j'ai reconnu l'impoſture;
tu n'es que l'empire de l'art :
mon ame eſt toute à la nature.
De ſoins inquiets agité,
d'où vient pourtant que je deſire
de fuir cet aſyle enchanté ?
On dira qu'aucune beauté
à mes vœux n'y daigne ſourire.
O toi qui ſavois me charmer !
toi que je trouvois ſi céleſte !
que ſans doute j'allois t'aimer,
malgré ce fard que je déteſte,
Iris, que ton cœur étoit pur
dans ta naïve adoleſcence !
Le ciel dévoilant ſon azur,
ſourioit à ton innocence,
& la terre avec complaiſance,
ſe couvrant de fleurs ſous tes pas,
applaudiſſoit à tes appas
ornés par la ſimple décence.
Ton œil, comme un rayon du jour,
portoit le charme dans mon ame;
ta voix, organe de l'amour,

fomentoit ma timide flame.
Quel souffle impur & corrupteur,
a pu t'enlever ta candeur?
Aujourd'hui, toi qui fus honnête,
je te vois sur nos boulevards,
élever fiérement la tête.
Pour t'admirer, chacun s'arrête...
Tu n'y gagnes que des regards :
des cœurs sont une autre conquête.
Dans ton rapide *Vis-à-vis*,
quand l'éclair de ta beauté passe,
je te vois à travers la glace,
& je reste les sens ravis.
Mais quoi! dans ta pompe frivole,
dois-je songer à ta rigueur?
tu n'es plus qu'une vaine idole,
hélas! & je possède un cœur.
Dans cette ville mensongère,
non, rien ne peut plus m'enflammer;
si les Belles y savent plaire,
elles n'y savent pas aimer.
J'y vois d'élégantes grimaces;
tout y brille sous un faux jour.
Paris m'offre la cour des Grâces:
j'y cherchois celle de l'Amour.

O de la paix auguste empire,
belle campagne, heureux séjour,
où tout à soi l'homme respire,
tandis qu'il végète à la cour!
refuge tranquille & champêtre

du ſage ou de qui le veut être,
ouvre-moi tes réduits ſecrets ;
là, plus voiſin de la nature,
j'entendrai ſa voix douce & pure
à mon cœur parler de plus près.
Loin de la foule qui s'oublie
dans les ris, & dans les amours,
je ſentirai couler ma vie,
& je jouirai de ſon cours.
Et quand il faudra que je tombe,
ô mort! ſous ta faulx abattu,
on pourra du moins ſur ma tombe :
graver ces mots : *il a vécu.*

Ainſi Daphnis tendre & ſenſible,
d'Iris pour lui ſeul inflexible
accuſant les cruels dédains,
faiſoit, Miſantrope riſible,
le projet de fuir les humains,
pour couler dans ce lieu paiſible,
le reſte de ſes jours éteints.
Bientôt le repos du village,
laſſant ſon cœur anéanti,
lui montre qu'il eſt trop peu ſage
pour prendre un ſi grave parti.
En deux jours, changeant & mobile,
il réforme un projet ſi beau ;
à pas lents, il vint au hameau :
il retourne en poſte à la ville.

Par M. LE SUIRE.

COUPLETS IN-PROMPTU,

A l'occaſion de la ſolemnité que le Régiment de la Reine, Cavalerie, en garniſon à Mirecourt, a fait célébrer dans la Paroiſſe de cette Ville, le 12 Novembre, pour l'heureux accouchement de Sa Majeſté.

AIR : *Un Soldat ſous un coup funeſte.*

COURAGE, Meſſieurs de la Reine
vous vous ſignalez aujourd'hui ;
pour notre auguſte Souveraine,
du Ciel vous implorez l'appui.
Un Colonel ſemblable
vaut bien que l'on ſe mette en frais,
puiſqu'à nos yeux tout le rend adorable,
ſon rang, ſon ſexe & ſes attraits.

Voyant ces braves Militaires
demander tous que l'Eternel,
ſenſible à leurs juſtes prières,
faſſe accoucher leur Colonel,
la Ville entière (*)
s'y joint avec empreſſement ;
lorſqu'il s'agit d'une Reine ſi chère,
nous ſommes tous du régiment.

(*) Le Préſidial de Mirecourt & tous les Ordres de la Ville ont aſſiſté à la cérémonie.

Dortan, ce noble Capitaine,
fait voir, en nous donnant la loi,
qu'il fait prier Dieu pour la Reine,
comme il s'est battu pour le Roi.
D'un serviteur fidèle
il a le bras, il a le cœur;
un régiment animé de son zèle,
en tous lieux doit être vainqueur.

Que les détails de cette fête
sont charmans pour de bons Français!
un aimable objet (*) fait la quête;
ah! je lui réponds du succès.
Tous les cœurs, sur ses traces,
grossiront sa quête à leur tour:
il falloit bien qu'à la fête des Grâces,
le frere quêteur fût l'Amour.

Par M. François de Neufchateau, *Préside du Présidial de Mirecourt.*

(*) Mademoiselle de Sylaguy.

VERS

Sur la mort de M. de *Voltaire.*


Parnasse! frémis de douleur & d'effroi!
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles!
Toi dont il fatigua les cent voix & les ailes,
dis que Voltaire est mort, pleure & repose-toi.

Par M. Le Brun.

EPITRE

'un Moineau transfuge à sa Maitresse.

QU'ENTENDS-JE, ma belle maitresse ?
l bruit vient jusqu'à moi dans mon nouveau séjour ;
dit que mon départ vous cause une tristesse
qui vous fait gémir nuit & jour.
J'admire & plains une amitié si chere ;
voudrois soulager cette douleur amere :
is enfin je ne puis me résoudre au retour.
Il est vrai que la solitude,
d chez vous ce qu'ailleurs on y trouve de rude :
s d'un cœur en secret envioit ma prison,
Une cage toujours couverte
feuillages unis aux fleurs de la saison,
& qui m'étoit toujours ouverte ;
asile riant où j'avois le plaisir,
par un essor assez champêtre,
d'exercer, selon mon desir,
mes aîles que vous laissiez croître ;
bonbons prodigués, vos caresses enfin,
oient dû m'attacher à mon heureux destin.
er j'en entretins, sur les branches d'un hêtre,
Moineau dont l'esprit me parut fort moral,
& d'autant plus, qu'il ne vouloit pas l'être,

» Bannis, bannis, dit-il, ce ſouvenir fatal,
» & ſonge déſormais que tu n'as plus de maître.
» On peut à moins de frais goûter un ſort plus dou
» un grain de chenevis qu'on rencontre ſous l'herb
» eſt d'un goût plus exquis pour nous,
» que ces mets qu'on nous offre en un palais ſuperb
» Tu vois ce bois ſi beau, ſi ſpacieux,
» où tout me plaît, où tout m'attire !
» eh bien ! ſi l'on venoit me dire,
» tu ne ſortiras plus de ces immenſes lieux ;
» fais-y pour jamais ta demeure ;
» auſſi-tôt ces bois, à mes yeux,
» ne paroîtroient qu'un ſéjour ennuyeux,
» qu'une étroite priſon où je mourrois ſur l'heure
» pour meſurer mon vol, je ne veux que les Cieux !
De ce diſcours, je le confeſſe,
je ſentis la ſolidité ;
& puis d'ailleurs vers la tendreſſe,
quand on ſe trouve auſſi porté
que les oiſeaux de mon eſpece,
pour un cœur, ſans l'amour, point de félicité.
Et qui t'empêchoit de le ſuivre,
me direz-vous ? t'avois-je pas donné
un jeune amant pour qui tu pouvois vivre,
en vrai Moineau prédeſtiné ?
Bon ! vous l'aviez choiſi ſi neuf & ſi ruſtique,
qu'on voyoit bien que votre politique,
étoit de dégoûter mes tendres ſentimens,
& de l'amour & des amans :
comme s'il ne tenoit qu'à dire :

« vîte ! aimez ce Moineau qui vous aime aujourd'hui, »
pour que dès l'inſtant on ſoupire !
Aime-t-on ou par l'ordre ou par les yeux d'autrui ?
Dans ces réflexions, j'avois l'ame arrêtée,
& de divers ſoucis dès long-tems agitée,
quand un Zéphir ſans doute envoyé par l'amour,
qu'en franc Moineau j'implorois chaque jour,
ébranle une fenêtre & l'eut bientôt ouverte :
prompte à ſaiſir l'occaſion offerte,
je m'échappe, & le ſuis dans le vague des airs.
L'ame contente, & plus libre & plus pure,
j'arrive dans un bois où de tendres concerts,
retiennent mille échos cachés ſous la verdure ;
des arbres les épais rameaux,
des ſources vives le murmure,
le frais, l'ombrage, le repos,
en ont fait les lieux les plus beaux
qui puiſſent orner la nature.
Dans la forêt, en un moment,
courut de bec en bec la nouvelle certaine
qu'il venoit d'arriver une Pariſienne,
une élégante à l'œil vif & charmant.
A ce bruit, auſſi-tôt, des oiſeaux de tout âge,
de tout ſexe, de tout plumage,
viennent pour me lorgner & m'offrir leurs talens ;
on me regarde, on m'examine :
ils me trouvoient des airs fins & piquans,
je ne ſais quoi de frippon dans la mine,
qu'ils convenoient que l'on n'a point aux champs.
Ils étoient connoiſſeurs & ſur-tout très-galans ;

pour m'applaudir, chacun battoit des aîles...
en un moment, ils furent tous rivaux;
mais si je plus fort aux Moineaux,
je déplus beaucoup à leurs Belles.
Certaine Allouette sur-tout,
qui ne me parut pas trop bonne,
voyant son amant prendre goût
aux agrémens de ma personne,
me dit, d'un ton piqué : « Bel oiseau de Paris,
» montrez-nous quelque essai de votre voix mignone?
» du nouvel Opéra n'auriez-vous rien appris? »
Comme l'on sait, celles de mon espece,
savent mieux aimer que chanter;
je me tirai d'affaire en peignant la tendresse
dans un regard mourant qu'on sut interpréter.
Tout bon Moineau se prend à pareille finesse.
C'est ainsi que je sus des hôtes de ce bois,
charmer & le cœur & la vue.
Entre mille aspirans, j'ai déjà fait un choix,
un! c'est bien peu!... mais la flamme assidue
de mon nouvel amant, me fait chérir ses loix.
Jamais une minute avec lui n'est perdue....
Quel bruit dans le feuillage! ah! c'est lui, je l'entens
m'appeller, & frémir avec l'air le plus tendre,
sous l'amoureux abri de ces rameaux naissans!
Adieu! de ses regards je ne puis me défendre;
les Moineaux sont pressés & sur-tout au printems.

Par M. Dorat.



VERS

VERS

Au ſujet des antiquités de Niſmes, ville où Madame DE BOURDIC *fait ſon ſéjour.*

QUE j'aime à contempler ces ſuperbes travaux,
du pouvoir des humains éternelles images !
Tout meurt, tout s'engloutit dans l'océan des âges ;
eux ſeuls ont repouſſé la fureur de ſes flots.
Peuple roi, qu'à nos yeux rappellent ces merveilles,
vous pénétrez nos cœurs d'un ſentiment jaloux ;
& cependant Bourdic, qui dans ſes douces veilles,
ne fait que des chanſons, doit vivre autant que vous.

Par M. DE L'HERMITTE DE MAILLANE.

RÉPONSE.

DE Sapho je connois l'hiſtoire.
Je n'ai ni ſes attraits, ni ſon luth enchanteur.
Vous me chantez..... & j'ai bien plus de gloire.
Quand du léger Phaon, elle perdit le cœur,
loin de ſe livrer au délire
d'un amour hélas ! trop jaloux,
elle auroit vécu pour le lire,
s'il avoit écrit comme vous.

Par Madame DE BOURDIC, *ci-devant Marquiſe* D'ANTREMONT.

A M. LE VICOMTE DE V**,

Qui partoit pour son Régiment.

AIR : *De Joconde.*

ADIEU, beau Chevalier François,
quand vous quittez nos femmes,
faites payer cher aux Anglois
les douleurs de ces Dames.
Mars & l'Amour arment vos mains ;
il faut finir vos preuves :
allez faire autant d'orphelins,
que vous laissez de veuves.

Par M. GROUVELLE.

ÉPIGRAMME.

IL n'est point cru, l'Auteur de ce pamphlet,
lorsqu'il nous dit qu'en mourant, Arouet
s'en est allé chez la gent diabolique :
devroit pourtant le beau sire être cru ;
à son langage atroce & fanatique,
il en paroît tout fraîchement venu.

Par M. PIDOU.

SAMMONOCODOM,

CONTE.

DANS ces beaux lieux que le Ménan arrose,
où des vergers les fruits délicieux
offrent au goût le parfum de la rose,
il est ainsi que dans bien d'autres lieux,
force Dervis qui, pour la bonne cause,
prêchent fort bien & n'agissent pas mieux.
Un Talapoin, c'est ainsi que l'on nomme
ces orgueilleux & pieux fainéans,
prêchoit un jour. Parmi nombre de gens,
qui gravement écoutoient le saint homme,
sur leurs talons assis, certain Français
se trouva-là. Prodiguez les bienfaits,
s'écrioit le célibataire;
imitez, suivez à jamais
de Sammonocodom l'exemple salutaire.
Ce Patriarche au-dessus des mortels,
foulant aux pieds & le sceptre & le trône,
se fit Hermite, abdiqua la couronne,
& l'univers lui dressa des autels.

A ce début & noble & Pindarique,
le grouppe assis salua l'Orateur,
& fort content de son air fanatique,
le régala d'un *fort bien*, *Monseigneur!*

Ecoutez-moi, pourſuivit-il de même,
vous, Mandarins, vous, peuple Siamois:
je ſuis des Dieux l'interprète ſuprême,
& Sammonocodom vous parle par ma voix.
Oui, ce légiſlateur, ce juſte
étoit rempli d'humanité;
pour ſatisfaire à ce devoir auguſte,
on le vit ſe réduire à la mendicité.
Quoique fort grand & d'énorme ſtature,
quoique ſa bouche eût la largeur d'un four,
un grain de riz faiſoit ſa nourriture,
le ſubſtantoit lui ſeul pendant un jour.
Un pauvre, un ſoir, lui demandant l'aumône,
mourant de faim, car point n'avoit goûté,
le ſaint arrache un œil, & le lui donne,
ne voulant pas manquer de charité.
Une autre fois, choſe plus admirable!
ce ſaint reclus, ce phénix des maris,
donne ſa femme, une femme adorable!....
Ah! dit le Français, à ce prix,
qu'il eſt doux d'être charitable!

Par M. PLANCHET.

ÉPIGRAMME.

POURQUOI me prêter des travers,
me dit un jour l'Abbé Roquette
Ami, lui répondis-je, en ce ſiecle pervers,
ce n'eſt qu'aux riches que l'on prête.

Par M. CHASS**.

MON RÊVE.

Ægri ſomnia. (*) Horat. *Art. Poët.*

« MAIS comment ſans douleur n'eſt-il point de
plaiſir,
diſois je ? » & comment la Nature,
» qui plaça dans nos cœurs l'aiguillon du deſir,
» n'a-t-elle point créé de jouiſſance pure ?
» Séduits par de fauſſes couleurs,
» nous courons après des chimeres.
» Nous rions : mais le rire eſt trop voiſin des pleurs;
» les douces voluptés ont des ſuites ameres ;
» l'épine eſt au milieu des fleurs.
» O Nature ! dis-moi : nous trahis-tu ſans ceſſe ?
» Par tes bienfaits inſidieux,
» ſignales-tu pour nous ta haine, ou ta tendreſſe ?
» De bontés, de rigueurs quel mêlange odieux !
» quand tu veux qu'un mortel à ton inſtinct ſe livre,
» bleſſé par l'attrait qui l'enyvre,
» doit-il remercier, ou maudire les Dieux ? »

Un ſot qui m'écoutoit, blâma cette apoſtrophe.
Ces Meſſieurs ont ce droit : ſans trop ſonger à rien,
ils jouiſſent de tout, & je crois qu'ils font bien.
Mais pourquoi ſe fâcher qu'un pauvre Philoſophe,
emporté par un autre goût,
ne jouiſſant de rien, déraiſonne ſur tout ?

(*) L'Auteur étoit malade, quand il a compoſé cette piece.

Je déraiſonnai donc. Plein de ce grand problême,
dans les ſavans écrits des faiſeurs de ſyſtême,
j'oſai m'enſevelir. De leurs tomes nombreux,
j'avois ſondé long-tems le chaos ténébreux,
ſans qu'à mes yeux encor la vérité vînt luire.
Laſſé de ce fatras qui ne pouvoit m'inſtruire,
je fermai des Docteurs les volumes poudreux,
& l'eſprit abſorbé, je m'endormis ſur eux.

Mais de ma paupiere échauffée,
à peine s'approcha le bandeau de Morphée,
que d'un ſonge frappant la vive illuſion,
pour moi fut un trait de lumiere.
O de nos raiſonneurs juſte confuſion!
un rêve, ſur cette matiere,
en dit plus que leur troupe entiere.
Jugez-en, mes amis; voici ma viſion.

Tranſporté tout-à-coup dans les plaines du vuide,
je contemplois d'un œil avide
le monde encore à ſon berceau;
tel que d'Héſiode & d'Ovide,
l'a retracé jadis l'ingénieux pinceau.

Un vaſe fut alors, du ſéjour du Tonnerre,
par la belle Pandore apporté ſur la terre.
Pandore ouvrit ce vaſe: auſſi-tôt, de ſon ſein,
s'échappa de nos maux le trop nombreux eſſain.
Dans la foule de nos miſeres,
je vis, (qui l'auroit cru?) ſortir le doux plaiſir,
papillon voltigeant, que ſes aîles légeres

rendoient difficile à ſaiſir,
mais ſi jeune, ſi plein de graces,
ſi bien fait pour régner ſur le cœur des mortels,
que leur foule d'abord accourant ſur ſes traces,
des Dieux oublioit les autels.
De l'Olympe bientôt la route dédaignée,
par Prométhée, en vain, fut au monde enſeignée...
De l'Olympe aux humains le plaiſir tenoit lieu.
Jupiter, à ſa Cour céleſte,
ſent bien que du fripon l'abſence eſt trop funeſte;
que même, à la ſourdine, elle fera dans peu,
plier bagage à plus d'un Dieu.
Aux Palais éternels, une froide réſerve
glace les ſoupers fins de la belle Vénus,
& les bureaux d'eſprit par la docte Minerve
de ſemaine en ſemaine exactement tenus.
Le Nectar paroît fade, encor qu'Hébé le ſerve.
Tous les Dieux, comme il faut, par l'ennui ſont vaincus.
Près de Daphné, que dis-je ? à côté de Bacchus,
Apollon ſent mourir ſa verve.
Les Déeſſes auſſi, que l'enjoué Momus,
tant de fois égaya par des traits de ſatyre,
mordent leur levre auguſte, & craignent de ſourire.
Les plats du grand couvert ſont manqués par Comus;
ſur ſon arc détendu, Diane ſe repoſe;
Thalie, en larmoyant, fait fuir les ſpectateurs;
Melpomene, à l'écart, ne gémit plus qu'en proſe;
les *Loto* de Junon ne trouvent plus d'acteurs.
Quelle étrange métamorphoſe !

C'en eſt fait ! les Cieux ſont déſerts ;
ſi bientôt le plaiſir n'y rentre.
Comment l'y rappeller ? dans ce bas univers,
au milieu des humains, plus foibles que pervers,
le volage étoit dans ſon centre.
Jupiter pouvoit bien, ordonnant ſon retour,
par lettre de cachet, le mander à ſa Cour.
Le plaiſir toutefois ne connoît pas de maître.
S'il ceſſe d'être libre, alors il ceſſe d'être.
De ſon autorité Jupiter n'uſa pas.
Préférant d'innocentes ruſes,
au Plaiſir ſur la terre il députa les Muſes.
Leur divine harmonie eut pour lui tant d'appas,
que ſans retard & ſans excuſes,
au céleſte ſéjour il revint ſur leurs pas.

Mais ce ſéjour divin m'admet rien qui le ſouille.
De ſa robe, en un coin le Plaiſir ſe dépouille ;
Des Dieux cet ornement n'eut pas été connu.
Sur la terre, ſuivant la mode,
le Plaiſir s'habilloit : mais au Ciel revenu,
l'étiquette du Ciel vouloit qu'il fût tout nud :
ce coſtume eſt bien plus commode.
Des jeux & des ris entouré,
le voilà donc enfin dans l'Olympe rentré.

Cependant la douleur, par notre humaine race,
voyoit ſon nom même abhorré.
Par-tout elle ſe montre & par-tout on la chaſſe ;
les pauvres la bravoient par un travail outré.

Dans les Palais des Grands, elle auroit pénétré ;
mais pour enchaîner son audace,
les Prêtres d'Esculape ont soudain conspiré.
Furieuse de sa disgrace,
d'un pas au hasard égaré,
sur la terre elle avoit erré ;
du plaisir fugitif elle trouve la trace,
& sa robe que, par malheur,
il laissoit au premier voleur
qui la rencontreroit sur place.
Le front jaune de la douleur,
semble un moment, à cette vue,
perdre son antique pâleur.
De cette robe heureuse, une fois revêtue,
elle pourra du moins avec plus d'agrément,
chez les mortels être reçue.
La cruelle, dès ce moment,
du plaisir parmi nous a pris l'accoutrement ;
& les fils de Japet qui l'ont tous méconnue,
la suivent tous aveuglément.

Insensés ! où va donc s'adresser votre hommage ?...
Ils ne m'écoutent pas... leur folle avidité
croit embrasser la volupté :
ce n'est pas même son image.
Ce fantôme attrayant qu'ils veulent tous saisir,
c'est la douleur, hélas ! sous l'habit du plaisir.

Par M. François de Neufchateau.

DEMAIN.

Vous m'amuſez par des careſſes ;
vous promettez inceſſamment,
& le Zéphir, en ſe jouant,
emporte vos vaines promeſſes.
Demain, dites-vous tous les jours.
Je ſuis chez vous avant l'aurore :
mais volant à votre ſecours,
la pudeur chaſſe les amours ;
demain, répétez-vous encore.
Rendez grâce au Dieu bienfaiſant
qui vous donna juſqu'à préſent
l'art d'être tous les jours nouvelle ;
mais le temps, du bout de ſon aile,
touchera vos traits en paſſant ;
dès *demain*, vous ſerez moins belle,
& moi peut-être moins preſſant.

Par M. le Chevalier DE PARNY.

VERS

Sur l'accouchement de la REINE.

Pour toi, France, un Dauphin doit naître;
une Princeſſe vient pour en être témoin :
lorſque l'on voit une Grâce paroître,
croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

Par M. IMBERT.

PORTRAIT

DE VOLTAIRE.

RAPHAEL pour le *trait* (*), Rubens par la couleur,
de la profe & des vers poffédant la magie,
écrivain très-fenfible, ou très-malin railleur,
dans le vafte champ du génie,
de chaque genre il a cueilli la fleur.
Le rire eft fon fecret; fon arme eft la faillie.
Que de fois dans ces *riens* dont il eft créateur,
déguifant la raifon fous l'air de la folie,
fans en prendre le ton, il fut légiflateur!
Sachant tout embraffer, fans peine il affocie
le compas de Newton aux pompons d'Emilie;
même après la Fontaine, il eft joyeux conteur;
même après l'Ariofte, il charma l'Italie;
il s'élève, defcend, gaîment fe multiplie:
plein de grâce ou de nerf, de fouplefle ou d'ardeur,
il plane en aigle, en ferpent fe replie,
au Plaute des François laiffe la profondeur,
& va d'un fard brillant enluminer Thalie.
Plus piquant que fidèle, agréable & trompeur,
par fes jolis romans l'hiftoire eft embellie;
bien loin de fe montrer fcrupuleux narrateur
des fottifes qu'il apprécie,

(*) La pureté du trait & la correction du deffin, font les caractères diftinctifs de Raphaël.

toujours en philosophe il ment à son lecteur
qu'avec la vérité si souvent on ennuie ;
& rival des anciens autant qu'imitateur,
dans l'épopée, ou dans la tragédie,
ornant ce qu'il dérobe, il est presqu'inventeur.

Par M. DORAT.

LE CHOIX JUDICIEUX.

A PEINE veuve, Elizène songea
à renouer les nœuds du mariage.
Quoi ! lui dit-on, quoi ! Madame, déjà,
se peut-il bien ? est lasse du veuvage !
Puis on lui cite à ce propos
l'exemple de la tourterelle.
Si vous voulez que je cherche un modèle
parmi l'espèce des oiseaux,
ne vaudroit-il pas mieux, dit-elle,
me laisser choisir les moineaux ?

Par M. DE SAINT-JUST.

LE PLATANE ET LA VIGNE.

(C'est le Platane qui parle.)

JE la soutins dans son enfance ;
sa tige prospéroit sous mon feuillage épais :
aujourd'hui ma parure est un de ses bienfaits ;
voilà le vrai tableau de la reconnoissance.

Par M. SIMON.

CHANT DE TRIOMPHE,

SUR LA RUINE DE BABYLONE ET LA MORT DE SON ROI (*),

Tiré du quatorzième Chapitre des Prophéties d'Isaie.

IL eſt donc renverſé ce coloſſe d'orgueil !
Trahi par la victoire, il expire ! & les villes,
qui devant ſes exploits courboient leurs fronts ſerviles,
chantent Babylone au cercueil !

Jéhova, qu'indignoit le faſte de l'impie,
voit d'un ſceptre de fer l'Orient écraſé ;
Jéhova parle : il faut que le crime s'expie.
Le ſceptre de fer eſt briſé.

Oui : celui qui frappoit dans ſa barbare joie
les peuples gémiſſans, eſt lui-même frappé :
au bras d'un Dieu vengeur il n'a point échappé,
& la mort en a fait ſa proie.

En le voyant tomber, ce farouche tyran,
la Terre a tout-à-coup frémi d'un doux tumulte :

(*) Cette pièce eſt tirée d'une note ſur la Poéſie hébraïque, qui doit ſe trouver à la ſuite du Poëme des *Mois*, par M. Roucher. Cet ouvrage paroîtra inceſſamment.

le pin s'en réjouit, & le cèdre l'insulte,
tranquille au sommet du Liban.

« De ton sang, disent-ils, quand la plaine est baignée,
» quel bras assez hardi pour nous blesser jamais !
» Tu meurs, & nous vivons : ta chûte désormais
» épouvantera la coignée. »

L'enfer à ton aspect s'est ému. Chaque Roi,
impatient de voir tes palmes triomphales,
se lève, sort du trône, & ces Ombres royales
vont en foule au-devant de toi.

« Eh quoi donc! comme nous, te voilà, disent-elles !
» dans la tourbe des morts, tu descends confondu !
» Te voilà sans flatteurs, sans cortège, & perdu
» dans les ténèbres éternelles ! »

Comment es-tu tombé de ton char radieux,
brillant fils du matin ? Tu versois la lumière,
& tu dors maintenant éteint dans la poussière !
Comment es-tu tombé des cieux ?

N'aguères tu disois : « Au-dessus des nuages,
» je veux, le sceptre en main, pareil à Dieu, m'asseoir.
» Cieux, vous serez mon trône! astres, je veux vous voir
» m'apporter vos humbles hommages ! »

Tu le disois : l'enfer dévore tes desseins.
Et tous les voyageurs, qui verront le rivage

où gît ton corps meurtri, penchés fur ton vifage,
    fe demanderont incertains :

« Eft-ce lui, dont la voix commandoit à la guerre?
» lui, qui d'or & de fang épuifoit les Etats,
» & Potentat, vainqueur des plus fiers Potentats,
    » en défert transformoit la terre ?

» Les marbres, les parfums & les hymnes pieux
» des Rois les plus obfcurs honorent la mémoire ;
» & même les tyrans n'arrivent pas fans gloire
    » au fépulchre de leurs ayeux.

» Cruel ! toi feul privé des pompes funéraires,
» tu feras le butin du vorace corbeau.
» Non : tu ne joindras point tes pères au tombeau ;
    » ta cendre outrageroit tes pères. »

Il eft affreux ton fort; mais tu l'as mérité.
Réponds : quel eft le fang qu'épargna ta furie?
N'as-tu pas fait, barbare, à ma fainte Patrie
    foixante ans de captivité ?

Eh bien ! que tes forfaits retombent fur ta race.
Que le glaive implacable égorge tes enfans.
Tes projets dans tes fils revivroient triomphans:
    le glaive éteindra leur audace.

Ainfi le veut Dieu même ; il fe lève : écoutez.
« Oui, j'anéantirai les murs de Babylone,
» fon peuple, & l'arbre impur qui fufpend fur le trône
    » fes bras couverts d'iniquités.

» L'orgueilleuſe n'eſt plus qu'un long marais immonde;
» là, viennent habiter les inſectes fangeux.
» Réjouis-toi, Sion ! je te rends les Hébreux ;
» leur vengeur eſt le Roi du monde. »

Dieu le jure. O ſerment ! qui peut te rendre vain ?
De la main du Très-Haut l'Euphrate a tout à craindre.
Ciel ! voilà qu'il l'étend : qui pourra le contraindre
à la retirer cette main ?

Par M. ROUCHER.

CHANSON A BOIRE.

UN vieux fou, partiſan de l'onde,
triſte amant de la vérité,
rêva pour le malheur du monde
qu'au fond d'un puits logeoit la rare Déité.
Mais le Dieu charmant de la treille,
ſans tant rêver,
la mit au fond de ma bouteille,
& c'eſt-là, chers amis, que j'aime à la trouver.

EPITAPHE
De J. J. Rouſſeau.

ENTRE ces peupliers paiſibles,
repoſe Jean-Jacques Rouſſeau :
approchez, cœurs droits & ſenſibles ;
votre ami dort ſous ce tombeau.

Par M. DUCIS.

LE CONNOISSEUR.

D'UNE dévote, un beau matin Père Ange,
pour lui donner rémiſſion,
entendoit la confeſſion.
Père, dit-elle, à ſaint Michel Archange,
tous les matins, je fais mon oraiſon;
de-là je m'en vais à la Meſſe.....
Parbleu, dit le Frater! quand on eſt à confeſſe,
tels propos ſont hors de ſaiſon;
Laiſſez là vos bienfaits, & contez vos frédaines;
point ne venez ici pour vous vanter.
— Mon Révérend, ſans me flatter,
je ſuis des meilleures Chrétiennes
qu'on vit jamais. — Encor? de grace! finiſſez;
contez vos fautes, c'eſt aſſez.
Qu'avez-vous fait? — A la prière
j'ai manqué de dévotion,
& j'ai ſouvent quelque diſtraction.
— Paſſons! — Contre mon chat qui m'a miſe en colère,
j'ai juré chien. — Vous avez tort
ſi c'eſt un chat. — Il faudra m'en défaire:
car avec lui, (je crois que c'eſt un ſort)
onc ne pourrois ſauver mon ame;
il vole tout — Continuez, Madame.
— Dans un miroir, j'ai ſouvent admiré

ses appas qui frappoient ma vue,
rendant grace à l'Etre incréé
des beautés dont il m'a pourvue.
Lors le Frater, aussi pour admirer,
ouvrant l'huis de son tabernacle:
Oh! oh! dit-il, ce n'est miracle;
pas n'est besoin de se tant récrier.

Par M. PLANCHET.

VERS

Faits le jour de S. Louis 1778, *dans la salle de l'Académie Françoise à l'occasion du Buste de Voltaire qui y étoit exposé*

L'ILLUSTRE Auteur qu'on pleure dans ce lieu,
n'a pu toucher la Parque impitoyable.
Que de Chrétiens en lui n'ont vu qu'un Diable!
Que de Payens l'eussent pris pour un Dieu!

Par M. le Comte DE COUTURELLE.

MADRIGAL.

CES rivaux que l'Amour auprès de vous rassemble
m'inquiètent, Thémire, & ne sont pas heureux:
vous m'aimez mieux que chacun d'eux:
vous m'aimez moins que tous ensemble.

A M. THOMAS,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

AMI, vivons aux champs, renonçons à Paris;
uiconque aime les vers doit aimer leur retraite;
ɩpollon, tu le sais, les consacra jadis,
en gardant les troupeaux d'Admete,
'est à l'ombre des bois, c'est au bord des ruisseaux
ue Virgile animoit le chalumeau champêtre.
)ans le fracas de Rome, à l'aspect des faisceaux,
ses vers si touchans & si beaux
vec moins d'harmonie auroient coulé peut-être.
.es bons vers sont sacrés: ils voltigent flottans,
pareils aux Oracles mobiles
qu'autrefois la main des Sybilles
ır la feuille légère abandonnoit aux vents.
lais il faut les saisir, les enchaîner ensemble;
n souffle les disperse: heureux qui les assemble!
Non, ce n'est point dans les palais
u'ils errent volontiers: c'est près d'une onde pure,
ans des déserts fleuris, autour d'un antre frais,
ù ce bon la Fontaine, enfant de la nature,
es rencontroit toujours sans les chercher jamais.
'est lui qui m'a formé; je lui dois tout peut-être.
'admirois, en rêvant, sa grace & sa vigueur;

le charme m'entraînoit, je n'en étois pas maître ;
& ſans l'avoir appris, je le ſavois par cœur.
O de ſes deux pigeons combien la complaiſance,
le tendre attachement, la douceur, la conſtance,
m'exprimoient vivement ton amitié, ta foi !
Je devinois ton cœur, & je goûtois d'avance
tout ce qu'un jour le mien devoit ſentir pour toi.
Que j'aimois ces oiſeaux, leur douce intelligence,
leur joie en ſe voyant, leur douleur dans l'abſence !
Ah, ce n'eſt pas ainſi qu'on aime de nos jours !
Trop perfides humains, vous êtes des vautours.
Cruels ! vous déchirer, voilà votre ſcience.
Ami, viens, ſuis mes pas, fuyons dans ces forêts ;
cherchons-y les beaux vers, l'innocence & la paix.
Vois-tu ces pins altiers, & ces chênes ſauvages ?
Hier, avec plaiſir, c'eſt-là que j'entendois
la bruſque voix du nord gronder dans leurs feuillages.
Mais veux-tu voir, ami, de plus doux payſages ?
deſcends dans ce vallon : la nature y ſourit ;
va, crois-moi, c'eſt pour nous que le roſſignol chante,
pour nous que la roſe fleurit,
pour nous que ce berger ſuit de loin ſon amante.

Ami, ſens-tu ſous tes pas
fléchir cette tendre mouſſe
qui plaît aux pieds délicats,
& mollement les repouſſe ?
Vois-tu Zéphir ſur ces fleurs
voler d'une aîle inconſtante :
& de ſa robe flottante

verser les douces odeurs?
Vois-tu ces eaux fugitives
baigner ces prés dans leur cours,
ces tourterelles plaintives
qui soupirent leurs amours?
Malheureuse la bergère
[q]ui les voit tout le jour sur le même rameau,
[q]ui les entend le soir, en rentrant au hameau!
[S]on cœur palpitera d'un trouble involontaire.
« Couple heureux, couple solitaire,
[D]ira-t-elle en rêvant : » que votre sort est doux!
Dans vos tendres ardeurs, heureux qui vous ressemble!
» votre bonheur est d'être ensemble.
Ah, si j'aime jamais, j'aimerai comme vous »,
[A]mi, voilà du cœur le sensible langage,
[C]omment le bon amour parloit au temps passé.
[D]es villes, des palais, nos vices l'ont chassé;
[H]élas! le pauvre enfant! il se sauve au village.
[Q]ue n'ai-je été berger! c'étoit-là mon destin.
[O]h! comme avec plaisir j'aurois pris le matin
ma pannetière, ma houlette!
Et sans doute tu penses bien
[qu]e je n'eusse jamais oublié ma musette;
[J'a]urois eu mes moutons, ma Lisette, mon chien;
[O]n auroit dit Ducis, comme on dit Timarette.
[M]ais vers d'autres objets par le sort emporté,
[So]us des cyprès enfin j'entrevis Melpomène,
portant sur sa tête hautaine
un diadême ensanglanté;
[Je] la suivis de loin vers un antre écarté;

où son auguste sœur, comme elle solitaire,
réveilloit sous l'archet d'Homere
des antiques accords la grace & la fierté.
Pour la première fois, ami tendre & fidèle,
c'est-là que je te vis aux pieds de l'Immortelle;
tu chantois un héros, guerrier, législateur,
ne ressemblant qu'à lui, chez qui tout fut extrême,
qui seul créa son peuple, & se créa lui-même,
Sauvage couronné, féroce avec grandeur.
D'autres lauriers encore assurent ta mémoire :
les noms les plus fameux, les morts les plus vantés
dans tes graves discours devant toi sont cités,
comme au tribunal de l'Histoire.
Ton éloge les juge, & ton intégrité
les livre sans retour à la postérité,
ou pour la honte ou pour la gloire.
La vertu t'a remis le sceptre que tu tiens;
tu la venges sans bruit par ton burin fidèle.
Tu flétris les Nérons, les fiers Domitiens :
tu consacres les Marc-Aurele.
Ami, si par mon art, dans quelqu'essai nouveau,
je force une Ombre illustre à sortir du tombeau,
pour monter sur la scène où Paris la contemple,
que tes conseils soient mon flambeau,
comme tes mœurs sont mon exemple;
tes mœurs, voilà le sol où germent tes esprits;
tu portes dans ton sein le foyer qui t'enflamme;
c'est-là tout ton secret : tu mets dans tes écrits
ce que le Ciel mit dans ton ame.
Je la connois sans doute. Ah! que le Ciel vengeu

des vents sur mon vaisseau déchaîne encor l'injure,
si j'oublie un moment avec quelle douceur,
avec quels tendres soins ta main, dans mon malheur,
ta délicate main, consola ma blessure !
Hélas ! j'allois périr, le ciel étoit en feu :
un jeune Dieu parut (*) ; il fit signe à l'orage :
le flot avec respect vint mourir au rivage.
Aussi, sur son autel, j'osai placer mon vœu,
& le tableau de mon naufrage.
Mes filles, donnez-moi de l'encens & des fleurs ;
cueillez les plus beaux lys, les roses les plus belles !
Et toi qui fis cesser mon trouble & nos douleurs,
vois les hommages de nos cœurs,
vois couler de plaisir mes larmes paternelles.
Ah ! si ce grand appui peut toujours vous rester,
contre les coups du sort s'il daigne vous défendre,
mes filles, chers objets de l'amour le plus tendre,
mon cercueil ne doit plus pour vous m'épouvanter.
Je n'aurai plus du moins, au moment d'y descendre,
que la douleur de vous quitter.

Par M. DUCIS.

(*) Monsieur, frère du Roi.

A MADAME DE FLORIAN,

Qui avoit écrit au bas d'un billet qu'elle vouloit que je vécusse long-temps.

VOUS voulez arrêter mon ame fugitive.
Ah ! Madame, je le vois bien,
de tout ce qu'on possède, on ne veut perdre rien :
On veut que son esclave vive.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

A LA REINE,

Un jour qu'elle étoit à l'Opera.

QU'AUX François ta présence est chère !
Pour toi seule, Fille des Dieux,
l'art de régner, c'est l'art de plaire ;
& ton Empire est dans tes yeux.
La félicité sur tes traces,
fixe tes sujets assidus ;
dans toi le sourire des Graces,
est la parure des Vertus.
Commander est ton appanage :
mais ton sceptre est le don des cœurs,
& tu sais le couvrir de fleurs,
afin qu'on l'aime davantage.

Par Madame la Comtesse DE BEAUHARNAIS.

VERS

Pour le Portrait de M. BALBASTRE, célèbre Organiste.

DANS le Temple où Balbastre exerce sa science,
il prête tant de charme à cet auguste lieu,
que de ses sons brillans l'harmonique puissance
force même l'impie à visiter son Dieu.

Par l'Abbé DE SCHOSNE.

COUPLETS

COUPLETS

A MADEMOISELLE FANIER,

Le jour de sa Fête, qui arrive à la fin du Carnaval.

AIR : *Il est toujours le même.*

TOUJOURS, toujours, elle est toujours la même,
Narguant l'amour,
l'inspirant tour-à-tour ;
plus fraîche chaque jour
sans aucun stratagême,
conservant sa gaîté,
comme sa liberté.
Toujours, toujours, elle est toujours la même.

Il me faudroit le talent de Barême,
pour calculer
& pour bien détailler
ce qui fait raffoler
dans la Sainte que j'aime.
Tantôt son cœur séduit ;
tantôt c'est son esprit.
Toujours, toujours, elle est toujours la même.

Lise, ou Marton, sa finesse est extrême.
L'ame & le feu
pétillent dans son jeu :
elle est coquette un peu ;
le dire, est-ce un blasphême ?
Cent fois on s'y prendra ;
cent fois, elle en rira :
toujours, toujours, elle est toujours la même.

Voici venir l'abstinence au teint blême.
Le beau moment
de parler sentiment !
Rien n'est tel qu'un amant,
pour passer le carême.
Bon ! je l'entends déjà
qui dit : « point de cela : »
toujours, toujours, elle est toujours la même.

Point de cela !... c'est un maudit systême.
Dans nos bouquets,
Amour, glisse tes traits ;
rappelle tes hauts faits :
tu vainquis Poliphème !...
dompte un enfant mutin,
& chantons en refrain :
c'est fait, c'est fait ! elle n'est plus la même.

Par M. DORAT.



PORTRAIT D'UN JOURNALISTE.

(*C'est lui-même qui parle.*)

IMPERTINENT, vous osez plaire,
tandis que moi, je suis honni!
& vous espérez, téméraire,
qu'un pareil tour soit impuni!
Oh! s'il vous plaît, mon cher confrere,
vous me paîrez cher celui-ci.
Si j'ai d'un œil plus adouci,
vu triompher le vieux Voltaire,
malgré ma morgue & mon souci;
j'étois forcé d'agir ainsi.
Dans ma gazette littéraire,
je n'ai fait grace encor qu'à lui.
Mais vous, petit auteur vulgaire,
quand votre drame a réussi,
quand tout succès me désespère,
de vos travaux juge arbitraire,
j'irois vous applaudir!... Nenni.
Grace au goût divin qui m'éclaire,
je suis en état, dieu merci!
de vous convaincre du contraire.
Patience! laissez-moi faire.
Je veux que le sifflet aussi
soit désormais votre salaire.
Par ma lorgnette atrabilaire,

votre mérite retréci
ne paroîtra qu'une chimere.
Et peut-être dans ma colere,
avec ma justesse ordinaire,
à vos lecteurs vais-je prouver,
que votre écrit ne se lit guère;
qu'il faut être un sot pour le faire,
& plus encor pour l'approuver.
Oui, quoique tout Paris me fronde,
je pourrai démontrer, je croi,
qu'il faut qu'on siffle tout le monde,
& qu'on n'admire enfin que moi.

VERS

Sur un Bosquet dédié à l'Espérance.

(C'est un Amant malheureux qui parle.)

J'EXPIROIS accablé des douleurs de l'absence;
lorsqu'enfin dans ces lieux j'ai trouvé l'espérance.
Près d'elle, il n'étoit point d'ami consolateur;
je n'ai point rencontré Chloé dans ce bocage;
j'ignore encor quel charme a pénétré mon cœur:
mais je suis plus heureux, & j'aime davantage.

Par M. GROUVELLE.



LE BON CHOIX,

CONTE.

Des beaux-esprits je haïs la vanité ;
les rabaisser est œuvre méritoire ;
ils ont besoin de plus d'humilité,
& c'est pour eux que j'écris cette histoire.
De leurs talens quelle est l'utilité ?
En tirent-ils plaisir, profit ou gloire ?
Non ; & pourquoi s'en feroient-ils accroire ?
j'en ai tant vu supplantés par des sots !
Soit à la Ville, à la Cour, à l'Armée,
les gens d'esprit n'ont jamais les bons lots :
les sots ont tout, même la renommée.
D'en raconter le pourquoi, le comment,
ce n'est mon fait : je dirai seulement
comme en amour, ainsi qu'en toute affaire,
les beaux-esprits souvent perdent leurs soins,
tandis qu'un sot a le talent de plaire.
Ne m'en étonne, & le blâme encor moins :
car, après tout, dans l'amoureux mystere,
le bien parler ne vaut pas le bien faire.
Vous saurez donc qu'en un même logis,
vivoient ensemble, & comme bons amis,
deux jeunes-gens. L'un avoit nom Pamphile,
pour son esprit renommé dans la Ville,

faiſant bouquets, contes & madrigaux,
& tous les mois loué dans les Journaux.
L'autre n'avoit pareille deſtinée,
vrai ſans-ſouci, ne s'occupant de rien,
il dormoit tard, buvoit & mangeoit bien,
puis digéroit pour finir la journée :
tant que vivant de la ſorte inconnu,
juſques à nous ſon nom n'eſt pas venu.
Pluſieurs croiront que cela m'embarraſſe;
mais pour ſi peu je ne m'étonne pas.
Un nom ſe perd, un autre le remplace.
J'en connois tant, dont en ſemblable cas,
un nom d'emprunt a ſoutenu la race :
à mon Héros enfin s'il faut un nom,
d'autorité je le nomme Cléon.
Bien aurois pu, pour ennoblir mon conte,
vous le titrer de Marquis ou de Comte;
car, entre nous, on en voit aujourd'hui
& des plus fiers, pas plus connus que lui :
mais briſons-là. Tout ce qui m'eſt utile,
c'eſt que Cléon ſoit ami de Pamphile :
au demeurant, tous deux jeunes & frais,
bons compagnons, & paſſablement faits.
Au même tems, vint habiter encore,
ſous même toît la charmante Iſidore,
Brune piquante, à l'air vif & frippon,
& dont les yeux à la fois font éclore
& les deſirs & l'eſpoir du pardon.
Il en faut moins pour tenter la jeuneſſe;
auſſi bientôt, voilà que nos amis

ſont tous les deux chez leur voiſine admis.
Ce n'eſt d'abord que ſimple politeſſe,
& juſques-là les ſuccès ſont égaux :
mais le deſir, ſous le nom de tendreſſe,
des deux amis fit bientôt deux rivaux.
Hé ! mais, dira quelque critique auſtere,
s'ils ſont rivaux, comment ſont-ils amis ?
Rien n'eſt plus ſimple, en voici le myſtere.
Pamphile avoit, en héros littéraire,
pour ſon rival un ſouverain mépris;
tel concurrent n'étoit pas une affaire :
permis à lui de diſputer le prix.
Cléon modeſte, autant que débonnaire,
reſpectoit fort Meſſieurs les beaux-eſprits,
& le reſpect étouffe la colere :
ainſi tous deux, par un motif contraire,
étoient rivaux, & non pas ennemis.
Tous les ſuccès ſont d'abord pour Pamphile;
ſon doux parler, ſon langage facile,
charment l'oreille & captivent le cœur;
en l'écoutant, la Beauté plus docile,
blâme en ſecret ſon injuſte rigueur.
C'étoit d'abord louange enchantereſſe,
qu'accompagnoient des regards éloquens:
il traite enſuite avec délicateſſe,
dans ſes propos le bonheur des amans :
puis il s'enflamme, & ſes diſcours brûlans
des doux plaiſirs peignent l'heureuſe ivreſſe.
A tout cela que diſoit ſon rival ?
Rien, ou deux mots qu'encor il plaçoit mal.

Ainsi passoient les rapides journées,
entre Isidore, & Pamphile, & Cléon
lorsque l'Amour ou bien l'occasion
de tous les trois changea la destinée.
C'étoit l'été, de plus c'étoit le soir ;
à la chaleur cherchant à se soustraire,
notre Beauté, tranquille & solitaire,
prenant le frais, rêvoit dans son boudoir.
Son abandon, sa toilette légere,
tous deux sans art, augmentoient ses appas.
Ainsi Vénus, pour enchanter la terre,
se faisoit voir, & ne se paroit pas.
Nos deux amis, qu'un même espoir amene,
viennent tous deux, & tous deux sont reçus :
Pamphile encor s'empare de la scène,
parlant le mieux, quoiqu'il parlât le plus.
A ses discours, l'Amour prêtoit encore
un plus doux charme, un attrait plus flatteur :
en l'écoutant, la charmante Isidore,
d'un feu nouveau sent embrâser son cœur ;
il naît à peine, & déjà la dévore.
Tout la trahit, jusqu'au soin qu'elle prend
pour dérober ses secrettes pensées.
Sur ses beaux yeux ses paupieres baissées,
rendent encor son regard plus touchant ;
elle se tait : mais un soupir brûlant
vient entr'ouvrir ses levres demi-closes ;
son teint de lys n'offre plus que des roses ;
avec effort son sein est agité :
ainsi l'Albane eût peint la volupté.

O ! de l'esprit puissance enchanteresse,
dit-elle enfin ! quel prestige flatteur,
à votre voix fait naître le bonheur ?
L'heureux talent ! sans doute vos ouvrages
offrent aussi ces charmantes images !
Je veux les voir. Pour moi vous les lirez;
en les lisant, vous les embellirez.
Parlant ainsi, vous voyez que la Belle,
à son Amant offroit l'occasion
de la revoir, d'être seul avec elle,
& d'éviter l'incommode Cléon.
Mais cet éloge a trop flatté Pamphile.
Ivre de gloire, encor plus que d'amour,
« eh quoi ! mes vers ! ah ! rien n'est plus facile;
» vous les verrez, & même dès ce jour ».
Il dit & part. Son rival, plus tranquille,
le laisse aller, & cherche à faire mieux.
Près d'Isidore, il approche en silence;
il la voit belle, & la voit sans défense;
pour la réduire, un geste audacieux
en ce moment lui tient lieu d'éloquence.
La Belle crie, & se plaint de l'offense;
sans s'étonner, l'Amant silencieux
la laisse dire, & cependant s'avance;
si bien fait-il, malgré sa résistance,
qu'il trouve enfin la route de son cœur,
puis s'en empare, & s'y place en vainqueur.
Ainsi placé, le tems ne dure guere:
aussi tous deux oublioient aisément
l'ami Pamphile; il vit tout le mystere;

car par malheur il rentra brusquement.
Vous croyez tous qu'Isidore est confuse :
vous vous trompez, & sans chercher d'excuse,
dans son maintien regne la liberté.
Pamphile seul étoit déconcerté ;
il savoit tout, & ne savoit que dire.
La Belle enfin, avec un doux sourire,
lui dit : mon cher, soyez de bonne foi,
vous aimez mieux vos ouvrages que moi ;
soyez heureux, je promets de les lire :
même d'avance ici je les admire.
Mais apprenez que femme qui se rend,
veut regner seule au cœur de son Amant.
A mes dépens si vous cherchez à rire,
vous le pouvez, vous avez mon secret :
mais d'un Couplet, ou bien d'une Satyre,
je vous préviens que je crains peu l'effet :
car, entre nous, ce que vous pourrez dire
ne vaudra pas ce que Cléon a fait.

Par M. DE LA CLOS.

FIN.

TABLE.

M. *le Marquis* DE VILLETTE.

Feu M. DE VOLTAIRE, *de l'Académie Françoise.*

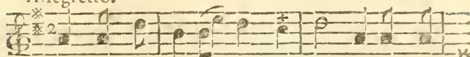
ANONYMES.

Fin de la Table.

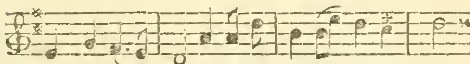
Nº I. Romance, paroles de M. CAILLI.

Air de M. ALBANEZE.
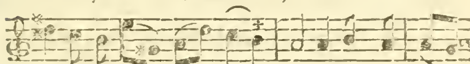
Allegretto.



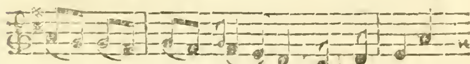
JE viens de quit - ter ma Clo- ris, pour re pren-



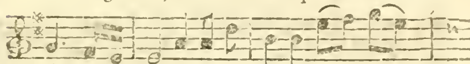
dre Gly - ce - re, Cloris en jet - te les hauts cris :



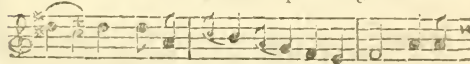
je ne ſau-rois qu'y fai - re. On eſt bien en
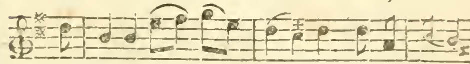


re - gle je crois lorſ-que pour u- ne



bel- - - - le, on a brû - lé qua tre grands



mois d'une ardeur é - ter - nel - le, on a



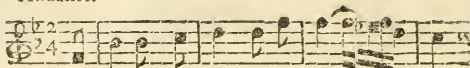
brû - lé qua-tre grands mois d'u-ne ardeur é-



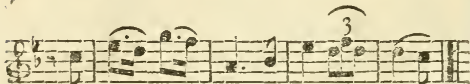
ter - nel- - le.

No. II.
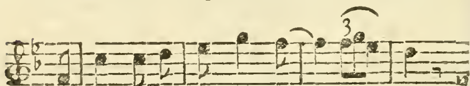
Andante.



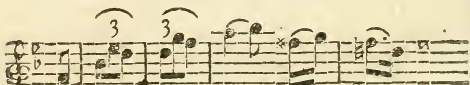
QUE j'aime ce bois ſo-li - tai - - - - re;



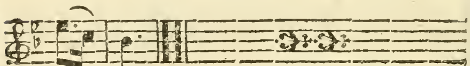
aux bois ſe plai - ſent les a . mans ;



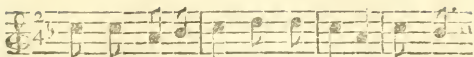
les Nymphes y ſont moins ſé - ve - - - - res ,



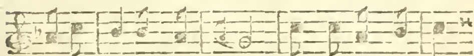
& les Ber - gers plus é-



lo- quents.



AU fond d'une ſombre val - lé - e dans l'en_



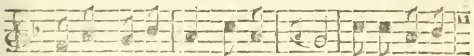
cein-te d'un bois é - pais une humble chaumie-



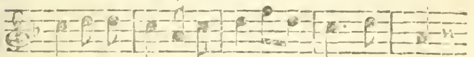
re iſo - lé - e ca-choit l'inno - cence & la



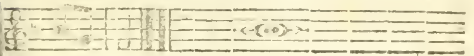
paix là vi- voit c'eſt en Angle - ter - re



une mere dont le de - ſir e-toit de laiſ-
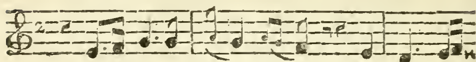


ſer ſur la ter-re ſa fil-le heu - reuſe & puis



. mou - rir.

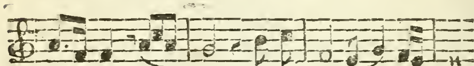
N°. IV. Ode anacréontique, par M. MASSON DE MORVILLIERS, Musique D'ALBANESE.



UN doux bai - ser Zel- mi - re
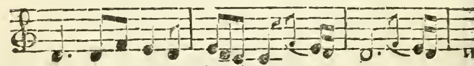


ma chere a- me Zel - mi- re ma chere a - me
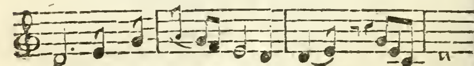


l'â - ge s'en - fuit pro-fi- tons des in-



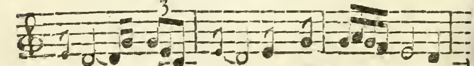
ſtans c'eſt le ſeul bien que



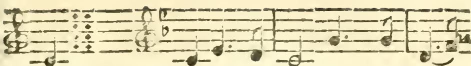
ton amant ré - cla me ce doux bai-



ſer lui ren - dra ſon printems ce



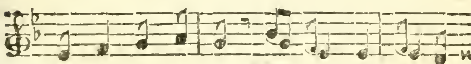
doux bai - ſer lui ren - dra ſon prin-



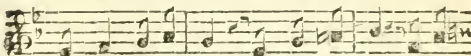
tems. Fin. Un autre encor mais plus doux



ma chere a- me ta bouche a peine à



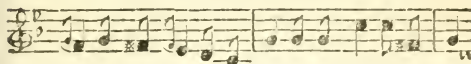
la mienne a tou-ché ta bou-che a peine a



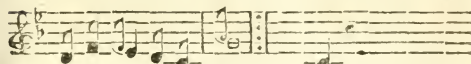
la mienne a touché un autre encor un au-



tre encor & mets-y plus de flamme car le pre-



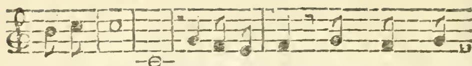
mier tu ne l'as qu'ebauché tu ne l'as qu'bauché



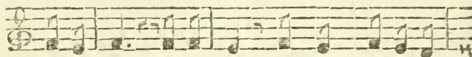
tu ne l'as qu'ebauché. tems.



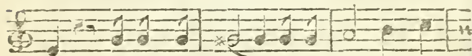
Cruelle ar - rê - te. . ar - rê - te il m'ir-ri-
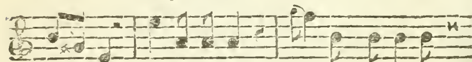


te il m'enflamme las va-loit mieux bien mieux me



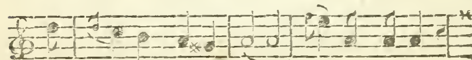
re-fu - ſer valoit mieux bien mieux me refu-



ſer ce n'eſt point là des bai- ſers ma che-



re a - me ah c'eſt plutôt ah c'eſt plutôt le



de - ſir d'un bai - ſer ah c'eſt plu- tôt



ah c'eſt plu-tôt le de - ſir d'un bai - ſer ah c'eſt



plutôt le de - ſir d'un bai-ſer. Da capo.

NOTICE
DE TOUS LES OUVRAGES
DE POESIE
QUI ONT PARU EN 1778.

NOTICE
DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE
QUI ONT PARU EN 1778.

POEMES.

LOUIS XIV, *ou* la Guerre de 1701, Poëme en quinze chants, par M. de Vixouze, Lieutenant Particulier au Bailliage d'Aurillac, & Subdélégué. Paris, veuve Duchesne, Cellot & Mérigot, in-8°. de 268 pages.

D'excellentes intentions. L'auteur a voulu faire un Poëme épique, & dégoûter les Rois de la guerre, par l'exemple des dernières disgraces de Louis XIV. Pas d'autre plan que le récit des principaux événemens de la guerre de 1701, *qui a duré douze années. Pas d'autre merveilleux que l'intervention du Génie du mal qui conduit cette guerre-là, & un voyage du vieux Monarque au temple du Destin. M. de Vixouze s'est servi de temps en temps de vers de différentes mesures ; il avertit que pour peu*

que cette innovation déplaise à quelqu'un, il est prêt à mettre le tout en vers alexandrins.

L'Eloquence, Poëme Didactique, en six chants, par M. l'Abbé de la Serre, Chanoine de Nuits, des Académies de Lyon, Dijon, Marseille, &c. Lyon, Faucheux, in-8°. de 148 pages.

Six chants, dont les divisions rentrent quelquefois les unes dans les autres: l'influence de la sensibilité sur l'éloquence; l'influence du goût; l'influence de la vertu; l'influence du gouvernement; l'influence des connoissances, & les effets que l'éloquence produit.

Sujet plus indiqué qu'approfondi. Beaucoup d'endroits vagues : mais des morceaux très-estimables, & souvent du talent pour la versification.

Le Paradis perdu, Poëme de Milton, traduit en vers François, par M. Beaulaton. A Paris, chez l'Auteur, rue Serpente, 2 vol. in-8°. de 250 pages chacun.

Versification tantôt assez énergique, tantôt très-négligée, pour ne rien dire de plus.

Exemple de la première maniere. Il s'agit du Prince des ténebres :

Il promène en silence une vue étonnée,
où se peint à la fois & la haine obstinée,

& l'orgueil indomptable, & le ſouci rongeur :
il parcourt d'un coup-d'œil cet océan vengeur,
& ne trouve que feux errans au moins dans l'ombre :
la nuit en eſt plus triſte, & ſon voile plus ſombre.
A la pâle clarté de ce jour incertain,
il étend ſes regards ſur l'horiſon lointain,
& voit autour de lui s'ouvrir un large vuide,
ſiège de la douleur, ſolitude homicide,
lieux fermés pour toujours aux douceurs de la paix !
l'eſpoir qui luit par-tout, n'y pénétra jamais.

Autre manière de M. Beaulaton. Le même génie infernal veut pénétrer dans le chaos :

Là, Satan empêtré s'ouvre à peine un paſſage ;
& ſur le ſol impur ſe traîne, vole, nage :
tel qu'un griffon hardi, dans ſa courſe emporté,
ſur un rocher aride, un mont inhabité,
pourſuit le raviſſeur qui, trompant ſa prudence,
a pillé le tréſor commis à ſa défenſe :
tel Satan, à travers vaux, monts, rocs, bois, lacs, prés,
fait route de la tête, & des mains & des pieds,
marche, vole, bondit, plonge, ſerpente, nage.

Le Duel, Poëme, ſuivi de l'Origine de la Gaze & des Bouffantes, par M. Gabiot, de Salins en Franche-Comté, Précepteur chez M. le Long, à Saint-Denis en France.

Paris, Cailleau, in-8°. de 27 pages,

J'apperçois deux mortels.... la fureur les agite....
Dans les ſombres accès dont ils ſont animés,
ils roulent de leurs yeux les globes enflammés....
Je vois des deux côtés, de leur bouche ſanglante,
découler les bouillons d'une écume brûlante;
leurs lèvres s'agiter ſous le choc de leurs dents, &c.

Une perſonne déſintéreſſée *avoit trouvé* trop forcée cette peinture de deux duelliſtes; *elle ignoroit ſans doute*, dit M. Gabiot, *que je l'avois tirée de Senèque :* De Irâ.

L'origine des Bouffantes *eſt plus gaie.* Daphné *ayant grande envie d'inſpirer de la tendreſſe à* Mirtil, *qui juſques-là ne lui avoit montré que de l'indifférence, s'adreſſe à l'Amour, & ce Dieu lui fait préſent d'un morceau de gaze :*

D'autres diſent Bouffante, ineſtimable don,
prix fortuné de ſa prière.

Daphné *veut l'eſſayer :*

Le palais de l'Amour qui ſe ſent ombrager;
ſans ceſſe s'enfle & ſe courrouce,
& tour-à-tour chaſſe & repouſſe
le voile injurieux dont on l'oſe outrager.

Mirtil *ſe rend aux attraits de la* Bouffante.

La Peinture, Poëme en sept chants, par M. Lescalier. Paris, Esprit, in-8°.

Je ris d'un sot, dont le frêle cerveau,
entretenant un sujet apocriphe,
dans un sujet présente un logogriphe,
tout glorieux d'avoir fait du nouveau.
Pour deviner sa mauffade peinture,
frottant ses yeux, l'attentif spectateur
se met en vain l'esprit à la torture :
il donne au diable & l'ouvrage & l'Auteur,

. . . .

Gerard-Dou plaît, mais moins que Van-Ostade ;
près de Berghem, Breugle paroît mauffade,
& Vander-verf si léché, si fondu,
n'est point égal au large & fin Metzu.

Voilà le style de M. Lescalier.

Les funérailles d'Arabert, Religieux de la Trappe, poëme imité de l'Anglois de M. Jerningham, par M. D**, Londres, Paris, in-8°. de 24 pages.

Parodie du beau sujet de Cominge, dans laquelle l'Auteur paroît de très-bonne foi ; la Maitresse de son Arabert, *raconte ses aventures au vieillard* Anselme :

Trop triste passion ! cédant à sa contrainte,
d'un habit prohibé me servant de la feinte,
& déguisant mon sexe avec ce vêtement,

l'amour me conduisit vers ce saint bâtiment....
retenant mon haleine,
de falloir me cacher je dévorois la peine. . . .
. . . .
Je trompois tous les yeux par le masque du zèle.
Vous-même, saint vieillard, par ces jeux abusé,
fûtes séduit par l'art de cet amour rusé.

A la suite, une Epître à Ovide, *une* Elégie imitée de l'Anglois, *une* Romance, *une* Fable, &c. *où M.* D** *ne manque jamais de déployer les ressources du même talent.*

Pieces présentées pour le prix de l'Académie Françoise.

Traduction du commencement du seiziéme chant de l'Iliade, par M. F. M.

Traduction d'un morceau de l'Iliade, par M. le Chevalier de Langeac.

Commencement du seiziéme chant de l'Iliade, traduit par M. le Marquis de Villette.

Traduction en vers François, du commencement du seiziéme Livre de l'Iliade, piece qui a concouru pour le prix de l'Académie Françoise, par M. Mory.

Point de prix cette année. Plusieurs pieces que l'Académie a distinguées, n'ayant pas été

imprimées, on ſe bornera pour celles-ci à une ſimple indication.

ODES.

Neptune, Ode à S. A. S. Monſeigneur le Duc de Chartres, par M. Coquelin, avec cette Epigraphe :

Le trident de Neptune eſt le ſceptre du monde.

Breſt, Malaſſis.

Ode ſur la Guerre préſente, après le combat d'Oueſſant, par M. Gilbert. Paris, Berton & Lejay, petit in-8°. de 12 pages.

Le ton lyrique : de magnifiques expreſſions ; quelques-unes moins heureuſes & un peu forcées, peu d'enſemble, beaucoup de talent. Cette ſtrophe ſur Dunkerque, *a été admirée du plus déterminé critique de* M. Gilbert. *Le poëte s'adreſſe aux guerriers François :*

Vengez-nous ; il eſt tems que ce voiſin parjure
expie & ſon orgueil & ſes longs attentats ;
d'une ſervile paix, preſcrite à nos Etats,
c'eſt trop laiſſer vieillir l'injure :
Dunkerque vous implore ; entendez-vous ſa voix
redemander les Tours qui gardoient ſon rivage,
& de ſon port dans l'eſclavage
les débris s'indigner d'obéir à deux Rois ?

FABLES.

Fables nouvelles dédiées à Monſeigneur le Comte d'Artois, par M. de S. Marcel, l'un de ſes Gardes-du-Corps. Paris, Monory, in-8°. de 184 pages.

Foibles eſſais d'un jeune-homme. Sujets tirés de Phedre, *d'*Avien, *de* Gay, *Fabuliſte Anglois, de* Leſſing, *Fabuliſte Allemand, &c. Cinq ou ſix Fables aſſez agréables.*

Satyres, Epîtres.

Mon Apologie, Satyre, par M. Gilbert. Paris, in-8°. de 17 pages.

Dialogue entre M. Gilbert *& un Encyclopédiſte ; juſtification de la Satyre du* dix-huitiéme ſiecle.

De très-beaux vers, de l'énergie, de la hardieſſe : une ſingularité un peu recherchée dans l'expreſſion, & quelques endroits péniblement travaillés.

Satyre ſur la fauſſe philoſophie, par M. Clement. Paris in-8°. de 14 pages.

Quatre ou cinq vers heureux ; des objections très-mal réfutées ; une verſification commune & ſans couleur ; preſque rien de ſaillant : de l'ennui.

Les Charmes de la retraite, par M. Clement ; brochure in-8°. de 14 pages.

Encore des idées communes, ornées d'une versification froide. Quelques morceaux raisonnables & assez bien faits, mais jamais piquans. M. Clement *déclame beaucoup contre l'esprit ; l'abus seul en est blâmable :* Horace & Boileau, *étoient des gens d'esprit.*

Les Mauvais Satyriques, Satyre à M. D** in 8°. de 12 pages.

Petit débordement de bile anonyme, qui a dû soulager l'Auteur. Pas le moindre mot pour rire, mais de bonnes grosses injures assez harmonieuses contre ceux qui l'ont critiqué, soit en vers, soit en prose, & il paroît que les coupables sont sans exception tous ceux qui ont eu occasion de parler des ouvrages nouveaux. Il mène ces gens-là avec une verge de fer : il les traite de Thersites, *de* Midas impudens, *de* vils Aliborons, *de* Pigmées arrogans, *d'*ânes *qui* lâchent leurs ruades, *de* Zoïles faméliques, *de* médisans à gages; *le tout, comme il le proteste bien sincérement dans un avant-propos, sans prétendre* léser la réputation de personne.

Courte Epître à M. Gilbert, auteur de très-

longues satyres, par M. Sarrot. Paris, in-8°. de 6 pages.

Vers de M. Sarrot :

Dût la plume souvent rebelle à la pensée,
barbouiller le vélin d'une phrase insensée !
dût l'homme, dût le fait pris en citation,
démentir hautement la folle assertion !
Il n'importe ! la ligne où l'auteur se panade,
distribue en passant toujours quelque gourmade.

Epître à ma Muse, après avoir quitté Paris ; qui a remporté le prix de l'Académie des Jeux Floraux en 1778, par M. Castan de la Courtade, Doctrinaire, Professeur de Physique au Collège Royal de Carcassone. Toulouse, in-8°. de 11 pages.

De la facilité, de l'abondance, très-peu d'idées. Les images sont de l'essence de la poésie, comme l'enseigne très-bien M. de la Courtade : *on peut cependant préférer à de vieilles images des pensées neuves.*

Epître à M. Desforges-Boucher, ancien Gouverneur Général des Isles de France & de Bourbon, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, par M. le Chevalier de Bertin. Paris, petit in-8°. de 24 pages.

Descriptions agréables de la plupart des

productions de nos Iſles de l'Amérique ; critique de nos mœurs. Des tournures heureuſes, du naturel, & dans quelques endroits de la ſenſibilité. Une marche un peu lente.

Epître aux Etats-Unis & à M. Franklin, par M. L. C. D. B. D. Paris, Onfroy, in-8°. de 8 pages.

O maux qui m'accablez! ennemis de ma gloire!
vous n'avez pas voulu que *j'aille* à la victoire,
ſuivre les défenſeurs des treize Etats-Unis,
par leur Maître aveuglé follement envahis.
Jeune Achille, pour toi qu'attend Déïdamie,
je devenois Patrocle, & *j'eus* donné ma vie.

Petite pièce d'un Militaire, qui auroit mieux ſervi les Américains avec l'épée qu'avec la plume.

L'Homme d'étude, Epître à M. l'Abbé G**, par M. Hollier. Paris, Cailleau, in-8°. de 16 pages.

Vers très-foibles, très-communs. Voici les huit premiers :

Amateur fortuné des douceurs de l'étude,
pourſuis, chéris toujours l'aimable ſolitude;
elle fera ta joie & ta félicité.
Le ſtupide Plutus, dans ſon oiſiveté,
enivré de plaiſirs, conduit par la molleſſe,

pense que dans son sein habite la tristesse ; il regarde son sort comme le seul heureux, & le travail d'esprit comme un poids onéreux. &c.

POESIES DIVERSES.

Poésies Erotiques, par M. le Chevalier de Parny. Paris, veuve Duchesne, petit in-8°. de 64 pages.

Autant d'élégance & de bon goût dans le style que dans l'édition. Peu de saillies ; un ton vraiment passionné ; de la grace, du naturel. Quelques négligences de rimes.

L'Hymen vengé, en cinq chants, suivi de la traduction libre en vers François de Médée, Tragédie de Séneque, & de quelques pièces fugitives, par M. M. Paris, Hardouin, petit in-8°. de 240 pages.

L'Hymen vengé, Poëme en prose. Dans la Traduction de la Médée, *le style déclamatoire de* Séneque, *quelquefois assez bien saisi. Exemple d'un autre genre : quand* Médée *a massacré un de ses enfans, & veut tuer l'autre,* Jason *s'écrie :*

Massacrer mes deux fils ! n'étoit-ce pas trop d'un ?

Traduction nouvelle des Métamorphoses d'Ovide, en vers François, avec des notes, par

M. de Saint-Ange. Paris, Piſſot, Ducheſne & Eſprit, in-8°. de 116 pages.

Premier livre des Métamorphoſes en vers François. Imitation fort au-deſſus de toutes celles qu'on nous avoit données juſqu'à préſent.

Pluſieurs morceaux où l'extrême difficulté de traduire en vers eſt heureuſement vaincue. D'autres plutôt paraphraſés que traduits. En général peu de force, de verve, de feu poétique ; mais de la pureté, de l'élégance & même quelquefois du ſentiment.

Poéſies ſur divers ſujets de piété & de morale ſur les ouvrages de Dieu, avec deux Poëmes ſur le Symbole & les Sacremens, compoſées par R**. C**. P**. Morin, rue Saint-Jacques, brochure de 60 pages.

Les Aventures d'Alcime, ſuivies de l'hiſtoire d'Hyacinthe & de quelques poéſies fugitives. Paris, Valade ; Rennes, Remelin, 1 vol. in-12. de 283 pages.

Vers de ſociété à la ſuite de deux petits Romans.

Le déſintéreſſement de Phocion, Dialogue en vers, par M. François de Neufchâteau, Docteur en Droit, Lieutenant Général du Bailliage & Siège Préſidial de Mirecourt, Membre de pluſieurs Académies. Nancy, C. S. Lamort, petit in-8°. de 14 pages.

Eſſai d'un genre nouveau. Beaucoup de

traits frappans dans l'hiſtoire ne peuvent fournir le ſujet de pièces en pluſieurs actes : l'auteur a imaginé de leur donner la forme dramatique dans des dialogues en vers. On ſait que Phocion refuſa les riches préſens que lui envoyoit le Roi de Macédoine, & que les Ambaſſadeurs de ce Prince trouvèrent le héros d'Athènes dans ſon jardin occupé à tirer de l'eau d'un puits, pour laver les légumes que ſa femme alloit lui apprêter. M. François a entrepris de rendre ce tableau dans ſa ſublime naïveté. Ce dialogue a obtenu des applaudiſſemens mérités à une ſéance de l'Académie de Nancy. Quelques négligences de ſtyle faciles à corriger : ſujet d'ailleurs qui ſemble rejetter des ornemens trop recherchés. On ne peut qu'engager l'Auteur à nous donner une ſuite de tableaux auſſi intéreſſans.

Vers ſur Voltaire, (par M. de Chabanon.) Paris, Eſprit, in-8°. de 14 pages.

Par-tout j'entends ces mots de plus interrompus :
« la mort vient de frapper, & Voltaire n'eſt plus ».
Il n'eſt plus, lui qu'hier on admiroit encore ;
qui, tout brillant des feux de ſa premiere aurore,
étonnoit l'univers au déclin de ſes ans !
il meurt, lui devant qui la Vieilleſſe & le Tems,
venoient avec reſpect dépoſer leur empire :
que de talens détruits ! un homme ſeul expire.

Voilà ſans doute de beaux vers. Il y en a

encore quelques-uns dans cette premiere piece. Dans la ſeconde, une idée très-ingénieuſe : Apollon aſſemble les Sujets de ſon Empire, & s'informe de l'état des Lettres & des Sciences. Calliope apporte la Henriade & la Pucelle ; Uranie, les Eſſais traduits de Neuton ; Melpomène, Zaïre, Alzire, Mérope, &c. Phébus voit en même-tems autour de lui Memnon, Micromégas, Candide, l'Ingénu, des volumes entiers de charmantes pieces fugitives, l'Eſſai ſur l'Hiſtoire univerſelle, &c. &c. Etonné, il demande à connoître les nombreux Auteurs de tous ces brillans écrits :

Que ces mille talens devant moi réunis....
Tu les vois, dit Clio ; ton regard les éclaire ;
tu les couronnes tous, en couronnant Voltaire.

De l'eſprit, pluſieurs penſées heureuſes, de la ſéchereſſe dans la verſification.

Elégie ſur la mort de M. de Voltaire, ſuivie de vers ſur le préjugé de la Guerre, in-8°. de neuf pages.

Vers tirés de l'Elégie.

Dans quel accablement cette perte me plonge !
plus je crains d'y ſonger, & plus, hélas ! j'y ſonge ;
je ne puis réſiſter au funeſte tranſport,
que dans mon cœur navré me fait ſentir ſa mort,

Vers de la piece sur le préjugé de la Guerre.

Fléau du genre humain, monstre né des enfers,
au vulgaire insensé, toi qui donnes des fers,
toi qui dans notre sang indignement te baignes,
sors, infâme tyran, de la nuit où tu regnes.

Poésies diverses de M. D. Paris, petit in-12. de 84 pag.

*Traduction du premier chant de l'Art d'aimer; des Epîtres, des Stances, des Epigrammes, des Madrigaux; une Idylle, une Fable & un Conte. L'Auteur qui est le même que celui du poëme d'*Arabert, *ne paroît pas encore bien fort sur la rime. Il veut forcer de rimer ensemble,* sur & faveur, place & vache, tigres & satyres.

Supplément aux Œuvres de J. J. Rousseau, 1 vol. Paris, veuve Duchesne.

Cent pages de poésies peu dignes de J. J. Rousseau, & que l'on a imprimées contre son intention, puisqu'il les avoit toujours dérobées soigneusement au public. Il semble qu'on ne devroit pas violer ainsi le tombeau des hommes célebres.

Nouveaux Opuscules de M. Feutry, de la Société Philosophique de Philadelphie. Paris, Esprit.

Des Couplets, des In-promptus, des Madri-

gaux , des imitations , enfin beaucoup de petits vers de société , & trente Fables belgiques. *Veut-on connoître ce nouveau genre d'apologues ; en voici un, qui a pour titre :* l'Aveugle & fon baton.

Je veux cheminer feul : malgré ton beau fervice,
ta coupe droite, unie & ta folidité,
tu me déplais ; va-t-en ! — O célefte bonté !
viens détourner fes pas des bords du précipice.

L'œil de bœuf & la galerie de Verfailles, font les deux interlocuteurs d'une autre Fable belgique.

Bon foir, ma belle galerie !
— Ah ! bon foir, mon gros œil de bœuf !

M. Feutry, eft cependant auteur du charmant poëme des Tombeaux, *imité d'*Hervey.

ŒUVRES.

Œuvres de M. de la Harpe, de l'Académie Françoife, nouvellement recueillies. Paris, Piffot, 6 vol. in-8°.

Débris du Théâtre de M. de la Harpe : Warvic, Mélanie & Barnevel, *Pièce que l'on peut mettre au rang de*

ces Drames qui font peur, & ne font pas pleurer.

Mélange de poëmes couronnés, d'épîtres, de

stances, odes, chanſons, ſatyre, traductions, &c. &c.

Deux gros volumes de vers, preſque point de poéſie.

RECUEILS DE POÉSIE.

Annales Poétiques, *ou* Almanach des Muſes depuis l'origine de la poéſie Françoiſe. Paris, Delalain, 7 premiers volumes, de plus de 300 pages chacun.

Ouvrage fait pour completter l'Almanach des Muſes, en remontant juſqu'aux premiers âges de la poéſie, dont on donne en même temps une hiſtoire abrégée.

Encyclopédie Poétique, *ou* Recueil complet de chefs-d'œuvre de Poéſie ſur tous les ſujets poſſibles, depuis Marot, Malherbe, &c. juſqu'à nos jours, préſenté dans l'ordre alphabétique, dédiée à M. de Voltaire (par M. de Gaigne), 2 vol. in 8°. de 480 pages.

Pièces de vers morcelées par ordre alphabétique, & rangées ſous différens titres, comme Ambition, Ame, Ami, Amitié, Amour, Amour-propre, &c.

Nouveau recueil de Romances, de Chanſons & de Vaudevilles, avec accompagnement de harpe, de clavecin & de guitare.

Excellens airs des meilleurs Maîtres Italiens, Allemands

Allemands & François. Plusieurs Romances de M. Berquin.

Le Petit Chansonnier François, *ou* Choix des meilleures Chansons, sur des airs connus. Paris, veuve Duchesne, in-12. de 374 pages.

Choix des plus jolies chansons de Coulanges, Rousseau, la Motte, Moncrif, Bernard ; & *parmi les Auteurs vivans, de MM.* Collé, Lattaignant, Sédaine, Favart, Saurin, Dorat, d'Arnaud, Blin de Sainmore, Lemiere, Imbert, Léonard, &c. &c.

Almanach Littéraire, *ou* Etrennes d'Apollon. Paris, veuve Duchesne, Valeyre l'aîné, Prault fils aîné, Berton, Bailly, Bastien, Ruault & Esprit, petit in-12. d'environ 224 pages.

Anecdotes, bons mots, & quelques pièces de vers.

Etrennes du Parnasse, choix de Poésies. Paris, Fétil, petit in-12.

Almanach des Muses, *ou* Choix des Poésies fugitives de 1778. Paris, Delalain, petit in-12. de 312 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a deux Journaux dans lesquels on insère ordinairement des Poésies fugitives : le Mercure

de France, & *le* Journal Encyclopédique. *On en imprime aussi quelquefois dans* l'Année littéraire, & *très souvent dans le* Journal de Paris. *Les autres Journaux se contentent de donner l'extrait des ouvrages de poésie à mesure qu'ils paroissent.*

THÉATRE.

Tragédies représentées.

Mustapha & Zéangir, Tragédie en cinq actes & en vers, représentée sur le théâtre de Fontainebleau devant Leurs Majestés, le premier Novembre 1776; & à Paris, sur le théâtre de la Comédie Françoise, le 15 Décembre 1777; dédiée à la Reine, par M. de Chamfort, Secrétaire des Commandemens de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, Membre de l'Académie de Marseille. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 87 pages.

Triomphe de l'amitié fraternelle. Sujet déjà traité en 1705 *par M. Belin.*

Roxelane, épouse de Soliman second, forme le projet de faire périr Mustapha, *fils ainé de ce Prince & d'une autre femme, afin d'assurer le trône à son fils Zéangir. Mustapha a remporté une grande victoire sur les Perses, & a fait prisonniere la fille de leur Roi, qui lui inspire une vive passion, & il demande sa main à son pere. Roxelane qui a intercepté la lettre, l'accuse en face d'avoir des intelligences avec les ennemis de*

l'Etat. Zéangir prend la défenſe de ſon frere ; & ſur le reproche que Soliman fait à ce dernier, d'aimer la fille de ſon ennemi, il ſe déclare coupable du même crime, & demande à en partager la punition. Chacun des deux freres veut mourir pour l'autre. Soliman attendri, eſt prêt à leur pardonner à tous deux, lorſque le Grand-Viſir annonce la révolte des Janiſſaires. Cette nouvelle ranime les ſoupçons & la colere du Sultan. Il fait conduire Muſtapha dans l'enceinte ſacrée. Au dernier acte, le Viſir apporte un ordre qui lui preſcrit de le faire poignarder, ſi quelqu'un veut le ſecourir. Zéangir paroît, & ſon arrivée détermine la mort de Muſtapha. Le jeune Prince ſe poignarde ſur le corps de ſon frere en préſence de Soliman & de Roxelane.

De la nobleſſe & de la grandeur dans les caracteres ; celui de Roxelane très-fiérement conçu ; d'heureux développemens dans ceux de Muſtapha & de Soliman : le comble de l'héroïſme dans celui de Zéangir. Un ſuperbe quatriéme acte, mais peut-être pas aſſez de mouvemens & de paſſion dans les autres ; & ce qui nuit à l'intérêt, c'eſt que Muſtapha ne ſe défend pas, & paroît réellement coupable en préſence de ſa belle-mere. L'exécution de ce Prince ſur le théâtre, par des gens de ſang-froid, a été auſſi fort critiquée.

Piece d'ailleurs remplie de grandes beautés,

& dont le ſtyle décele un Ecrivain d'un mérite rare.

Les Barmécides, Tragédie en cinq actes & en vers, repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 11 Juillet 1778, par M. de la Harpe, de l'Académie Françoiſe. Paris, Piſſot, in-8°. de 75 pages.

Tragédie dans laquelle un père fait exprès deux cens lieues pour venir ſauver le bourreau de toute ſa famille. Un autre père qui n'a jamais pardonné de ſa vie, ſe pique d'émulation,

Et pardonne à l'aſpect de ſon fils égorgé.

Quelques ſituations frappantes, mais forcées. De beaux vers de tems en tems.

Tragédie non repréſentée à Paris.

Gabrielle d'Eſtrées, Tragédie en cinq actes, repréſentée pour la premiere fois à Verſailles, le 28 Janvier 1778. Paris, Robuſtel, in-8°. de 87 pages.

Sujet qui a beaucoup de rapport avec la Bérénice de Racine. La tante de Gabrielle intrigue pour faire réuſſir le mariage de ſa niéce avec Henri IV, & Sully parvient à l'empêcher.

Pluſieurs ſcènes qui marquent du talent ; des

caracteres bien tracés. Le ſtyle quelquefois un peu foible, mais le plus ſouvent pur, élégant & facile.

Tragédies & Drames non repréſentés.

Phorbas, Duc d'Arménie, Tragédie en cinq actes & en vers, Baſtien, in-8°.
Hiſtoire du Duc de Guiſe, aſſaſſiné par les ordres de Henri III. Il n'y a que les noms de changés. Si l'auteur avoit pu changer auſſi les vers de ſa Piece! En voici. L'Empereur, après avoir fait tuer le Duc d'Arménie, dit à ſa mere :

Oui, tout ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire,
Que la ſuite me ſoit favorable ou contraire,
je la verrai venir avec les ſentimens,
qui dans un Empereur doivent être en tout tems,

La Mort d'Hercule, Tragédie en cinq actes & en vers. Paris, Baſtien, in-8°.
Autre Piece de la même force.

Demi-Drames, *ou* petites Pieces propres à l'éducation des Enfans, par M. de Saint-Marc; premiere Partie. Paris, Monory, in-8°, de 134 pages.
Trois petites Pieces ſans amour, & très-propres à remplir le but de l'Auteur, qui eſt d'inſ-

truire & d'amuser les enfans, de développer leurs idées, de leur inspirer l'attachement aux devoirs, la haine du vice, l'amour de la vertu, &c.

Comédies représentées.

L'Homme Personnel, Comédie en cinq actes & en vers, par M. Barthe, des Académies de Marseille & de Lyon, représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 21 Février 1778. Paris, Gueffier, in-8°. de 113 pages.

Comédie où l'on a peint l'égoïsme, comme l'année derniere dans la Piece de M. Cailhava. *Action qui n'a pas paru heureusement imaginée.*

M. de Saint-Geran, oncle de l'homme personnel, *de Soligny, est disposé à lui donner tout son bien, à condition qu'il prendra sa charge de Président, & qu'il épousera une veuve jeune & jolie, appellée Madame de Melson. Il n'y a aucun obstacle à cet arrangement, puisque Soligny a du penchant pour la veuve; mais il est égoïste, & par réflexion, il ne veut rien qui l'enchaîne: il forme le projet de faire épouser Madame de Melson à un de ses amis, & de faire acheter la charge par un autre. Aux propositions qu'on lui fait, Saint-Geran croit son neveu trahi par un ami infidele; mais Soligny entreprend de justifier cet ami, & saisit cette*

occasion d'étaler tous les avantages de l'égoïsme: l'oncle se met dans une si furieuse colere, que ses forces s'épuisent & qu'on craint pour sa vie. Soligny n'a rien de plus pressé que d'envoyer chercher un Notaire; mais on découvre bientôt toutes ses manœuvres; Madame de Melson épouse son ami, & l'oncle se sert du Notaire pour donner son bien à sa nièce, après avoir réduit Soligny à deux mille écus de rente.

Beaucoup de petites actions épisodiques qui servent à développer le caractère de l'homme personnel, mais qui ne sont pas assez liées à l'action principale. Cinquiéme acte très-bien conduit. Excellente scène, où l'Egoïste expose ses propres principes, en les mettant dans la bouche de son ami. Des détails brulans; plusieurs traits vraiment comiques.

L'Aveugle par crédulité, Comédie en un acte & en prose, représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Mercredi 4 Février 1778. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 72 pages.

Stratagême assez plaisant pour tromper un tuteur qui veut épouser sa pupille. Comme il est endormi, l'on ferme les volets de l'appartement, afin qu'il se croye aveugle quand il se réveillera. Les autres personnages continuent à parler comme à l'ordinaire. La ruse réussit; on bande les yeux au vieillard, & l'on fait venir

un Opérateur. C'est un Valet déguisé ; il persuade au vieillard qu'il est mort, s'il épouse la jeune personne. Celle-ci demande qu'au moins on lui laisse choisir un autre époux ; elle nomme Valere : le tuteur donne son consentement. Son bandeau se desserre, & il voit qu'on l'a joué.

Des scènes agréables, beaucoup de gaieté, peu de vraisemblance.

Comédies non représentées à Paris.

La Manie des Drames sombres, Comédie en trois actes & en vers, représentée à Fontainebleau devant leurs Majestés, par les Comédiens François, sous le nom de *Dramaturge*, le 29 Octobre 1776. Paris, Ruault, in-8°. de 100 pages.

Thalie mal défendue. Ressorts très-usés.

Le Dramaturge Prouzas veut marier sa fille au fils d'un homme entiché de ses Drames, & qui les fait représenter à Lyon. On déguise un Valet, qu'on fait passer pour ce prétendu, & qui choque la manie du père, pour se faire éconduire. Le véritable prétendu arrive ensuite avec de grandes pleureuses ; il gagne le cœur du Dramaturge : mais l'amant aimé de la jeune fille le supplante, en annonçant que le feu vient de prendre chez le libraire de Prouzas, & en ap-

portant deux de ses chefs-d'œuvre qu'il a sau-vés des flammes.

On ne s'y attendoit pas, *ou* les Epoux réunis, Comédie-Proverbe, représentée à Mouceaux, le 15 Août 1777. Paris, Grangé, in-8°. de 60 pages.

Piece de société où l'on a fait entrer des traits plaisans & un peu lestes. Le langage comme les mœurs.

L'Illustre Voyageur, *ou* le Retour du Comte de Falkenstein dans ses Etats, Comédie en deux actes & en prose, dédiée au Prince Charles, par M. d'Orfeuille, représentée pour la premiere fois en Novembre 1777, sur le Théâtre de Gand, & ensuite sur celui de Nancy. Paris, veuve Duchesne; Gand, freres Gimblet, in-8°. de 42 pages.

Comédies non représentées.

Le Triomphe de Sophocle, Comédie dédiée à M. de Voltaire, par M. Palissot. Paris, Bastien, in-8°. de 28 pages.

Quatre scènes allégoriques en prose, dans lesquelles M. Palissot *s'est interdit rigoureusement tout trait d'esprit, pour mieux faire le sorcier.*

Les enfans de Sophocle veulent le faire interdire : ce grand Poëte, pour toute défense,

lit à ses Juges une nouvelle Tragédie de sa façon, & il gagne son procès.

Cela signifioit clair comme le jour, suivant M. Palissot, *que six jours après que ce petit chef-d'œuvre seroit refusé par les Acteurs, M.* de Voltaire *devoit être couronné dans sa loge, & son buste sur le théâtre de la Comédie.*

Le Wisk & le Loto, Comédie en un acte & en prose, par M. de Laune, ci-devant Gendarme du Roi. Paris, Cailleau & Mérigot, in-8°. de 46 pages.

Pièce dans laquelle M. Cartino, *Directeur d'un bureau de cartes, promet sa fille* Angélique *au premier qui fera* schlème, *& Madame* Cartino *de son côté proteste que si elle ne fait pas un* quine, *sa fille ne sera pas mariée.* Frontin *arrange les cartes & le* loto; *le* quine *& le* schlème *arrivent à point nommé ; en conséquence le mariage se conclut.*

Pas beaucoup de vraisemblance, mais la vérité même, à ce que prétend l'auteur dans son Avertissement.

Richard & d'Erlet, Comédie en cinq actes, en vers libres, par M. Desforges, Comédien du Roi. Bordeaux, Phillepot ; Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 80 pages.

Intrigue un peu compliquée. D'Erlet, *Négo-*

ant ruiné est parti pour les Isles, & a confié on enfant au berceau à un autre Négociant de es amis, nommé Richard. *Celui-ci perd son ls, & se détermine à faire élever sous son om l'enfant de son ami. Il a une fille quelques nnées après. Ces deux enfans qui se croient rere & sœur grandissent ensemble, & conçoivent un pour l'autre une tendresse plus que fraterelle.* D'Erlet *très-changé revient & n'est point econnu. Scènes touchantes entre les jeunes-ens &* d'Erlet. *Reconnoissance entre les deux mis. Mariage de eurs enfans.*

Action romanesque ; de l'intérêt & peu de omique Quelques endroits écrits avec élégance r facilité.

Vénus Pélerine, Comédie Episodique en un acte & en prose, mêlée de chants & de danses. Paris, Desventes & Esprit, in-8°. de 48 pag.

Production de l'illustre Auteur du Théâtre de ami le. *L'Amour s'est égaré, & Vénus va le hercher à Constantinople. Il est chez une Maîtresse 'Ecole qui l'a renfermé sous la clef, & ce-endant sa mère le retrouve au village.*

Pièce très-digne des autres ouvrages du même uteur. Momus y paroît avec un Gascon qui esire beaucoup un fromage à la glace. N'avez-ous pas honte, *lui dit Momus?* Moi! de la onte, *reprend le Gascon!* vous me prenez donc our un Limousin!

L'Heureuse Soubrette, Comédie en trois acte & en vers, mêlée d'ariettes, &c. par M. D** Nismes, Buchet, in-8°. de 38 pages.

Madame Oronte & Mademoiselle sa fill croyent que Valère les aime: le jeune-homm enleve la Soubrette pour les détromper, & Madame Oronte chante à son mari:

Contre vous j'avois résolu
dans mon cœur une grande affaire.
Rendez donc graces à Valère
de ce qu'il ne l'a pas voulu, &c.

Les Panaches, *ou* les Coëffures à la mode Comédie en un acte, représentée sur l grand théâtre du monde, & sur-tout à Paris Paris, Desnos, in-8°. de 80 pages.

Critique sur la coëffure des femmes. On peu en deviner le ton par les noms des Acteurs. C sont M. & Madame Duppefort, M. Montenlair, Mademoiselle Dessalée, Mademoiselle Deschaleurs, &c. &c.

Opéra-Comiques à Vaudevilles, à Ariettes, Pièces Lyriques, Parodies, &c. représentés à la Comédie Italienne.

L'Olympiade, *ou* le Triomphe de l'Amitié Drame Héroïque en trois actes & en vers

représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 2 Octobre 1777, & à Fontainebleau devant Leurs Majestés le 24 du même mois ; musique de Sacchini. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 54 pages.

Excellente musique ; vers passables, vû la difficulté de figurer exactement des paroles sous les notes.

Matroco, Drame burlesque, en quatre actes & en vers, mêlé d'ariettes & de vaudevilles, représenté devant Leurs Majestés par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi en 1777, & à Paris le 4 Février 1778 ; paroles de M. Laujon, & musique de M. Gretry. Paris, veuve Duchesne, in 8°. de 75 pages.

Parodie de l'ancienne Chevalerie, qui n'a pas réussi autant que le Dom Quichotte. Du spectacle ; des délivrances de Chevaliers, des métamorphoses, des désenchantemens, des sacrifices de dindons, &c. Beaucoup de plaisanteries qu'on n'entend pas, ce qui n'est pas si malheureux, à en juger par celles que l'on entend.

Bon mot de trois Chevaliers qu'une Fée désenchante :

Ah! rendez-moi ma mie,
que de bi, que de bo, que de bariolet!
Ah! rendez-moi ma mie,
au nom du chardonneret.

La Rage d'amour, parodie de Roland, en un acte & en vers, mêlée de vaudevilles & d'ariettes, par M. Dorvigny, représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 19 Mars 1778. Paris, Vente, in-8°. de 52 pages.

Rouland, Grenadier, est épris des charmes de l'opératrice Lolote, qui aime Lindor, coëffeur de femmes, avec lequel elle s'enfuit. Mais le régiment de Rouland vient à passer, tandis qu'il est au cabaret; son désespoir lui fait renverser la table, & casser les assiettes & les plats. Il a honte de sa foiblesse & revole à la gloire.

Le Jugement de Midas, Comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes, représentée pour la premiere, fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 27 Juin 1778; par M. d'Héle, Musique de M. Grétry. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 108 pages.

Ouvrage d'un étranger; piece fort au-dessus des opéra-comiques ordinaires, & qui a eu beaucoup de succès. Apollon chassé du Ciel s'amuse à faire la cour à deux jeunes Bergeres & les séduit facilement, quoiqu'elles aient chacune un amant protégé par le Bailli Midas. Il dispute avec eux le prix du Chant; l'un de ses rivaux débite de grands airs de l'ancien

péra François, & l'autre les refrains de nos eux Vaudevilles. Apollon chante de la bonne Musique : mais Midas adjuge la couronne à s concurrens. A peine a-t-il prononcé que ux superbes oreilles sortent de sa tête, & l'Apollon se découvre. Des scènes ingénieuses, d'excellente musique.

e Savetier & le Financier, Opéra-comique en deux actes, en prose, mêlé d'ariettes; représenté devant leurs Majestés à Marly, le 23 Octobre 1778, & à la Comédie Italienne le 29. Paris, veuve Duchesne.

Fable de la Fontaine mise en action. Quelques cènes agréables.

Piece Lyrique non représentée.

Angélique, Comédie-Féerie en trois actes, mêlée d'ariettes, par M. D***. Genève, Joly, in-8°. de 35 pages.

*Opéra de l'Auteur du poëme d'*Arabert. *Angélique fuit les poursuites de Renaud, & rencontre un vieux Magicien qui s'écrie en l'appercevant :*

> Mais que vois-je ? c'est une fille !
> Elle me paroît fort gentille !

Il lui fait de tendres déclarations, appelle

Aftarot & Belzébut à son secours, puis l transporte dans une Isle enchantée, & fin par la menacer de la changer en pierre comme le statues de son Jardin. Ah ! dit alors Angélique

Plût à Dieu que je *fus* de marbre en cet instant

Renaud arrive avec une Fée de ses amies, pou la tirer d'affaire. Angélique devient enfin sensibl à tant d'amour.

OPÉRA.

Roland, Tragédie lyrique mise en trois actes avec quelques changemens, représentée pou la premiere fois par l'Académie Royale d Musique, le Mardi 27 Janvier 1778, au dépens de l'Académie. (Paroles de Quinault Musique de M. Piccini,) in-4°. de 60 pages

Opéra de Quinaut, mis en trois actes, pa M. Marmontel; *Poëme peu intéressant : de très belle Musique.*

THÉATRES.

Les Chefs-d'Œuvre Dramatiques de M. de Voltaire. Paris, veuve Duchesne, 3 vol in-12.

Théâtre de M. Bret, des Académie de Dijon & de Nancy. Paris, le Clerc & Esprit, 2 vol in-8°. de plus de 350 pages.

Huit Comédies dans le premier volume ; L'École Amoureuse, *jolie pastorale ;* Sa double Extravagance, *piece assez peu vraisemblable, mais très-comique ; deux pieces de caractere,* le Jaloux *&* le Faux Généreux.

Dans le second volume, la Maison, *piece imitée de Plaute ; les* Lettres Anonymes, *en quatre actes ; le* Protecteur Bourgeois, *en cinq ; & les* Deux Julies, *Comédie-farce.*

Théâtre de Famille, *ou* Recueil de Comédies, Pieces, Farces, Parodies, Opéra-comiques & Divertissemens, de M. le Chevalier du Coudrai. Paris, Durand & Ruault, 2 vol. in-8°.

F I N.

